(A SUIVRE) 5

MENSUEL 10f

DOSSIER:

"FAITS DIVERS"

UNE NOUVELLE DE:

MICHEL TOURNIER

LE NAIN ROUGE

CHANTAL MONTELLIER

MARIE-LOU KIDNAPPEE

(A SUIVRE) 5 JUIN 78
MENSUEL 10ff. Belgique 70fb. Suisse 6fs. Canada $2.50 Pays Bas fl6.50

MARC SORIANO

JULES VERNE



QUI a tué Jules Verne ? Est-ce son neveu Gaston qui, déjà, le 9 mars 1886, tire sur lui deux balles de revolver à bout portant ? Ou son fils Michel qui « rewrite » à partir de 1905, avec un talent indiscutable, ses romans posthumes ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un assassinat volontaire » puisque l'artiste se tue – au sens propre – par le travail (deux ou trois volumes par an pendant plus d'un demi-siècle) ?

Bon père, bon fils, bon époux. Et pédagogue éminent, c'est sûr. Mais pourquoi fait-il emprisonner puis embarquer de force, pendant dix-huit mois, son propre fils sur un bateau en partance pour les Indes ?

Romancier de la science et inventeur de machines. Démocrate favorable à l'éveil des nationalités. D'accord. Mais aussi expression des courants les plus rétrogrades de son époque (racisme, antiféminisme). Amateur de femmes, c'est certain, mais que signifie cette image de l'adolescent trainant tous les cœurs après soi qui envahit peu à peu ses romans ? Pourquoi affuble-t-il ses personnages de noms si bizarres ? Et que sont devenus ces deux ou trois mille cryptogrammes ou anagrammes qu'il compose pendant ses insomnies ?

Marc Soriano les a peut-être retrouvés. Dans une biographie à la fois tendre et cruelle – recherche interdisciplinaire et reconstitution romanesque – il aborde le « cas Verne » en suivant de multiples pistes, l'histoire, la psychanalyse, etc. Et en particulier celle du langage de l'artiste, continuellement remis en question par de surprenants calembours rassemblés en un index.

Verne, ce jeune vieillard de cent cinquante ans, apparait, au terme de cette enquête, comme un écrivain masqué, codé, à décrypter, porteur – comme le Sphinx – d'un étonnant secret qui est peut-être le nôtre.

Les Vivants

COLLECTION DIRIGEE PAR CAMILLE BOURNIQUEL

Biographie/Julliard

SOMMAIRE

5 **PRATT :** CORTO MALTESE EN SIBÉRIE - Chapitre 5 : UNGERN KHAN.

20 LES LIVRES DE **BAZOOKA** : " Je n'ai pas ouvert un bouquin depuis trois ans ".

26 **CABANES-FOREST :** LE ROMAN DE RENART.

29 LE DOSSIER (A SUIVRE), coordonné par **ANNE SEFRIOUI : LE FAIT DIVERS - MICHEL DEUTSCH - LAURENT DISPOT - ALAIN BESANÇON - CHRISTIAN HENNION - MICHEL VILLENEUVE - PHILIPPE MURAY - CHANTAL MONTELLIER - GEORGES AUCLAIR.**

36 **MONTELLIER :** MARIE-LOU KIDNAPPÉE.

47 **MICHEL TOURNIER :** LE NAIN ROUGE.

51 **TARDI-FOREST :** ICI MÊME - Chapitre 5 : DES FOIS, JE MENS...

67 **FRANÇOIS RIVIÈRE :** HUGHES REBELL LE SCANDALEUX.

68 **HUGHES REBELL :** LA VENGEANCE D'UN INCONNU.

72 **F'MURR :** LE ROMAN DE JEHANNE D'ARQUE.

75 LES BANDES DESSINÉES DE **GILBERT LASCAULT :** LES ANTI-ROMANS DE TARDI.

77 **DE LA FUENTE :** HAGGARTH - LE CRANE AUX TROIS SERPENTS - Chapitre 2 : LES YEUX DE LA MORT.

90 **AVOINE :** TARZAN... S.

92 **L'ACTUALITÉ** (A SUIVRE).

(A SUIVRE) - Mensuel - N°5 - Juin 1978 - © Casterman 1978 •
Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction : ANNE POROT •
Conception graphique : ETIENNE ROBIAL • Maquette : BERNARD CICCOLINI •
Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 •
Directeur de la publication : LOUIS GERARD • Comité de direction : ETIENNE POLLET (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J-P MOUGIN •
Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F •
Service de Presse : JOELLE FAURE • Publicité : PHILIPPE PAYELLE •
Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328
Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedex Laval (Que) H7S 1 p6. Tél. : (514) 667-9221 • France : Diffusion N.M.P.P. • Service des Ventes HEBDOPLAN. Tél. : 266.57.15 •
No de Commission paritaire : en cours • ISSN : en cours.
Dépôt légal : 2e trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A., TOURNAI •

(A SUIVRE) 5

Le bonheur est une chose trop précieuse pour être confiée uniquement au hasard. Faites aujourd'hui le test Dateline.

Gratuit

Remplissez ce questionnaire, découpez la page et retournez le tout à Dateline. Gratuitement, vous recevrez :

1. Le profil complet de votre partenaire idéal(e), étudié par l'ordinateur de Dateline.

2. Les résultats de votre test psychologique des couleurs.

3. Une brochure détaillée qui vous permettra de rencontrer très vite l'homme ou la femme de votre vie.

N'attendez pas que le hasard vous fasse rencontrer votre partenaire idéal(e). Allez au devant de lui (d'elle). Dès aujourd'hui, remplissez ce questionnaire. Vos réponses seront traitées par l'ordinateur de Dateline et vous recevrez le profil de votre futur(e) partenaire dans la vie. L'ordinateur fera également avec vous, scientifiquement, le point sur vos chances réelles de le (la) rencontrer. En même temps, nous vous enverrons, toujours gratuitement, les résultats de l'analyse par ordinateur du test des couleurs, où vous découvrirez mille aspects nouveaux de votre personnalité.

Toutes ces informations, analysées par l'ordinateur sont bien sûr strictement confidentielles.

1

Vous commencez ici.

Pour analyser vos chances de rencontrer votre partenaire idéal(e), l'ordinateur a d'abord besoin d'informations sur vous.

M. ☐ Mme ☐ Mlle ☐

Nom ____________

Prénom ____________

Adresse ____________

____

Ville ____________

Code Postal ____________ Age ______

Taille ____________ Poids ______

Votre niveau d'études et votre profession aussi sont importants.

☐ Certificat d'études.

☐ Université - Grandes écoles.

☐ B.E.P.C.

☐ Baccalauréat.

Quelle est votre profession ____________

____

Quelles sont les 3 qualités les plus importantes que vous aimeriez trouver chez votre partenaire idéal(e).

☐ spirituel(le)	☐ ambitieux (se)
☐ joyeux(se)	☐ naturel(le)
☐ intelligent(e)	☐ gentil(le)
☐ honnête	☐ passionné(e)
☐ économe	☐ confiant(e)
☐ sens de l'humour	☐ romantique

2

Maintenant, parlons un peu de vos loisirs et de ceux que vous aimeriez que votre partenaire partage avec vous.

☐ Les arts

☐ La lecture

☐ Le tiercé

☐ La télévision

☐ Les sports (comme participant)

☐ Les sports (comme spectateur)

☐ Le bricolage

☐ Le tourisme

☐ Le camping

☐ La politique

☐ Le vélo

☐ Faire du shopping

☐ Les discothèques

☐ La cuisine

☐ Le cinéma

☐ La pop music



Savoir quelles sont vos chances
de rencontrer votre
partenaire idéal(e),
c'est pour vous
une information capitale.

Je suis toujours surprise de voir des gens
qui visiblement sont seuls
et qui attendent je ne sais quoi
d'un hasard qui leur fait souvent faux-bond.

Pourquoi tous ces gens qui sont à la recherche
du ou de la partenaire idéal(e)
n'utilisent-ils pas dès aujourd'hui
les méthodes modernes de rencontre par ordinateur ?

Pourtant nous faisons tout pour les aider,
à commencer par cette offre gratuite
que nous vous proposons aujourd'hui.
Grâce à ce questionnaire qui sera traité,
gratuitement j'insiste,
par l'ordinateur de Dateline,
vous allez recevoir le profil
de votre future(e) partenaire dans la vie,
les moyens de le ou la rencontrer rapidement,
ainsi qu'un portrait psychologique de vous-même
grâce au test des couleurs.

Faites-vite. Cette offre est exceptionnelle,
unique en France, et à mon avis,
le bonheur vaut bien 10 petites minutes passées
à remplir ce questionnaire.

A bientôt,

Françoise Meyer

Directrice des relations extérieures

3

Pour mieux déterminer votre personnalité, les psychologues attachent une grande importance à vos couleurs favorites. Classez les couleurs ci-dessous dans l'ordre de vos préférences. Pour cela inscrivez un 1 dans la case qui se trouve au-dessus de votre couleur préférée, un 2 dans la case au-dessus de celle qui vient en second et ainsi de suite.

☐	☐	☐	☐
rouge	vert	noir	jaune
☐	☐	☐	☐
bleu	gris	marron	violet

Je ne suis pas marié(e), j'ai plus de 18 ans et je désire recevoir votre documentation complète. Ceci bien sûr sans aucun engagement de ma part.

Signature ____________

Voilà. Le test est terminé. Maintenant, découpez cette page et renvoyez-la à Dateline, en joignant 4 F en timbres pour les frais d'envoi des résultats du test et de la brochure. Dateline, 37, rue du Colisée, 75008 Paris

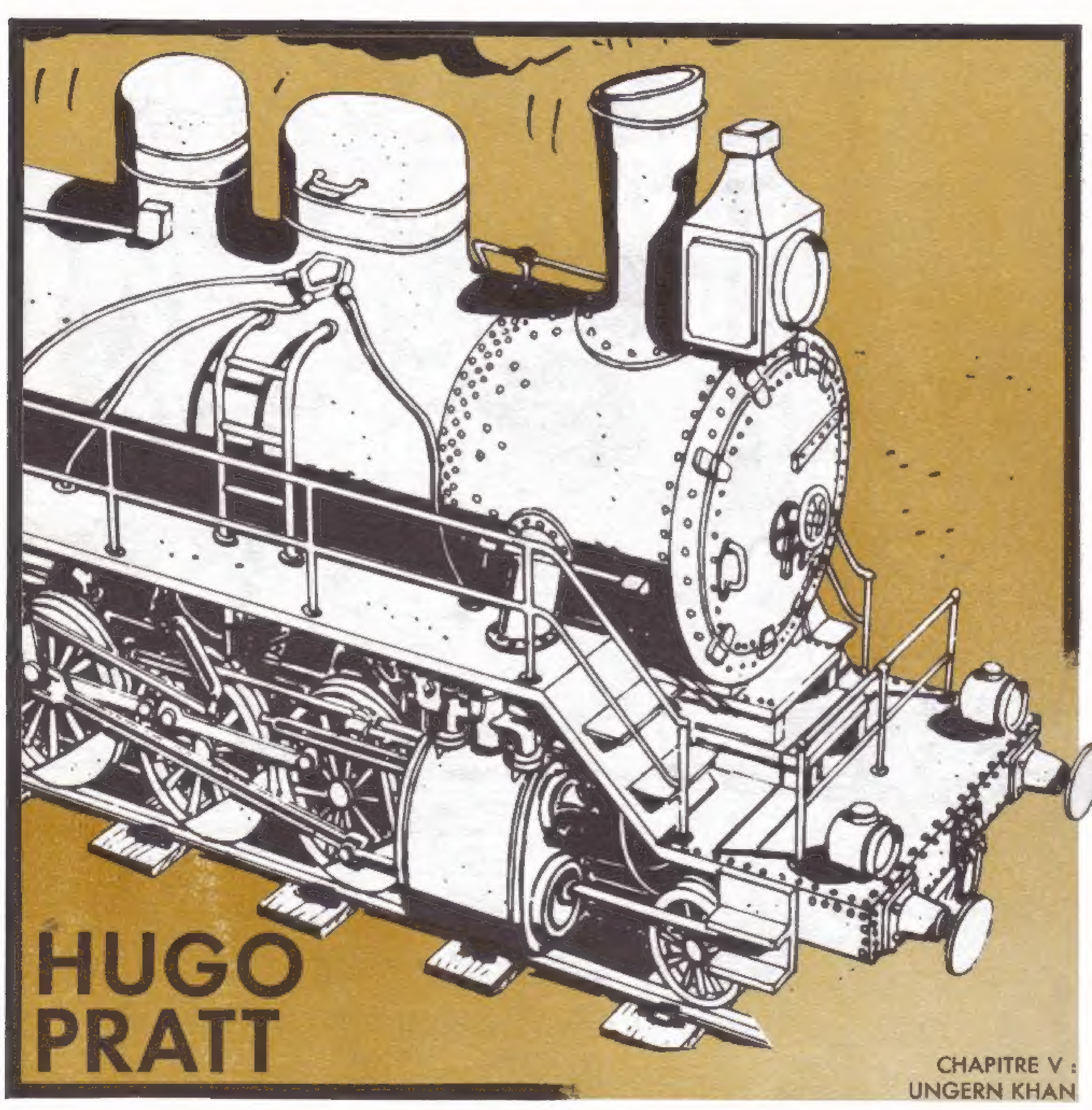
Dateline

Ne laissez rien au hasard.

PARIS BONN GENES LONDRES.



CORTO MALTESE
EN SIBERIE



Aux confins de la frontière mongole, deux puissants trains blindés s'affrontent. A bord de celui du général Semenoff, commandant de la division sauvage, ont trouvé place Corto Maltese et Raspoutine. Leur but à tous : s'emparer du train de l'amiral Kolchak chargé du trésor impérial russe que convoitent seigneurs de la guerre, sociétés secrètes chinoises, et autres puissances de tout bord. Dans ce farouche affrontement, les alliances se font et se défont et l'odeur de la poudre semble griser les têtes les plus froides. Pourtant la mort rôde et la duchesse Seminova paiera de sa vie ce combat pour l'or russe.


ELLE EST MORTE...
ELLE ALLAIT TE TUER.


NINO, FAITES DESCENDRE NOS SOL-DATS !


COMMANDANT SEMENOFF, LES WAGONS SONT ACCRO-CHÉS !


ET ARRÊTE DE PENSER À CETTE FEMME. APRÈS LA RÉVOLUTION LE MONDE SERA PLEIN DE DUCHES-SES RUSSES EN EXIL. ALLONS-NOUS EN !


SOCK!


EN AVANT... RENTRONS À MANDCHOULI.


MALÉDICTION ! CE BRIGAND DE SEMENOFF VEUT S'ENFUIR TOUT SEUL ! COURS, RASPOUTINE !


MAGNIFIQUE ACTION, NINO ! FÉLICITATIONS !


COMMANDANT SEMENOFF, JE VAIS VOUS TUER ...SACHEZ QUE JE NE LE FAIS PAS POUR M'APPRO-PRIER L'OR IM-PÉRIAL...


...MAIS POUR ÉLIMINER UN ASSASSIN INDIGNE D'AP-PARTENIR À L'ARMÉE TSARISTE.


ATTENTION, NINO !

BANG!

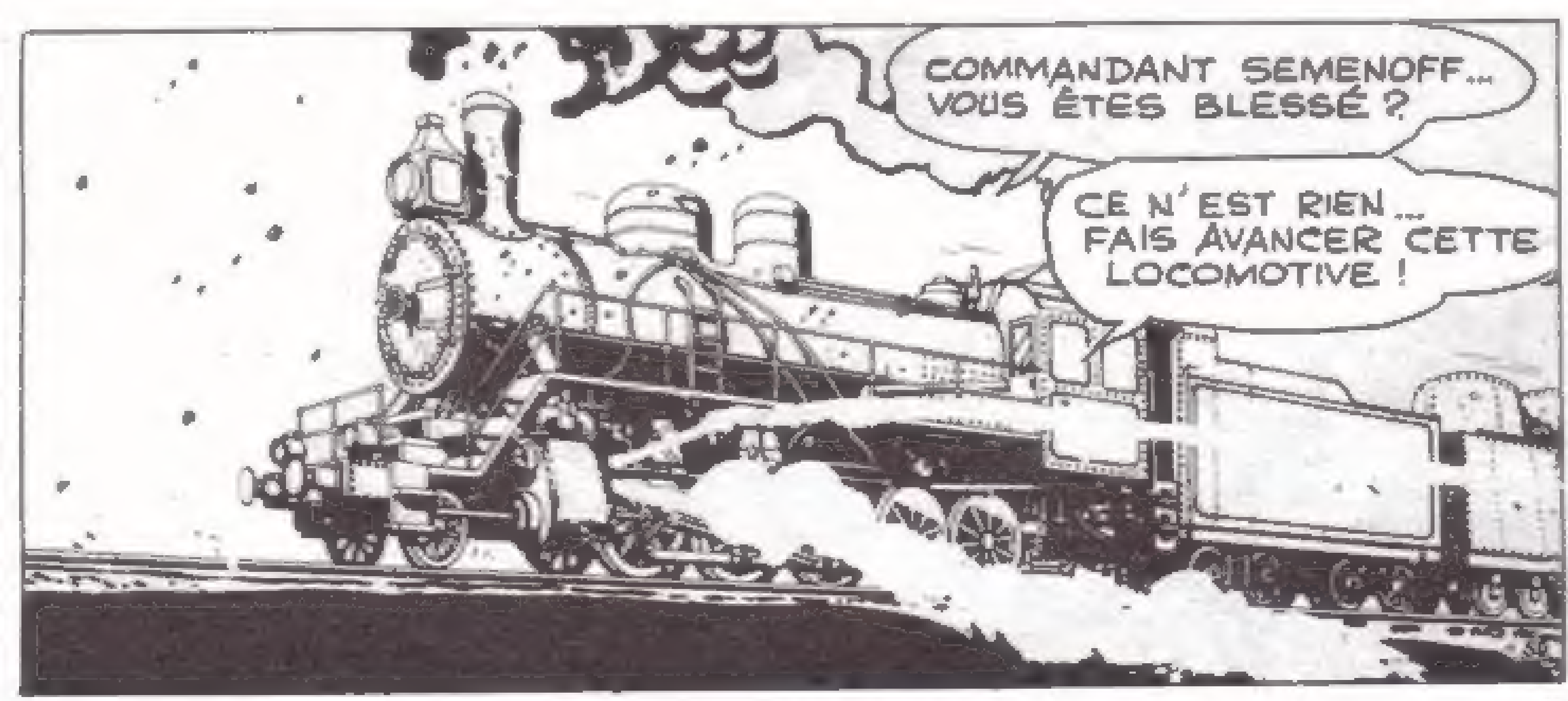
BANG!

BANG!
BANG!
BANG!


BANG!
BANG! BANG!
BANG!
BANG! BANG!

ON NE VOIT PLUS RIEN !



OUVREZ... OUVREZ !

COMMANDANT SEMENOFF... VOUS ÊTES BLESSÉ ?
CE N'EST RIEN... FAIS AVANCER CETTE LOCOMOTIVE !


QUE S'EST-IL PASSÉ ICI ?
SEMENOFF S'EST ENFUI !


NOUS ALLIONS L'ABATTRE QUAND CES DEUX SOLDATS SONT ENTRÉS ET ONT VOULU NOUS TUER, SEMENOFF Y COMPRIS... REGARDE.


ILS ONT UN DRAGON NOIR TATOUÉ SUR LA MAIN !


LE DRAGON NOIR ? QU'EST-CE QUE ÇA SIGNIFIE ?
ILS FONT SÛREMENT PARTIE D'UNE SECTE CHINOISE GENRE "TRIADE"...


PAS DE LA "TRIADE". LE DRAGON NOIR EST UNE SECTE DONT FAIT PARTIE LE "SEIGNEUR DE LA GUERRE", GÉNÉRAL CHANG ! PAR OÙ EST PARTI SEMENOFF ?
IL A REJOINT LA LOCOMOTIVE PAR LES WAGONS BLINDÉS.


ALORS JE VAIS L'ATTRAPER...
ET J'ESSAYERA D'ARRÊTER CE MAUDIT TRAIN AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD.

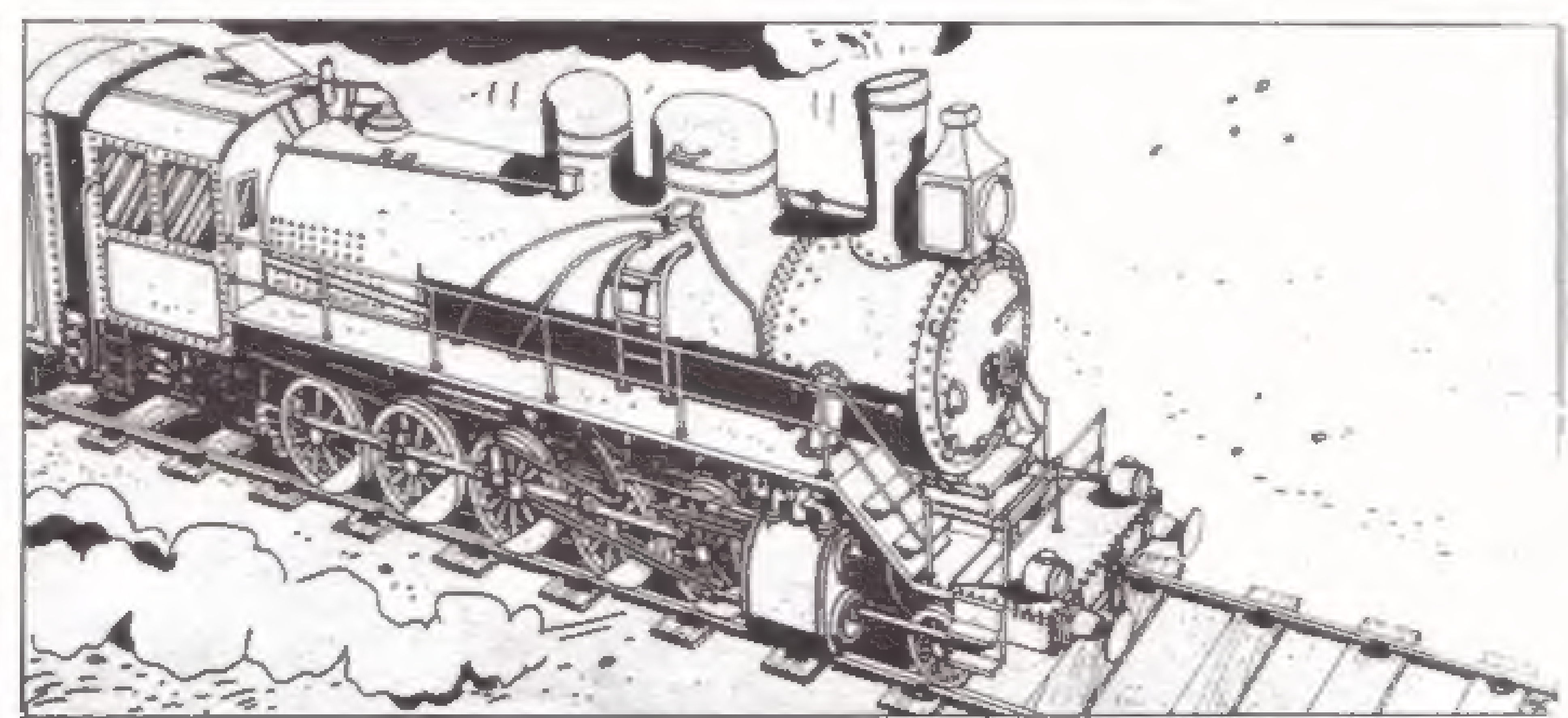

AVANT D'ARRIVER À DAOURIA IL Y A UN CARREFOUR QUI MÈNE EN MONGOLIE. TU DEVRAS ARRÊTER LE TRAIN AVANT CE CARREFOUR.


TU ÉTAIS MIEUX AVEC TA PEAU DE LÉOPARD... MA PETITE SHANGAI LI !
AH OUI ?




JE N'AI PLUS DE PEAU DE LÉOPARD... MAIS J'AI TOUJOURS SES ONGLES.


IL FAUT SE GARDER DE CERTAINES FEMMES.



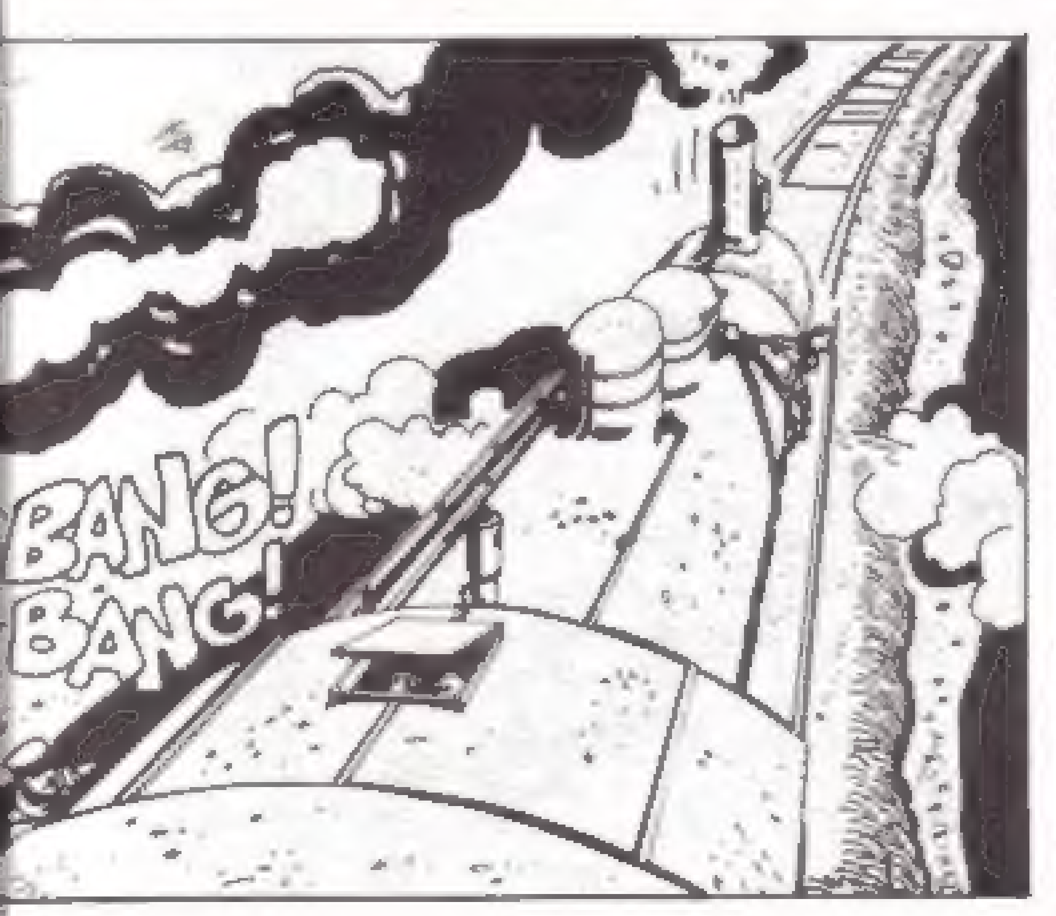

SI JE NE ME CONGÈLE PAS AVANT JE DEVRAIS Y ARRIVER !


JE N'AVAIS JAMAIS COURU SUR UN TRAIN EN PLEINE COURSE ...


NOUS SERONS BIENTÔT À L'EMBRANCHEMENT DE BORZ'A... NOUS VENONS DE PASSER CHADA BULAK.


DÈS QUE NOUS SERONS À BORZ'A, ARRÊTE-TOI... JE FERAI CAPTURER CES TRAÎTRES DU DERNIER WAGON.


BANG!


BANG!
BANG!

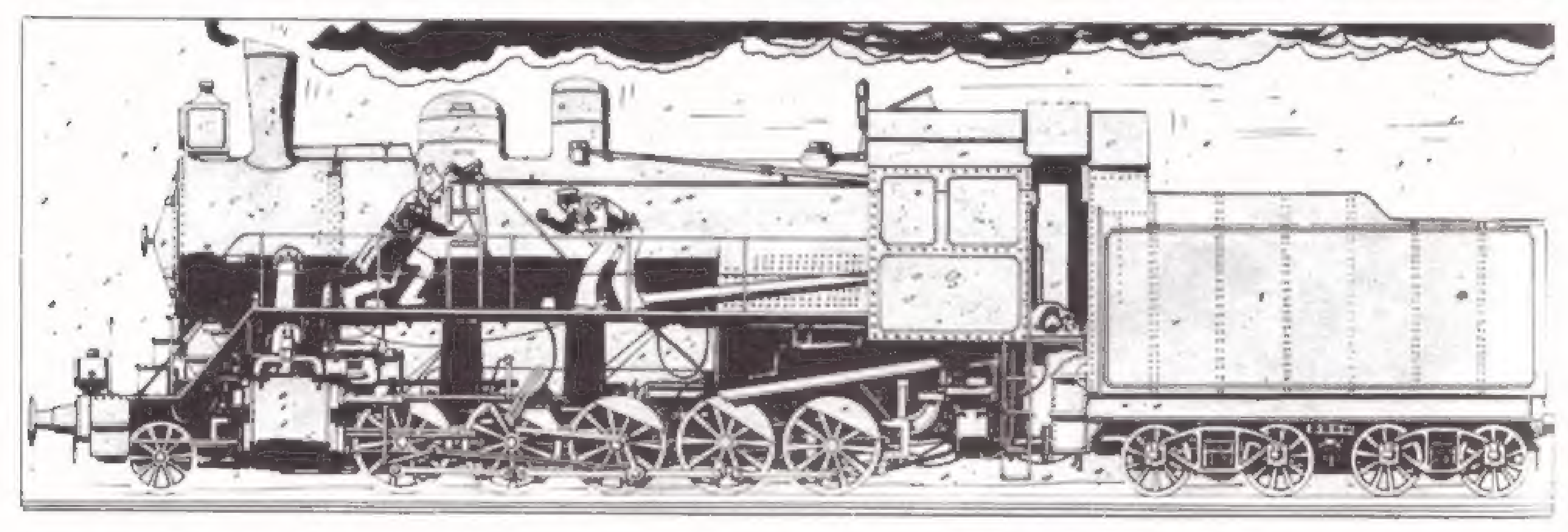

BANG!
BANG!

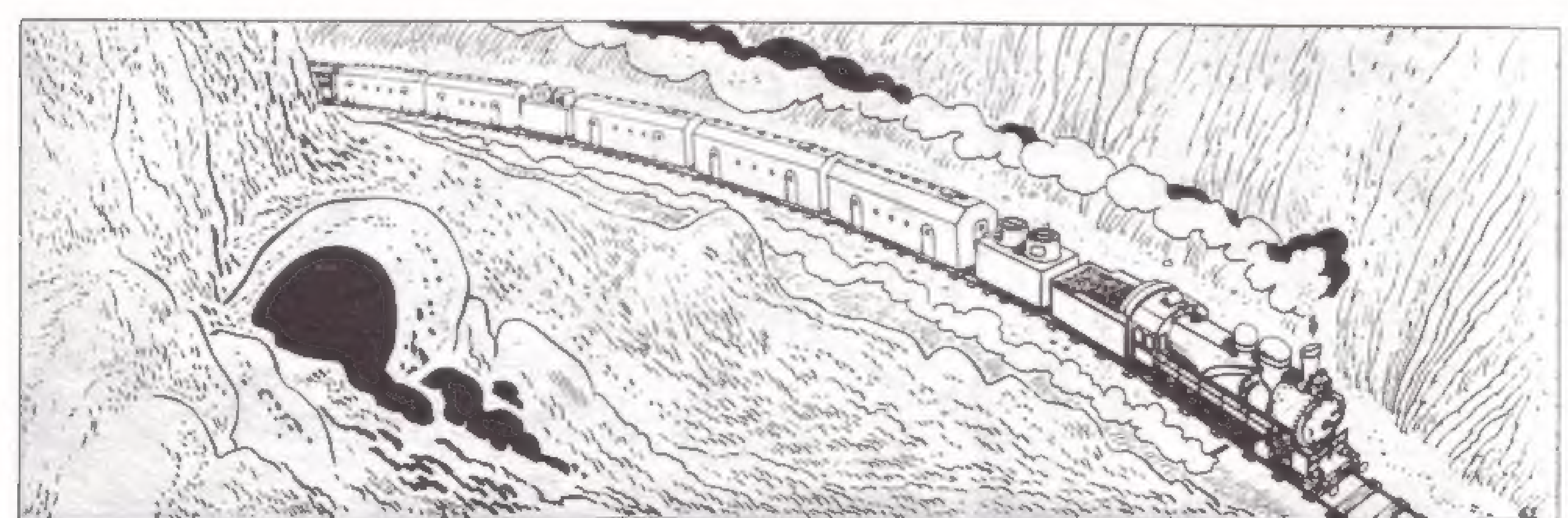

OU` EST PASSÉ CE MAUDIT SEMENOFF ?

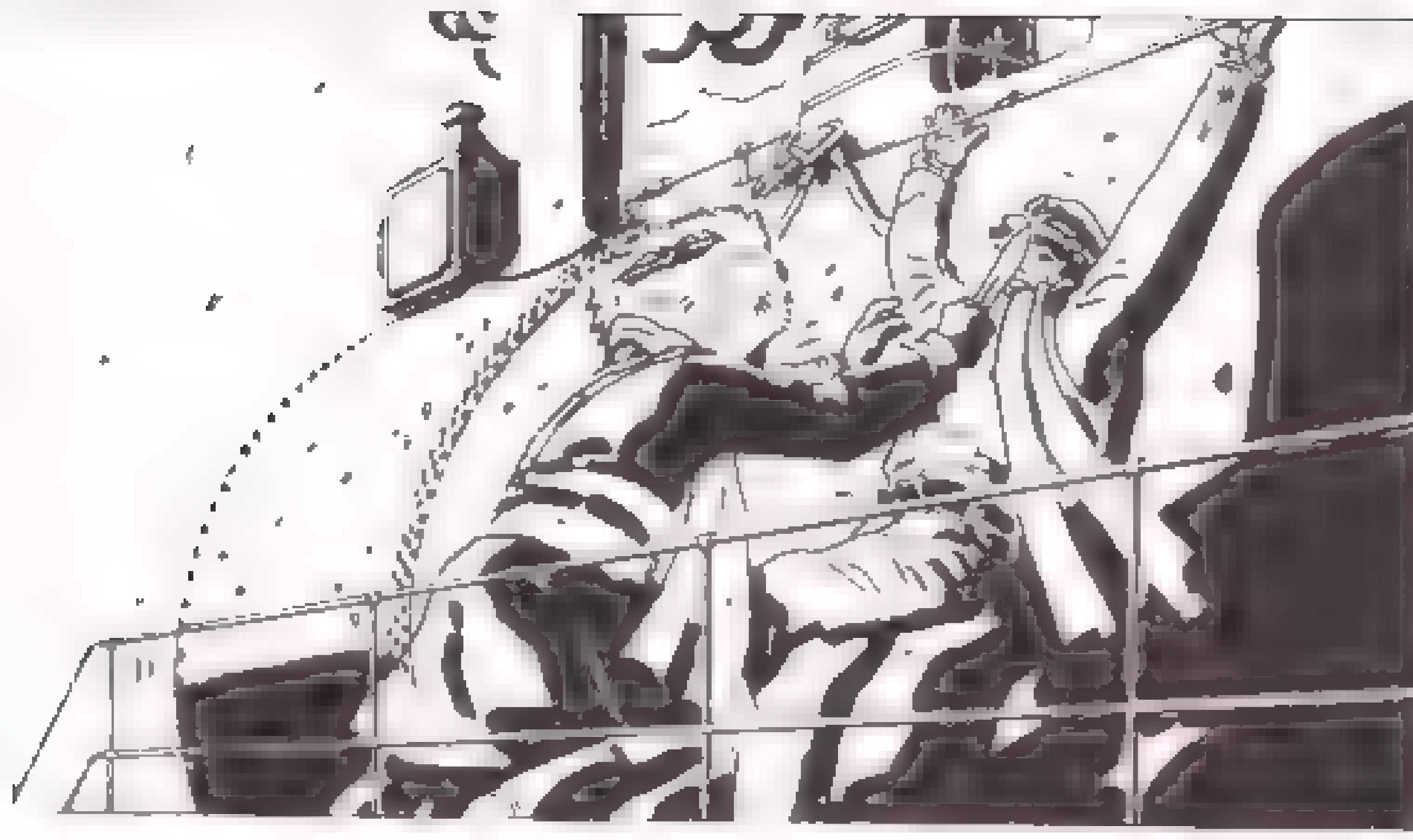

JE N' AI PLUS DE MUNITIONS !




AH, TE VOILÀ !











CE N'EST PAS LE CHEMIN DE MANDCHOULI...QUELQU'UN A FAIT DÉVIER LE TRAIN SUR UNE AUTRE VOIE...



LES LANTERNES ROUGES CONDUISENT LE TRAIN VERS SAVART KHAN NUUR EN MONGOLIE. SI VOUS VOULEZ AVOIR LA VIE SAUVE, SAUTEZ DU TRAIN.



SHANGHAI LI? JE NE COMPRENDS PAS?
CE "45" PARLE CLAIREMENT!



L'OR QUI SE TROUVE SUR CE TRAIN SERVIRA LA RÉVOLUTION ASIATIQUE. DES RÉVOLUTIONNAIRES MONGOLS ET CHINOIS ONT CONTRIBUÉ À CE SUCCÈS



LA RUSSIE A EXPLOITÉ PENDANT LONGTEMPS MON PEUPLE. IL EST TEMPS QUE LES OCCIDENTAUX COMMENCENT À PAYER. ILS LE FERONT AVEC CET OR. ET MAINTENANT, SAUTEZ!



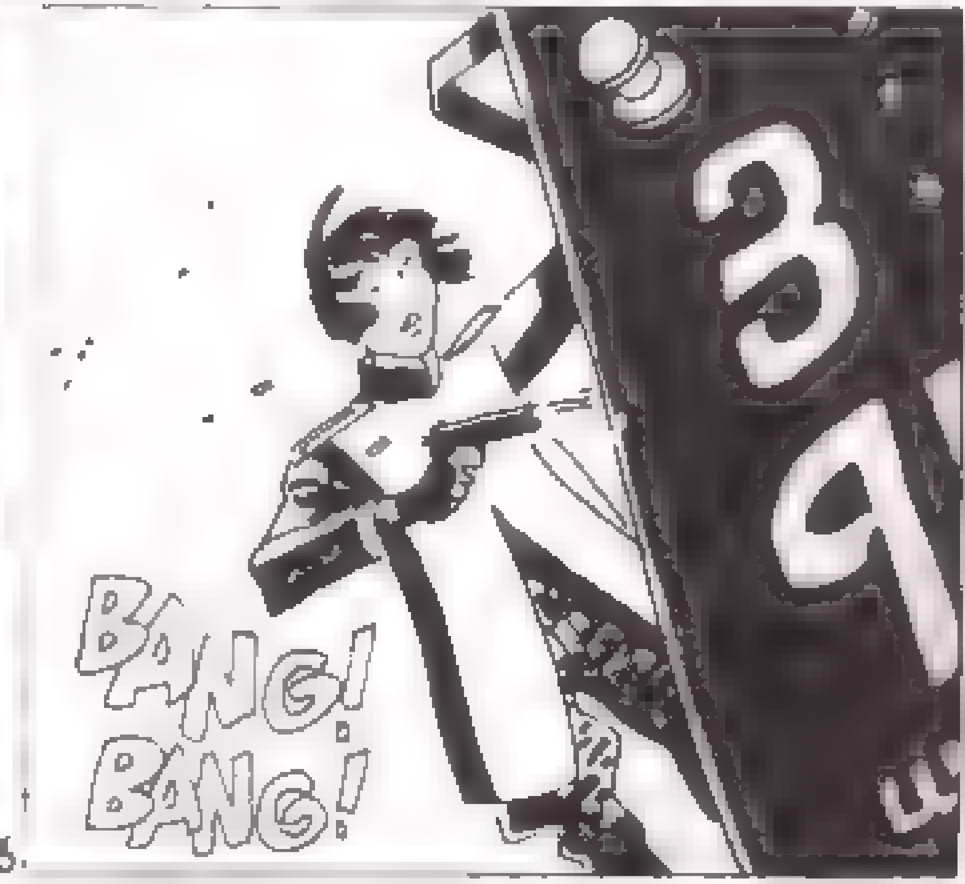
JEUNE FILLE, LA RUSSIE IMPÉRIALE A COMMIS BIEN DES ERREURS MAIS, MOI, JE SUIS UN OFFICIER RUSSE ET JE DOIS DÉFENDRE CE QUI EST RUSSE
POUR MA PART, JE PENSE QU'IL VAUT MIEUX MOURIR.



BANG!



BANG!

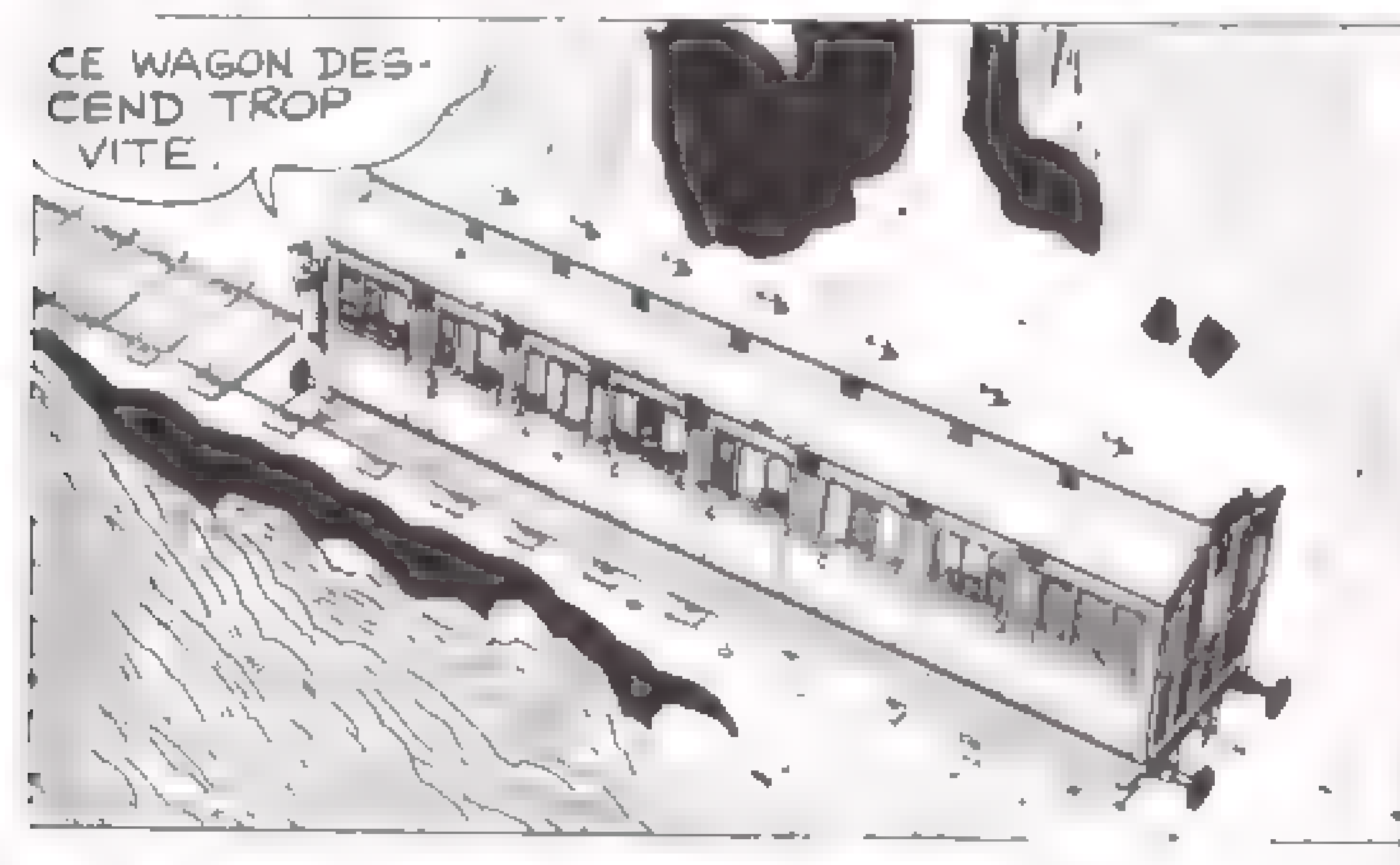


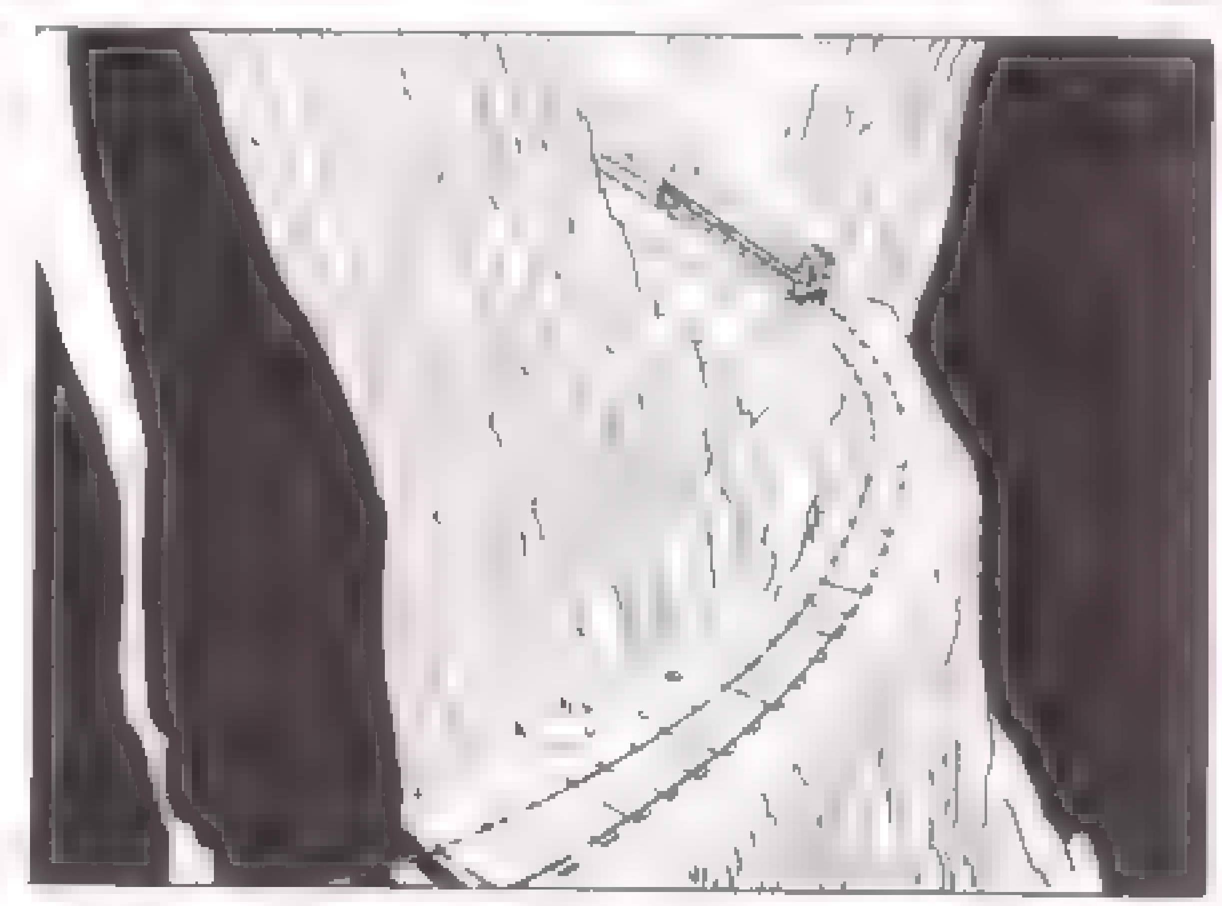
BANG!
BANG!



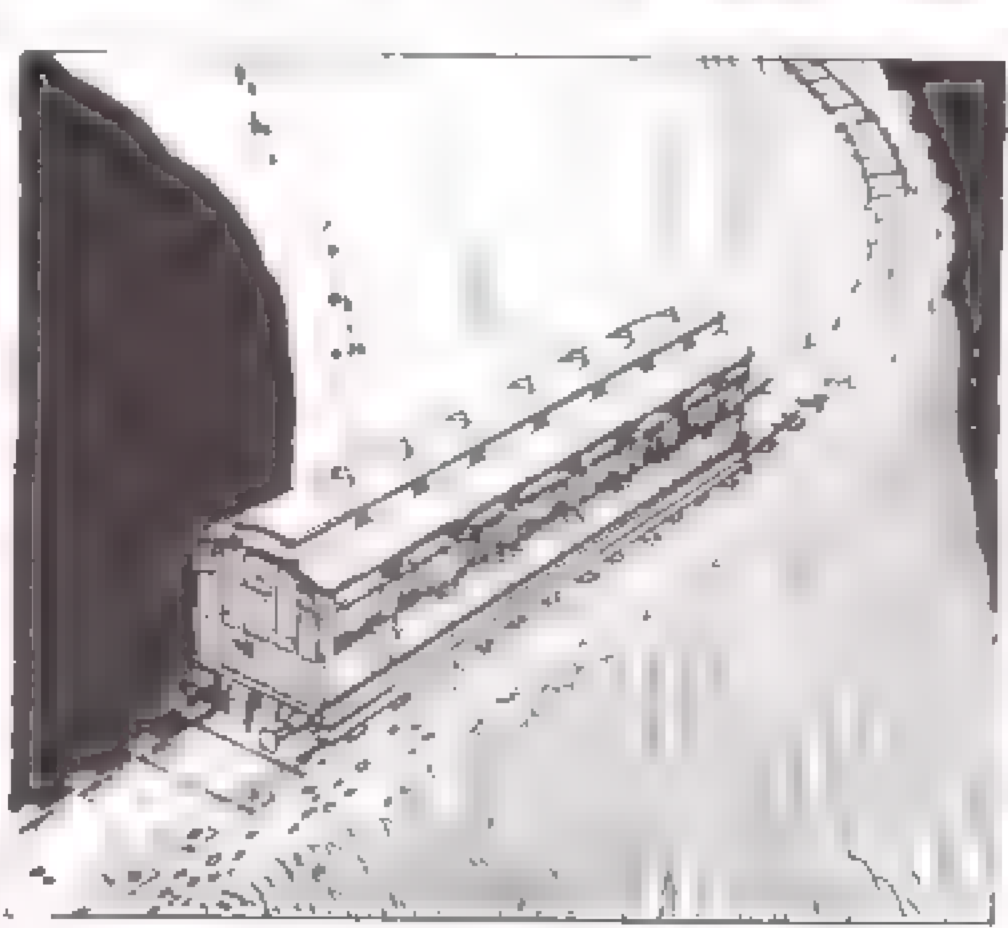

C'EST BIEN PLUS SIMPLE QUE JE NE LE PENSAIS !


LE TRAIN A FAIT UN BOND EN AVANT... JE DOIS AVOIR PERDU UN WAGON... QUE SE PASSE-T-IL ?

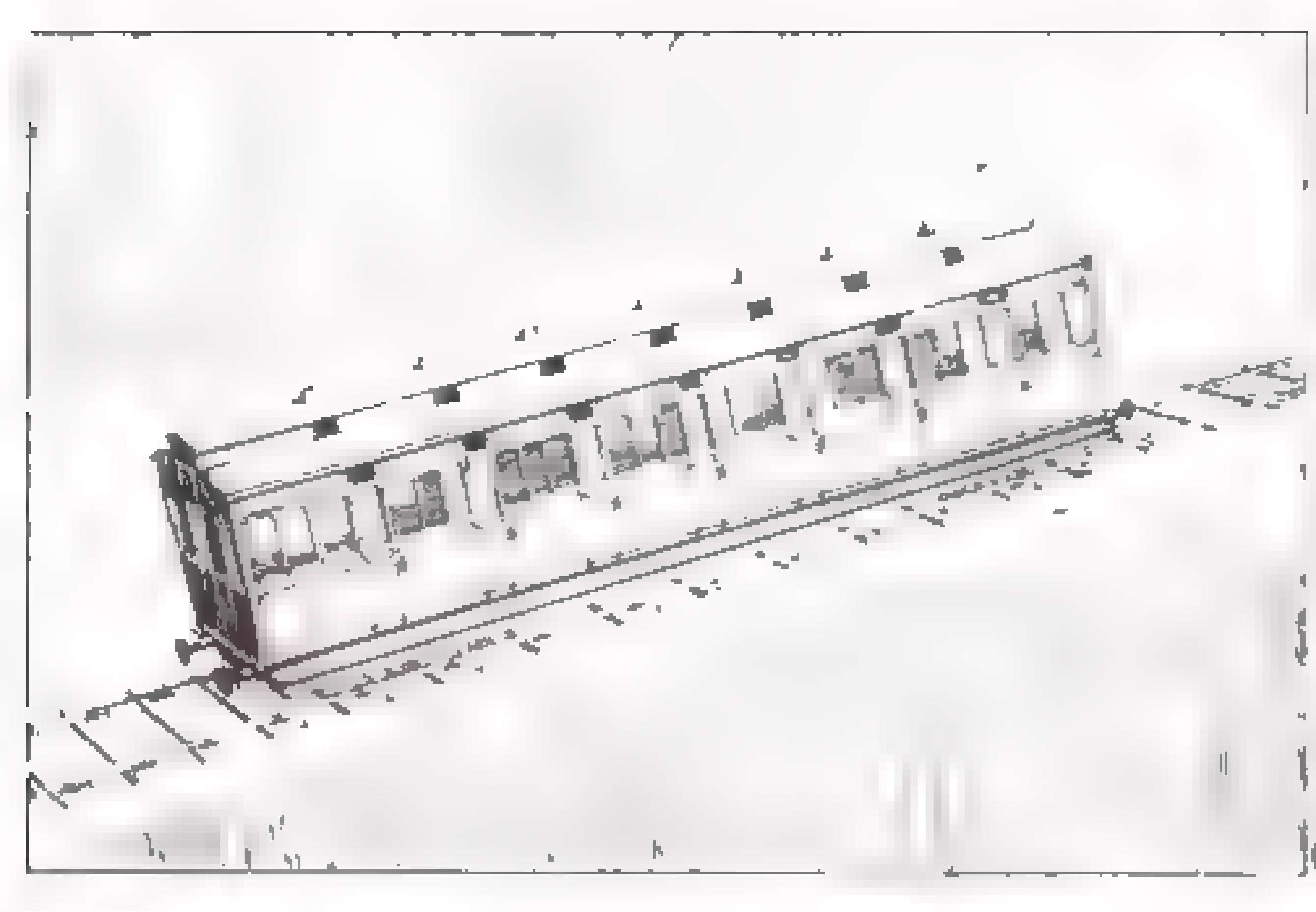
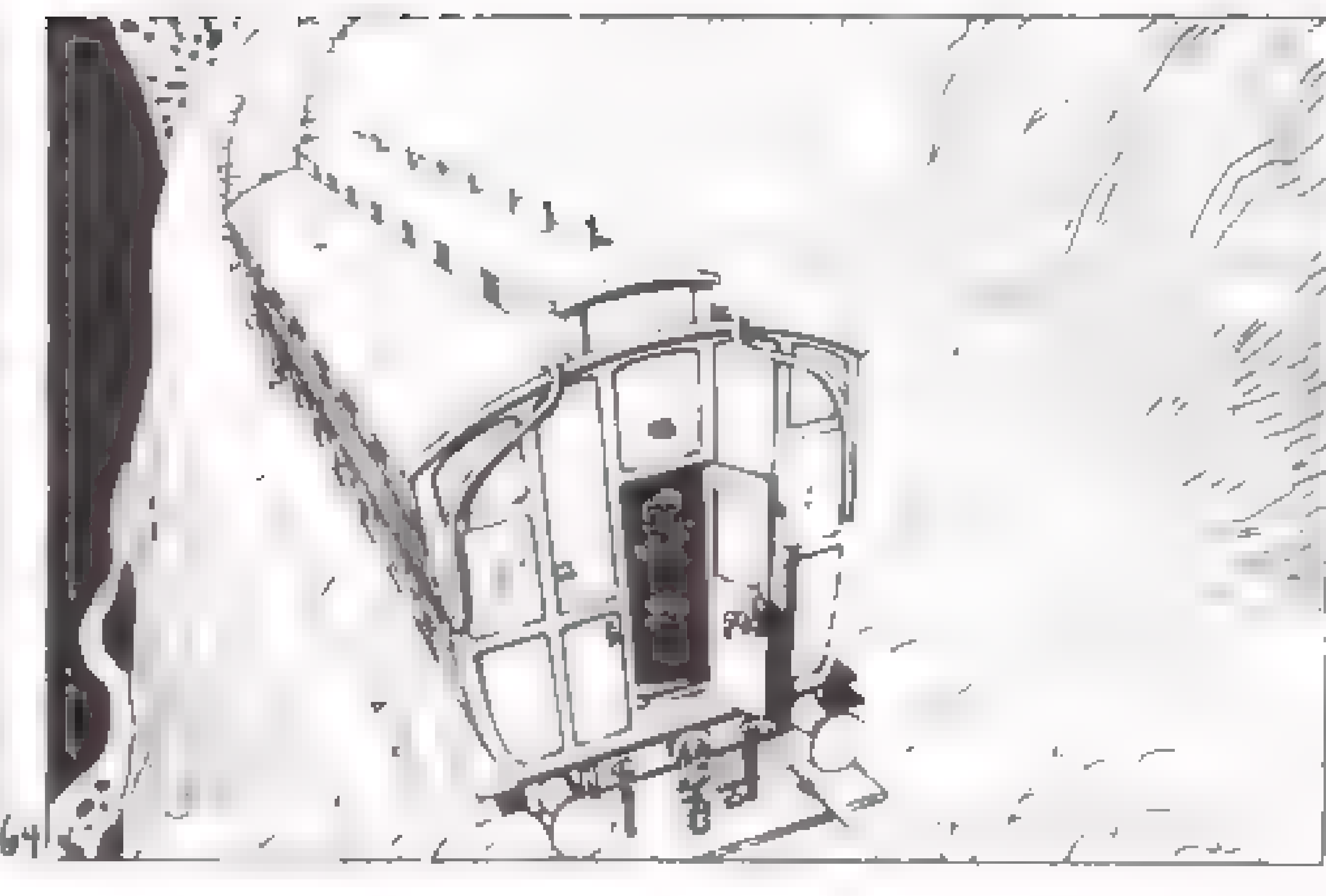
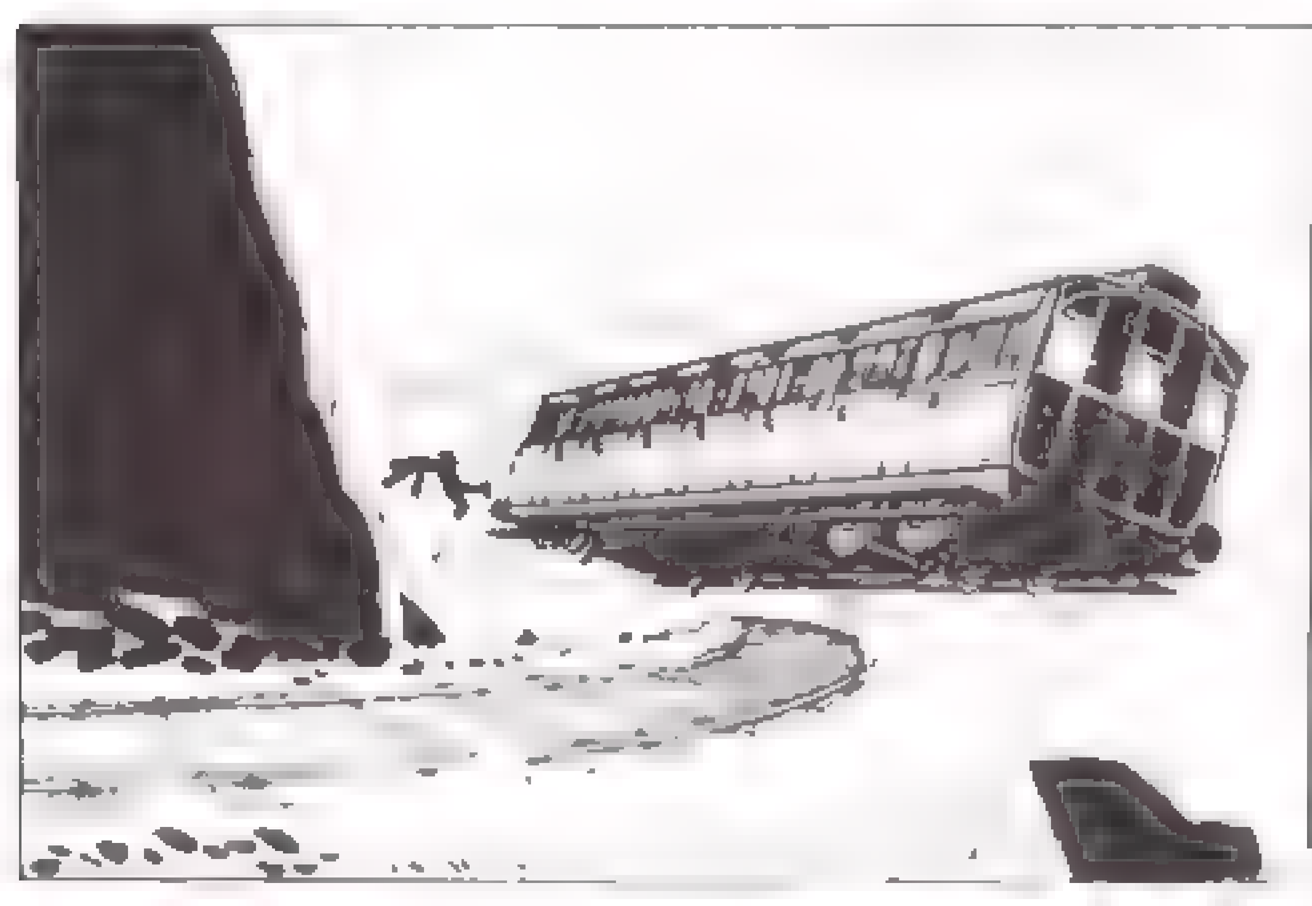

CE WAGON DESCEND TROP VITE.

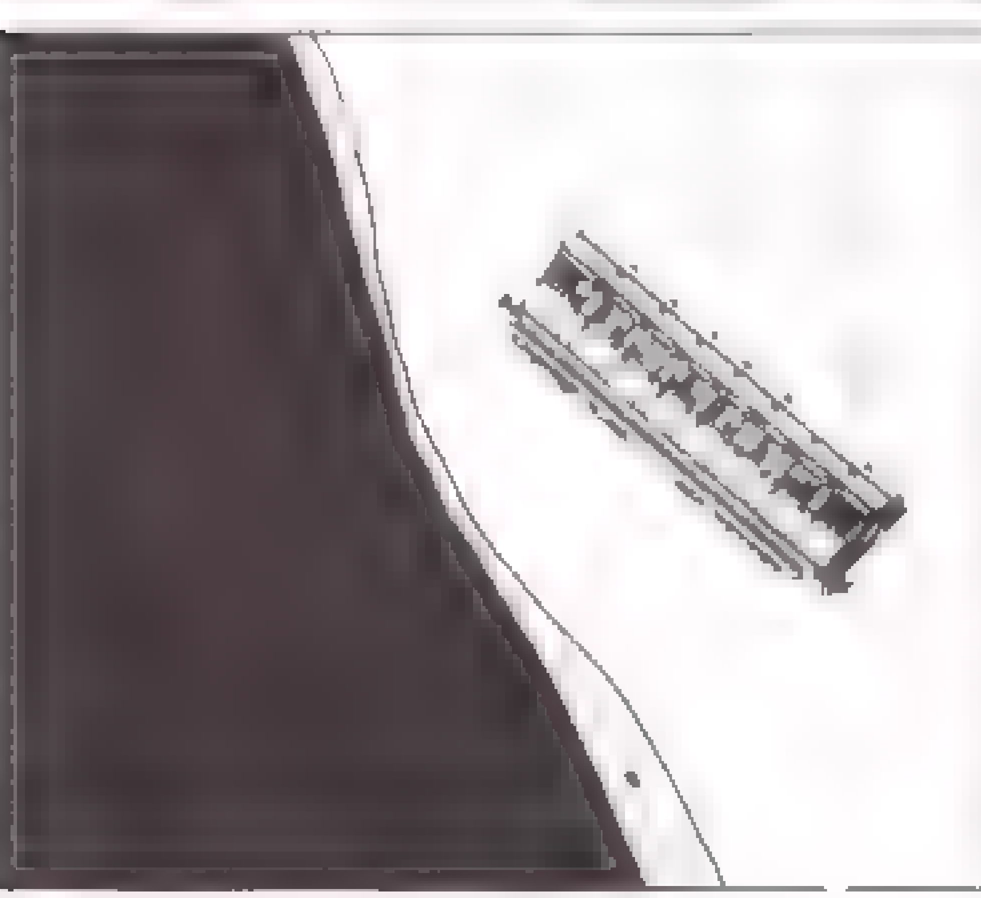


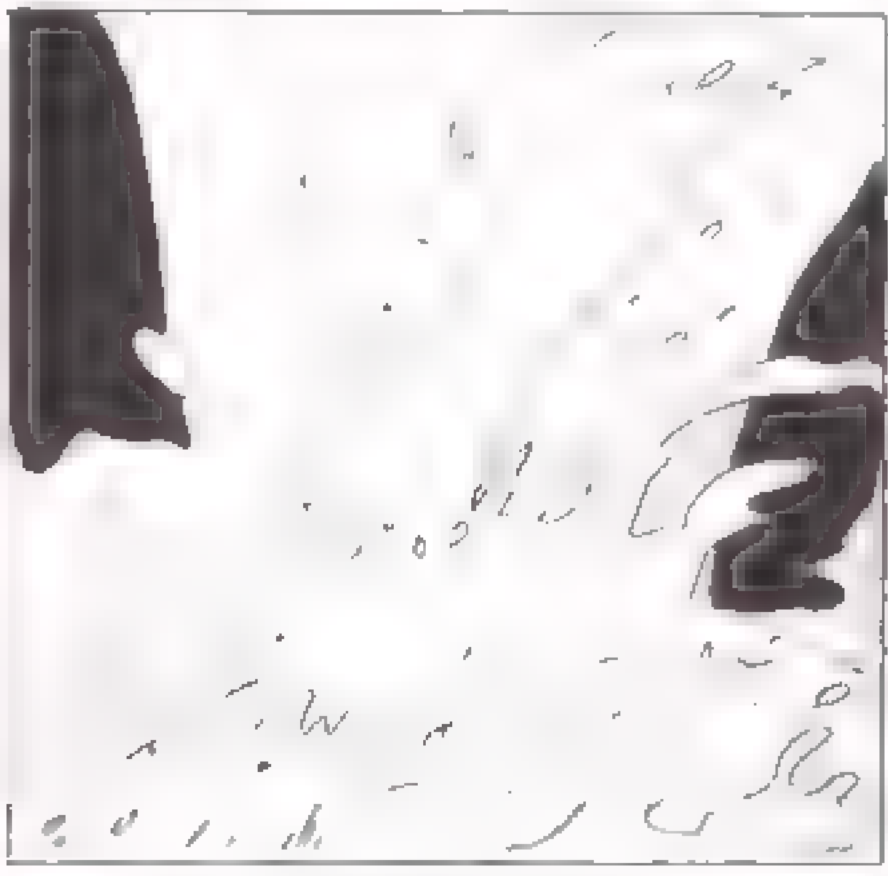

JE DOIS ESSAYER DE L'ARRÊTER.

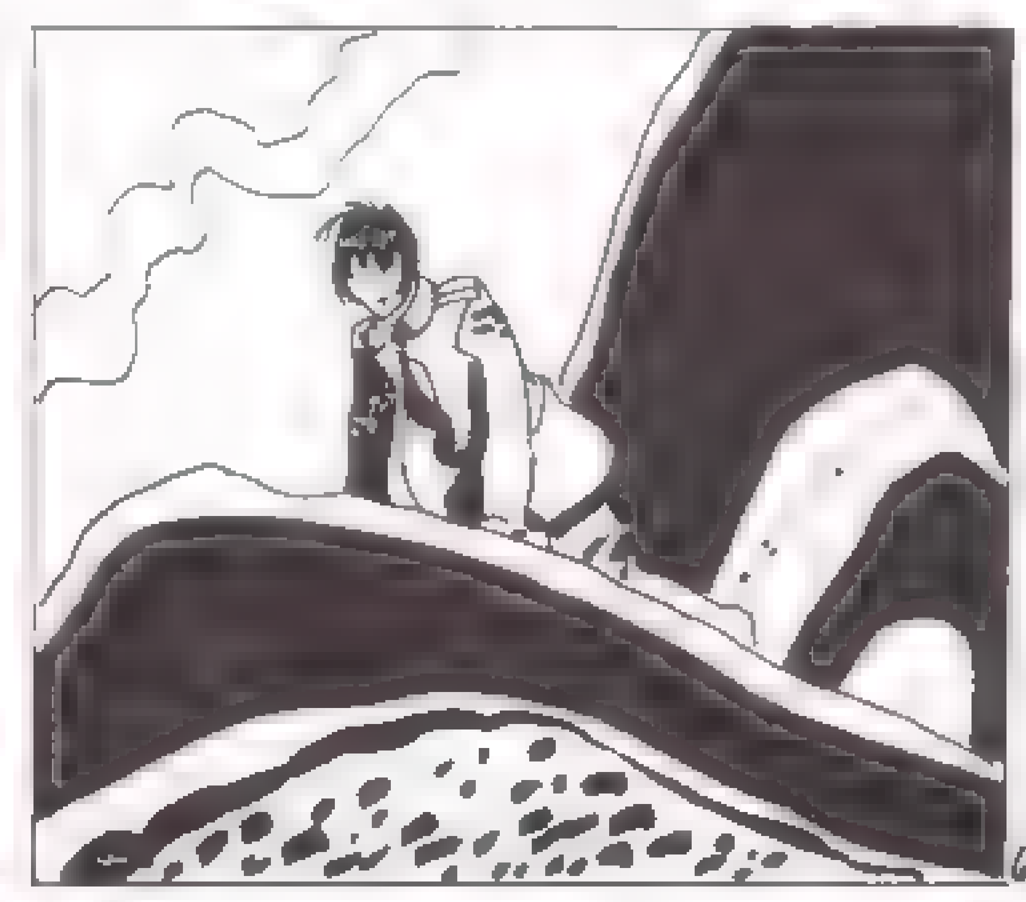



JE N'Y ARRIVE PAS.

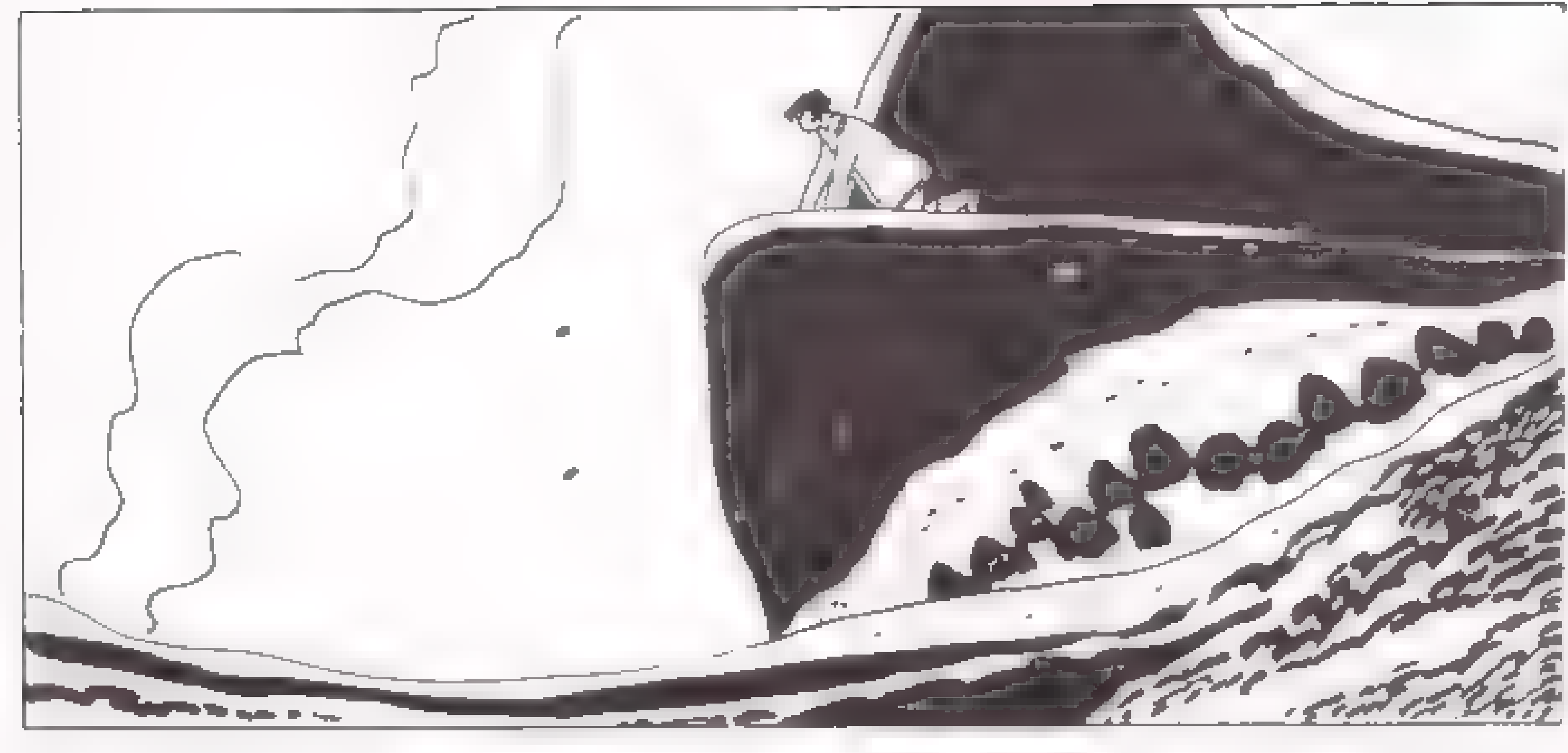




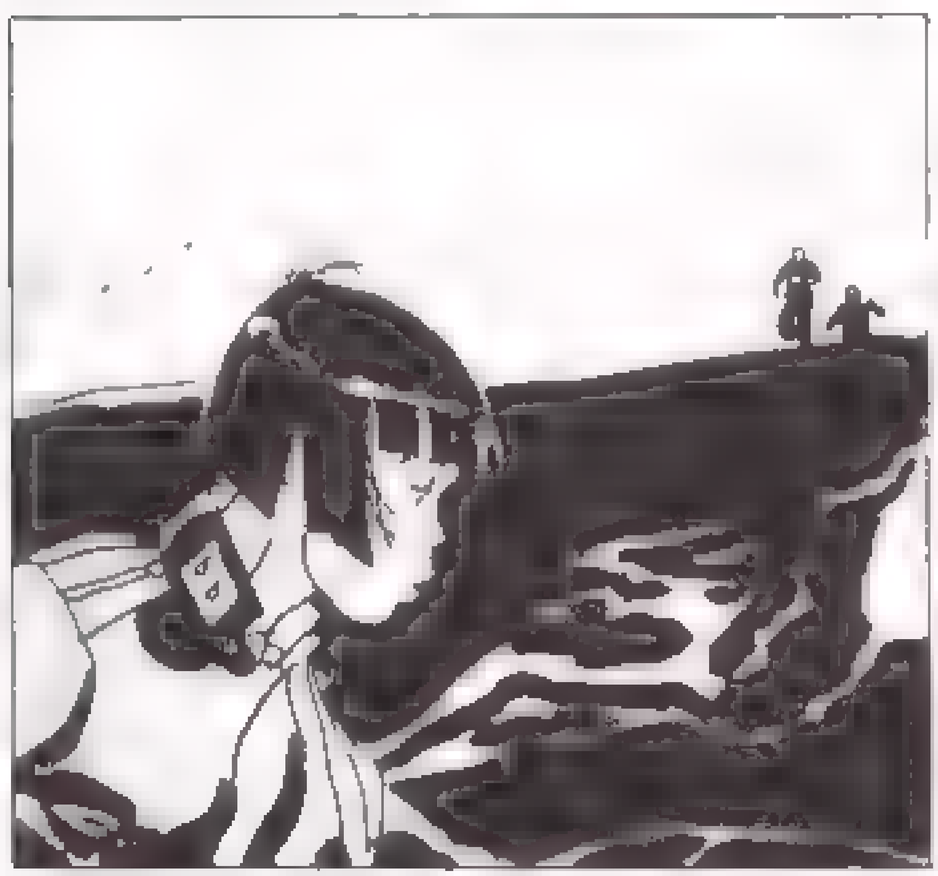
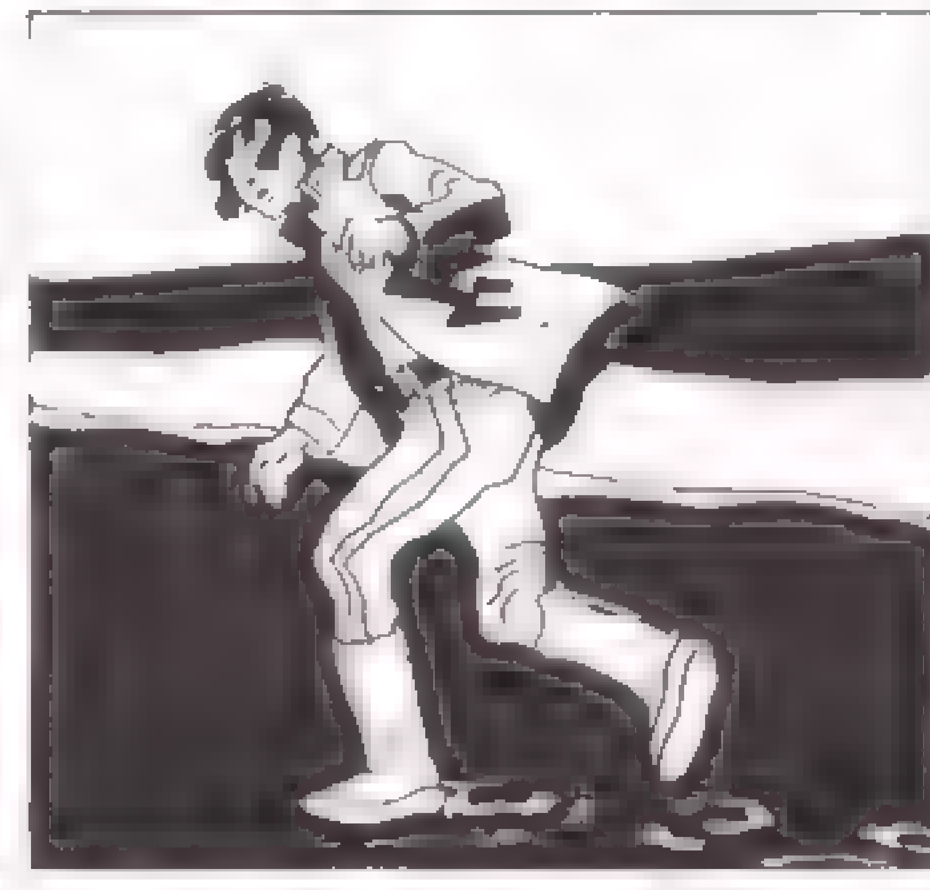




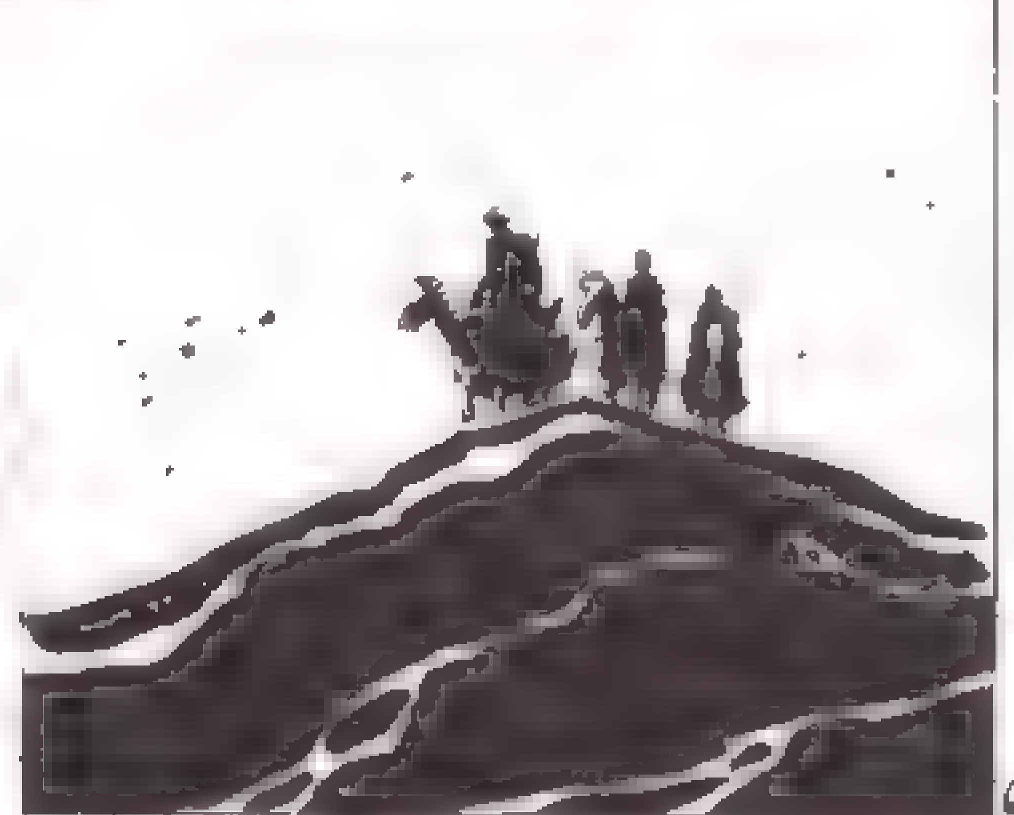
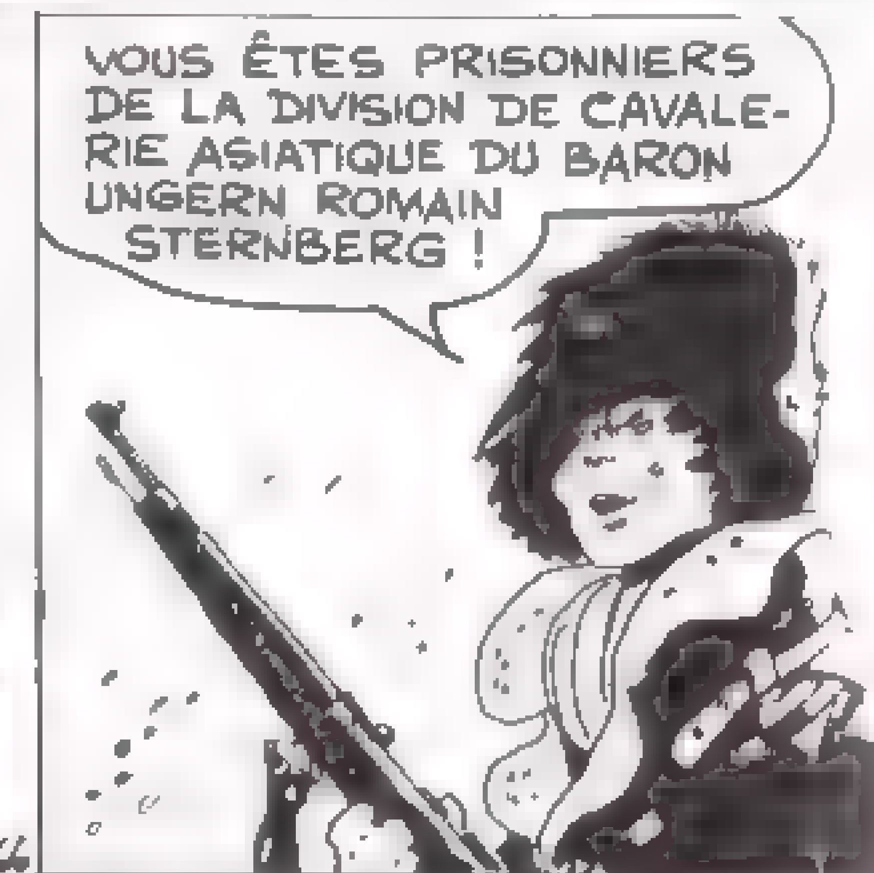


...LE LAC DES TROIS FRONTIÈRES.



PAC!



VOUS ÊTES PRISONNIERS DE LA DIVISION DE CAVALERIE ASIATIQUE DU BARON UNGERN ROMAIN STERNBERG !

PAR LES SOIRS BLEUS D'ÉTÉ, J'IRAI DANS LES SENTIERS, PICOTÉ PAR LES BLÉS, FOULER L'HERBE MENUE :

RÊVEUR, J'EN SENTIRAI LA FRAÎCHEUR À MES PIEDS.


JE LAISSERAI LE VENT BAIGNER MA TÊTE NUE.


JE NE PARLERAI PAS, JE NE PENSERAI RIEN :


MAIS L'AMOUR INFINI ME MONTERA DANS L'ÂME,


ET J'IRAI LOIN, BIEN LOIN, COMME UN BOHÉMIEN,


PAR LA NATURE, HEUREUX COMME AVEC UNE FEMME.



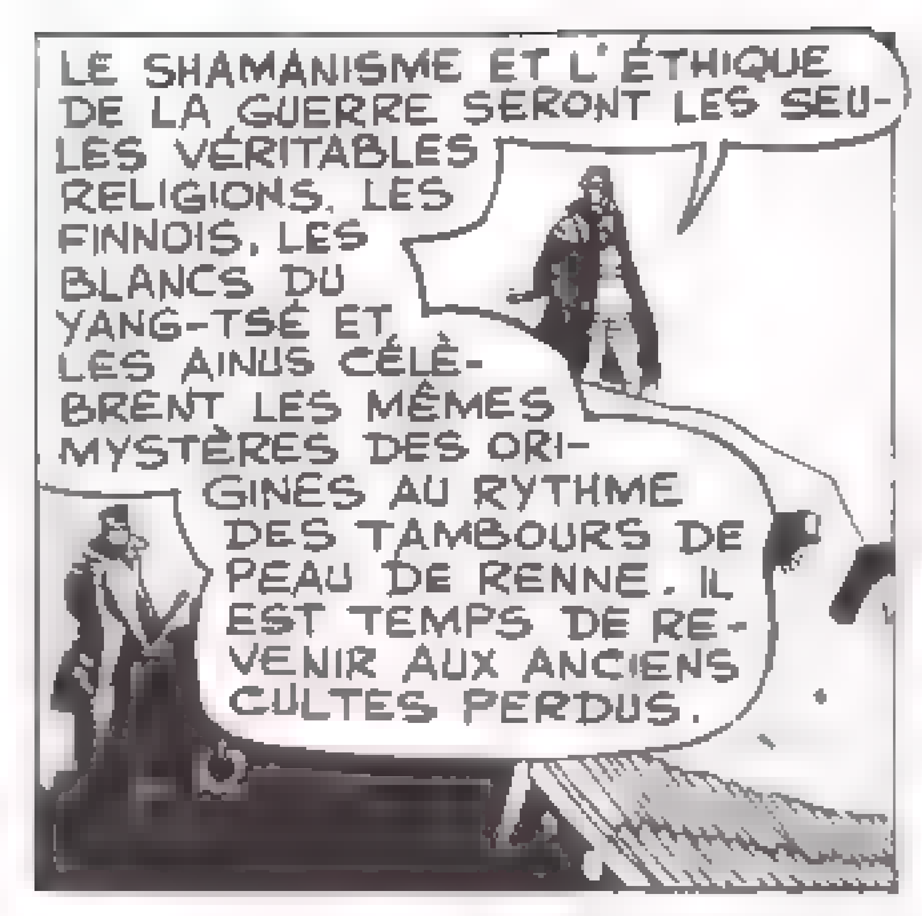



A' QUOI PENSES-TU, CORTO ?
A' ARTHUR RIMBAUD, UN POÈTE FRANÇAIS. ET DANS CES MOMENTS, JE NE PENSE A' RIEN D'AUTRE.


À QUELQUES KILOMÈTRES DE LA'
QUI SAIT COMBIEN DE FOIS GENGIS KHAN A GRIMPÉ SUR CETTE MURAILLE...
IL FAUT QUE JE CONTINUE SA MISSION : DONNER A' L'ASIE LA NOSTALGIE DE SON CULTE SOLAIRE PASSÉ...

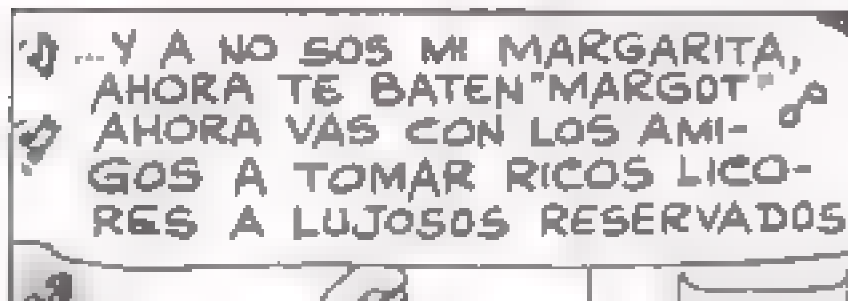

..DEPUIS LA MER DU JAPON JUSQU'AU GOLFE DE FINLANDE, CE SERA LE SOLEIL JAUNE CONTRE L'ÉTOILE ROUGE DES BOLCHÉVIQUES !


UNE NOUVELLE GUERRE DE RÉLIGION. SIMPLEMENT UNE CONTRE-RÉVOLUTION PLUS TERRIBLE QUE LEUR RÉVOLUTION.


LE SHAMANISME ET L'ÉTHIQUE DE LA GUERRE SERONT LES SEULES VÉRITABLES RELIGIONS. LES FINNOIS, LES BLANCS DU YANG-TSÉ ET LES AINUS CÉLÈBRENT LES MÊMES MYSTÈRES DES ORIGINES AU RYTHME DES TAMBOURS DE PEAU DE RENNE. IL EST TEMPS DE REVENIR AUX ANCIENS CULTES PERDUS.


TOUT EST PRÊT, BARON.
AH, C'EST VOUS, SUZUKI ??


BIEN ! ALLONS RÉSOUDRE CE PROBLÈME !


...Y A NO SOS MI MARGARITA, AHORA TE BATEN "MARGOT" AHORA VAS CON LOS AMIGOS A TOMAR RICOS LICORES A LUJOSOS RESERVADOS




ALORS, VOUS AIMEZ LE TANGO ?
JE NE CONNAIS PAS LE TANGO, MON GÉNÉRAL !


PAUVRE IGNORANT ! OÙ SONT CES MESSIEURS LES LIEUTENANTS ?
DANS LA PIÈCE À CÔTÉ !


ALORS VOUS VOULIEZ ME LAISSER POUR ALLER AVEC L'ATAMAN SEMENOFF ? ÉTRANGE..
NOUS VOULIONS NOUS BATTRE, EXCELLENCE.


LE FRONT SE TROUVE À L'OUEST ET NON PAS AU NORD. VOUS, MESSIEURS, VOUS VOULIEZ VOUS BATTRE DANS UN ÉTAT-MAJOR, ENTRE LES PAPERASSES ET LES INTRIGUES DE BUREAU...
MAIS, EXCELLENCE...


IL N'Y A PAS DE MAIS QUI TIENNE. VOUS AURIEZ PU ME DEMANDER L'AUTORISATION. JE N'AI JAMAIS RETENU PERSONNE.
CE NE FUT QU'UNE ABSENCE ILLÉGALE DE QUELQUES HEURES.


SILENCE ! POURQUOI VOULOIR ALLER À TCHITA ? UNE FEMME PEUT-ÊTRE ? DÉPLAISANT !... PERDRE SON TEMPS AVEC CES SOTTES...


.GRANDES DAMES OU PETITES GARCES, ELLES SE RESSEMBLENT TOUTES.. SANGSUES ET MERCENAIRES !! MAIS VOUS...


VOUS VOULIEZ VOUS BATTRE. MAUDITS INGÉNUS...CE N'EST PAS À TCHITA QUE L'ON SE BAT, MAIS ICI À DAOURIA. VOUS ALLEZ LE VOIR MAINTENANT.
MAINTENANT, EXCELLENCE ?

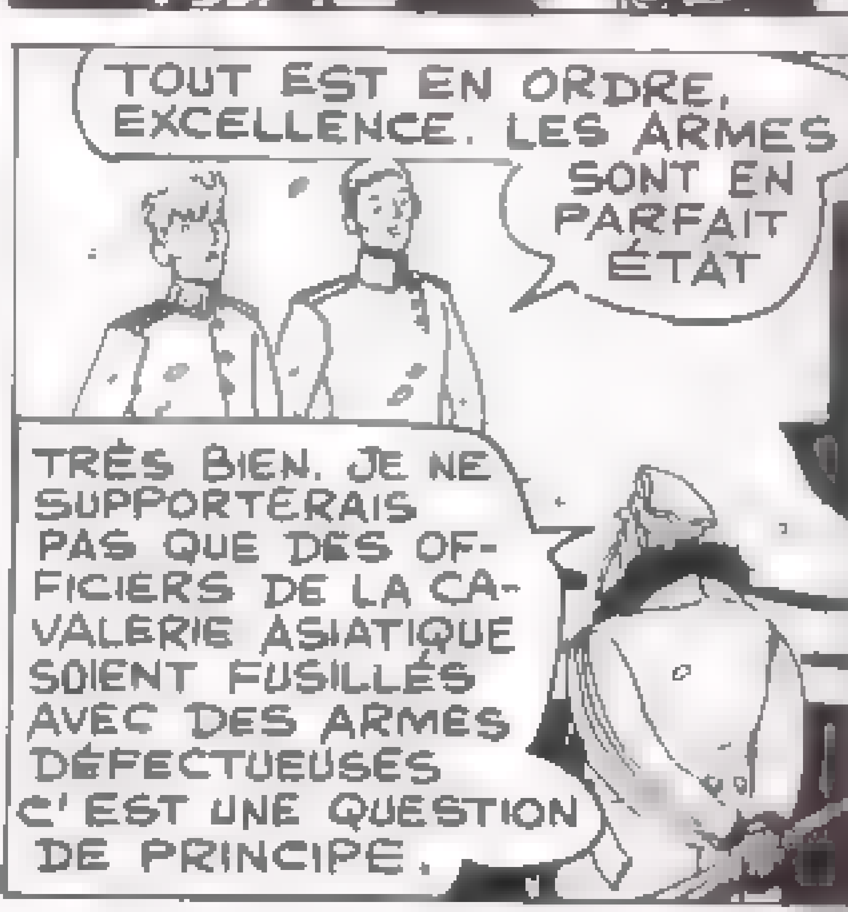

OUI, MAINTENANT. VOUS COMMENCEREZ PAR PASSER EN REVUE LES SOLDATS ET CONTRÔLEREZ LEURS FUSILS.


MERCI, EXCELLENCE, NOUS VOUS SOMMES RECONNAISSANTS DE VOTRE CONFIANCE.
SILENCE! JE NE SUPPORTE PAS LES FLATTERIES!

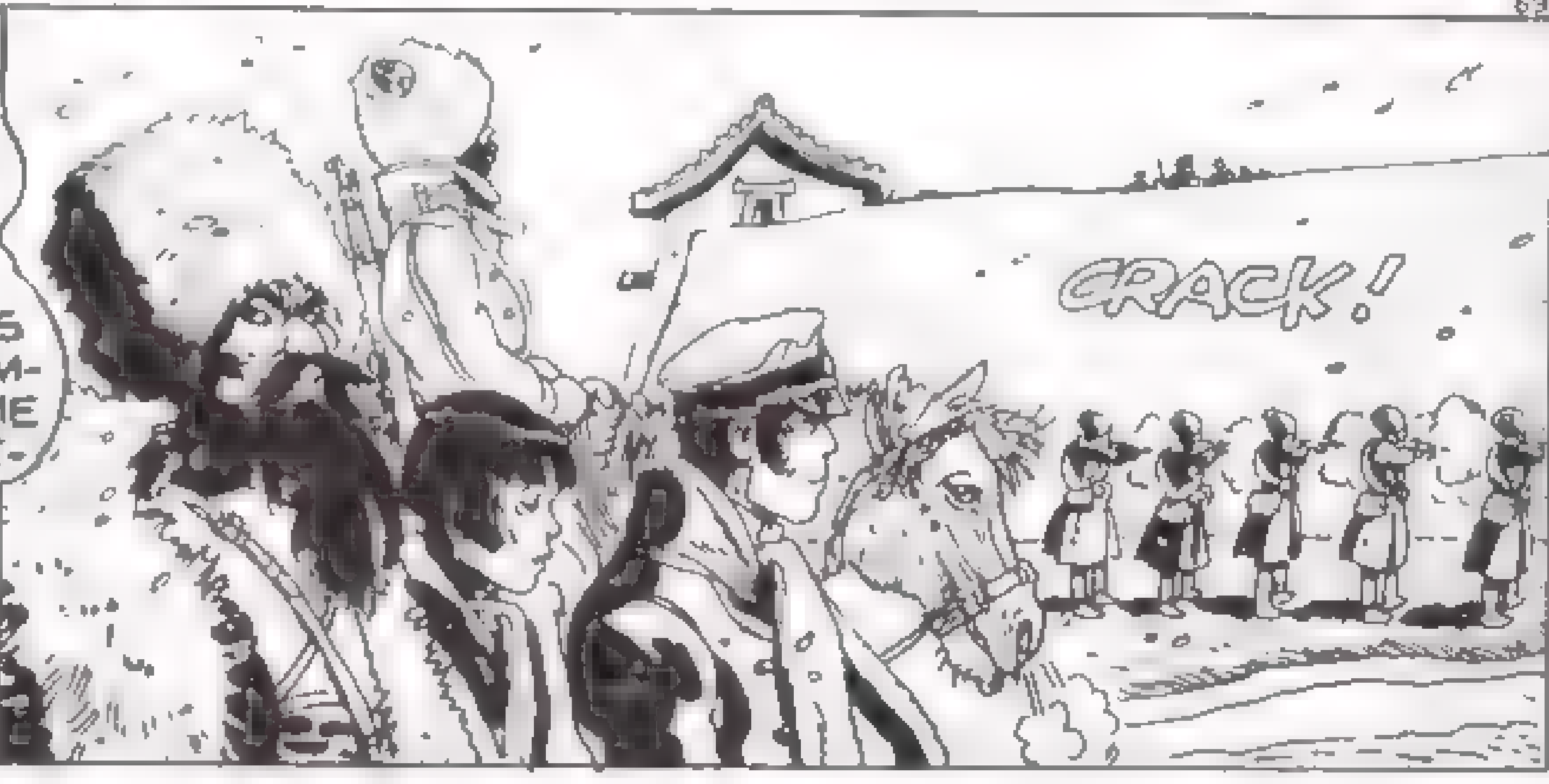

CONFIEZ LE COMMANDEMENT DU PELOTON À CES LIEUTENANTS!






TOUT EST EN ORDRE, EXCELLENCE. LES ARMES SONT EN PARFAIT ÉTAT
TRÈS BIEN. JE NE SUPPORTERAIS PAS QUE DES OFFICIERS DE LA CAVALERIE ASIATIQUE SOIENT FUSILLÉS AVEC DES ARMES DÉFECTUEUSES C'EST UNE QUESTION DE PRINCIPE.


MAIS... EXCELLENCE...
OUI, JE VAIS VOUS FAIRE FUSILLER! CE QUE VOUS APPELEZ UNE ABSENCE ILLÉGALE, MOI JE L'APPELLE DÉSERTION. JE PENSE QU'IL EST INUTILE DE VOUS BANDER LES YEUX... SI VOUS Y TENEZ, VOUS POUVEZ COMMANDER VOUS-MÊME LE PELOTON D'EXÉCUTION.


CRACK!


UNGERN KHAN, JE SUIS BARIN, DE LA PATROUILLE DE LA FRONTIÈRE. NOUS AVONS SURPRIS DES ÉTRANGERS AUX CONFINS DE LA MONGOLIE ET DE LA MANDCHOURIE.
ALLONS VOIR CES ÉTRANGERS!


VOUS AVEZ ÉTÉ SURPRIS DANS UNE ZONE INTERDITE. CECI PEUT VOUS COÛTER CHER!
ESPÉRONS QUE NON!


QUI ÊTES-VOUS? QUE FAITES-VOUS ICI À DAOURIA? VOUS PORTEZ UNE CASQUETTE D'OFFICIER D'ARTILLERIE DE LA GARDE... UNE ARME PLUTÔT SÉLECTIVE POUR ACCEPTER DES GITANS OU DES MATELOTS!
LA CASQUETTE, C'EST UN CADEAU! JE M'APPELLE CORTO MALTESE...


JE N'EN SAIS PAS PLUS QU'AVANT. VOUS NE M'AVEZ PAS DIT CE QUE VOUS FAISIEZ ET CE QUE VOUS CHERCHIEZ DANS CETTE ZONE FRONTALIÈRE. JE VOUS ÉCOUTE !
VOUS NE ME CROIREZ PEUT-ÊTRE PAS, MAIS J'ESSAIE D'OUBLIER QUELQU'UN !


BIEN SÛR QUE JE NE VOUS CROIS PAS. POUR OUBLIER, UN ROMANTIQUE VA SE CACHER DANS LA LÉGION ÉTRANGÈRE FRANÇAISE OU BIEN DANS LES TERCIOS ESPAGNOLS, ET NON ICI. MAIS JE PEUX VOUS AIDER À OUBLIER EN VOUS METTANT DEVANT UN PELOTON D'EXÉCUTION. NOUS EN AVONS UN TOUT PRÊT.
JE L'AI VU À L'OEUVRE !


ALORS ???
ALORS ??? QUOI ???


ATTENTION, MONSIEUR CORTO MALTESE, NE VOUS AMUSEZ PAS... VOUS ÊTES TRÈS PRÈS DE LA MORT... QU'AVEZ-VOUS À DIRE ? QUE VENEZ-VOUS FAIRE EN SIBÉRIE ?


ALORS ???
QUOI ENCORE ???


BON... ÇA VA. NE PRENEZ PAS CET AIR SÉVÈRE. NOUS SOMMES VENUS ICI POUR VOLER L'OR DE L'AMIRAL KOLCHAK QUE L'ATAMAN SEMENOFF A ESSAYÉ DE PRENDRE À SON TOUR ..
ET QUELLE EST LA FIN DE CETTE HISTOIRE ?


JE N'EN SAIS RIEN. DE TOUTE FAÇON, SEMENOFF N'A PAS RÉUSSI À PRENDRE CET OR.
CECI ME PLAÎT. JE NE VAIS PAS VOUS FUSILLER POUR LE MOMENT. QUANT À CETTE


..JEUNE FILLE CHINOISE ELLE SERVIRA À DISTRAIRE LES SOLDATS AU BORDEL MILITAIRE


VOUS QUI RESSEMBLEZ À CET IGNOBLE RASPOUTINE, COMMENT VOUS APPELEZ-VOUS ?
RASPOUTINE, EXCELLENCE !


VOUS DEVEZ TOUS ÊTRE UN PEU FOUS !
EXCUSEZ-MOI, EXCELLENCE, MAIS LE SEUL FOU ICI, C'EST CORTO MALTESE.


UNGERN KHAN, LE GRAND CANON DU GÉNÉRAL SEMENOFF EST ARRIVÉ DE MANDCHOULI EN TRANSIT POUR TCHITA. LES TECHNICIENS JAPONAIS DEMANDENT À PASSER LA NUIT ICI.


LE CANON DE SEMENOFF ? QUE VIENT FAIRE ICI UN ENGIN SI LOURD ET SI LENT ? QUAND IL FAUDRA FUIR DEVANT LES ROUGES, IL DEVRA L'ABANDONNER. ÇA VA, LIEUTENANT, PERMISSION ACCORDÉE.


DITES À CES TECHNICIENS DE NE PAS TROP S'ÉLOIGNER DE LEUR CANON. MES COSAQUES NE SONT PAS LES AMIS DES JAPONAIS !


. ET MOI NON PLUS. ILS ESSAIENT DE NOUS MONTER LES UNS CONTRE LES AUTRES, MAIS LEUR PETIT JEU NE MARCHERA PAS AVEC MOI. QU'EN PENSEZ-VOUS ?


EH BIEN, JE LES AI VUS JOUER À PORT ARTHUR EN 1905 ET ÇA NE LEUR RÉUSSIT PAS TROP MAL.
PORT ARTHUR... EH OUI, CE FUT UNE ERREUR DE NOTRE PART. L'IMPORTANT C'EST DE NE PAS COMMETTRE LA MÊME. QUOIQU'IL ARRIVE, UN JOUR, LES RUSSES BLANCS OU LES BOLCHEVIQUES SE RAPPELERONT DE PORT ARTHUR ET LE JAPONAIS PAIERA.


JE NE VEUX PAS PENSER À CES CONNERIES. VOUS NE SEREZ PAS FUSILLÉS AUJOURD'HUI. AU REVOIR !


ENTREZ ICI. VOUS AVEZ EU DE LA CHANCE.
T'OCCUPE PAS DE ÇA, MONGOL.
RASPOUTINE, TU AS VRAIMENT MAUVAIS CARACTÈRE !

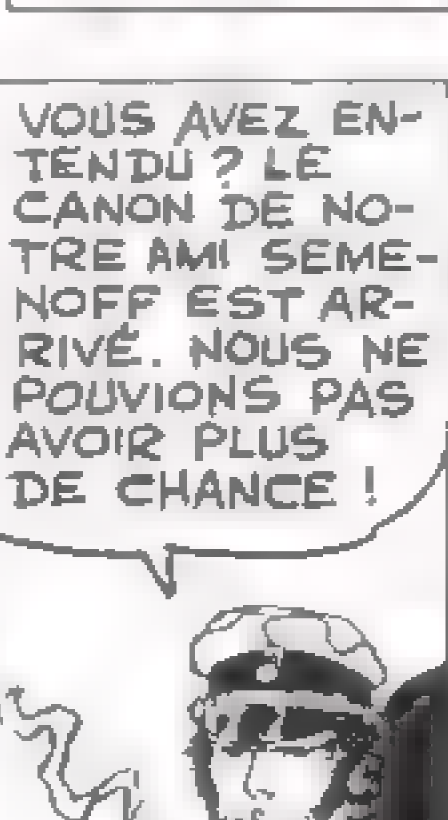

TOUT CECI EST DE TA FAUTE. JE TE TUERAI
TU N'AS PAS INTÉRÊT.

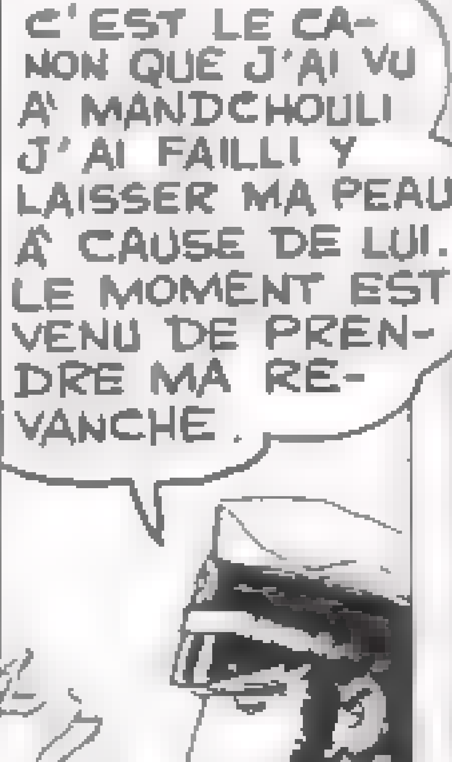

MAUDITE IMPUDENTE !




ELLE M'A FAIT GLISSER ! J'AI GLISSÉ... TU AS VU, CORTO ?


SANS AUCUN DOUTE ! ON NE FAIT QUE GLISSER ICI !


VOUS AVEZ ENTENDU ? LE CANON DE NOTRE AMI SEMENOFF EST ARRIVÉ. NOUS NE POUVIONS PAS AVOIR PLUS DE CHANCE !


C'EST LE CANON QUE J'AI VU À MANDCHOULI J'AI FAILLI Y LAISSER MA PEAU À CAUSE DE LUI. LE MOMENT EST VENU DE PRENDRE MA REVANCHE.


PEUT-ON SAVOIR CE QUE TU AS L'INTENTION DE FAIRE ?

(A SUIVRE)

LES LIVRES DE BAZOOKA

"JE N'AI PAS OUVERT UN BOUQUIN DEPUIS TROIS ANS"

Ils étaient six. Ils ne sont plus que cinq depuis la récente exclusion d'un de leurs membres, Jean Rouzaud. Ils ont 23 ans de moyenne d'âge. On les connaît sous le nom du groupe « Bazooka », mais ils signent individuellement Lulu Larsen, Loulou Picasso, Bernard Vidal, Olivia Clavel et Kiki Picasso... Déroutants, volontiers provocateurs ils secouent sans rien respecter le monde assoupi des graphistes en tout genre. Avant-hier, ils concoctaient dans leur coin une revue plus que marginale, le BULLETIN PERIODIQUE et réalisaient pour FUTUROPOLIS un album assez méconnu. Hier, ils faisaient une entrée fracassante à LIBERATION, semaient la zizanie dans l'équipe de L'ECHO DES SAVANES, arrivaient même à livrer des planches au bien-pensant OKAPI. Aujourd'hui, ils publient le premier mensuel d'actualités tout en dessins, UN REGARD MODERNE et préparent la biennale de Paris...

Pour un peu mieux comprendre le « phénomène Bazooka », nous avons rencontré Kiki Picasso - alias Kim Bravo, alias Tim Timide, de son vrai nom Chapiron - qui prend ici la parole au nom du groupe...

Quand avez-vous formé le groupe « Bazooka »?

C'est déjà une vieille histoire. On s'est rencontré aux Beaux-Arts en 1974... On n'y faisait pas grand-chose, à part se droguer... C'est là qu'on a réalisé notre premier journal, **Bazooka**, imprimé par nos soins. A l'époque, il y avait Lulu, Loulou, Bernard et moi. Olivia nous a rejoints à partir du second canard, **Loukoum breton**, où on était beaucoup plus nombreux. Après, on a tous travaillé dans **Bien dégagé sur les oreilles**, avec Jean Rouzaud et d'autres types qui nous ont rapidement tapé sur le système.. Ils avaient une attitude gauchiste classique. Nous, on n'en était plus là.

C'est-à-dire?

On n'a jamais vraiment été gauchistes, à part au début Lulu. Quand on participait à **Bien dégagé sur les oreilles**, on s'est trouvé confronté à la morale et à la bureaucratie gauchiste. On se moquait par exemple de la vieillesse et des tares physiques mais les autres n'appréciaient pas. Pour eux, c'était contraire au message clair et bien-pensant, dans la droite ligne de l'extrême-gauche, qu'ils voulaient faire passer. L'ambiance est devenu insupportable quand le journal a été repris par les gens du **Cri des murs** : on n'arrêtait pas de nous attaquer. Alors on est parti et on a sorti nos propres supports : **Activité sexuelle normale** et la série des **Bulletin périodique**..

Vous avez vraiment commencé à faire parler de vous en entrant à LIBERATION...

Lulu et Rouzaud y ont d'abord travaillé deux ans sans signer du label « Bazooka ». C'est seulement cet été, quand Loulou et moi on y a bossé, que le nom et le style du groupe est apparu... Avec l'équipe de **Libé**, on entretient un rapport très spécial. On s'est tiré parce qu'ils n'appréciaient pas nos provocations, mais on a lancé avec eux **Un Regard moderne**. En fait, la moitié du journal nous déteste. On est pour eux l'image de la gauche décadente, voire du nouveau fascisme. Ils nous ont même cassé la figure. Les types de **Libé** ont un côté curé de gauche et se sentent très responsables de l'information qu'ils délivrent. Ils n'ont pas supporté qu'on pirate le journal au montage...

Pourquoi ces provocations?

Ce n'est pas une démarche permanente. On ne se livre pas tous à la provocation. C'est surtout moi qui ai adopté cette attitude à **Libé** par réaction au milieu ambiant. J'étais content de susciter des émotions fortes chez les lecteurs à partir d'un petit dessin avec un texte en dessous, de les déranger dans leurs convictions, de brouiller leur compréhension. Par exemple, quand j'ai écrit des trucs fascistes ou antisémites, quand j'ai insulté le mort de la manifestation de Malville, je savais que ça allait faire mal parce que c'était contraire à tout ce qu'attendait le public de **Libé**. C'était aussi une façon de renvoyer la balle aux journalistes en contrecarrant leurs articles. A un moment, au lieu de simplement dessiner, j'ai créé la « fondation réactiviste » et on a tapé de fausses brèves sur ses soi-disantes activités, on a complètement inventé une information... A tel point que l'équipe de **Charlie-hebdo** a cru que la « fondation réactiviste » avait racheté les actions de **Libération**...

A quoi correspondait la « fondation réactiviste »?

Ce n'était pas raisonné... J'ai lancé la fondation simplement pour devenir secrétaire général d'une organisation et faire des déclarations à la presse... J'aime bien employer toute la sauce politique dans un sens provocateur, mais je n'ai pas de culture politique. Quand j'étais plus jeune, j'allais aux manifs avec les anarchistes pas par conviction, mais pour casser des vitrines. Aujourd'hui, ça ne m'amuse plus.. Je préfère éviter que les flics me tombent dessus.

Tu n'as pas d'opinions politiques?

Je suis un dictateur graphique. Point... La dictature graphique c'est, en soi, une position politique.

Plus précisément...

Ça veut dire qu'il n'y a que « Bazooka » qui est intéressant et qu'il faut qu'on vire de tous les supports les autres dessinateurs qui sont nuls. Il n'y en a pas un qui rachète l'autre!... Quand je vois **(A Suivre)**, c'est vraiment la médiocrité totale... Je ne comprends pas comment on peut sortir un canard si mauvais avec autant de luxe. Toute la presse est dans ce cas, y compris **L'Echo des Savanes**, où on a travaillé. D'ailleurs, comme on est les meilleurs, on doit être présents dans tous les journaux, aussi bien **L'Echo** qu'**Okapi** et obliger les autres dessinateurs à dessiner comme nous.. On doit pouvoir s'adapter à n'importe quelle idéologie pour perdre les gens. A **Libé**, quand on nous accusait d'être fascistes, on répondait en jouant la carte communiste. J'ai même essayé de travailler à **Minute**, mais ils n'ont pas voulu. C'est dommage parce que ça aurait servi à la publicité de « **Bazooka** ». En tant que mouvement dictatorial, il faut qu'on diffuse notre propagande partout. C'est pour ça qu'on a monté les « Brigades de la résistance graphique » qui bombaient dans la rue.

Vous êtes des « punks »?...

Au début de la mode punk, on s'habillait punk. C'était la période où on dessinait à **Libé**. Les journalistes du canard qui ont le style barbe et cheveux longs, étaient sidérés de nous voir débarquer avec toute notre breloque.. Mais on n'a jamais revendiqué cette appartenance, même si on écoute de la musique punk. C'est les autres qui nous ont collé cette étiquette... Nous, on ne se reconnaît pas dans des mots d'ordre comme « No future ». On essaye au contraire de construire plus que



de détruire. On a créé un nouveau graphisme, de nouveaux journaux. On produit tout le temps. Mon rêve, c'est que « Bazooka production » devienne un jour un empire, l'égal de « Walt Disney production »...

C'est important d'être à la mode?

Oui, je crois. J'aime bien le principe de la mode. Il faut savoir inventer plutôt que suivre la mode, ne pas se figer, ne pas se laisser dépasser. Depuis nos débuts, on n'arrête pas d'évoluer..

On dit souvent que vous êtes des héritiers du dadaïsme, du surréalisme...

C'est ce que j'entends... Mais je ne connais pas bien le dadaïsme. A mon avis, Dada n'avait absolument pas nos références culturelles. Quant au surréalisme, c'est moche; c'est une appréhension du rêve que je déteste..

Alors, qu'est-ce qui vous a influencés ?

Au départ, les trucs de bande dessinée : les comics underground américains, les dessinateurs de **Tante Leny** et puis l'Ecole belge avec surtout Tintin... Maintenant, on ne s'intéresse qu'à la peinture : l'art moderne américain, Paul Klee, Mondrian, à qui on a repris des éléments graphiques. On est aussi passionné par la production russe. Le réalisme socialiste a influencé notre approche idéologique de l'art. Lulu et Bernard ont depuis découvert Malevitch, le suprématisme, le constructivisme... Et on se met à utiliser dans nos dessins des textes en russe. Il y a enfin un groupe de peintres espagnols, « Equipo cronica », dont on se sent très proche. Ils reconstituent des toiles de grands peintres comme **Guernica** de Picasso, à partir d'éléments piqués dans d'autres tableaux.

Et au point de vue lectures?

On ne lit pas... Pour ma part, je n'ai pas ouvert un bouquin depuis



trois ans... Je lisais plutôt quand j'étais môme, au lieu d'apprendre mes leçons.

Quoi?

D'abord toute la littérature fantastique classique façon Edgar Poë. Après je suis passé à la science fiction : Philip K Dick, Kurt Vonnegut, la « speculative fiction ». Je suis très travaillé par les visions de transformation de la planète.

J'aimais bien aussi le roman populaire mélo à éternels rebondissements. Le mélo, c'est aussi efficace que la provocation pour déclencher des émotions. On s'en est inspiré dans l'album publié chez Futuropolis...

Peux-tu citer un auteur qui t'a particulièrement marqué?

J'ai oublié tous les noms... Si, peut-être William Burroughs, dans le domaine de la nouvelle littérature américaine. Je suis sensible à son univers de flippés, de drogués. La drogue est très importante pour nous. On est tous accrochés et ça joue dans notre perception de l'espace, notre graphisme.

On a l'impression que vous avez repris à Burroughs la technique du « cut-up »...

C'était vrai pendant un moment, mais on a dépassé ce stade... Les bouquins de Burroughs qui ont recours à cette méthode, comme **Le ticket qui explosa** ou **La Machine molle**, m'ont toujours ennuyé au bout de dix pages. Je préfère **Le Festin nu** et **Junkie**. . De toute façon, je n'arrive plus à lire, j'aime mieux aller au cinéma...

Pour voir quoi?

Des trucs du genre **Rencontres du troisième type**, du cinéma américain commercial, hollywoodien, spectaculaire; ou bien les films de Werner Herzog dont j'aime l'ambiance. Dans un autre genre, les documentaires de réalité hypersordide.

D'où vient cette obsession pour les images sordides, de dissection, de catastrophes?

Dans le groupe, je suis celui qui en dessine le plus... A une époque, j'ai vu mourir pas mal de gens de ma famille dans l'ambiance hôpital. Depuis, tout ce qui tourne autour du médical me fascine. Je collectionne les livres de médecine avec des photos en couleur. Je les utilise dans un but provocateur mais, quand je les feuillette, quand je vois une petite fille couverte d'eczéma, je trouve ça vraiment beau. Comme un tas d'autres images dont on se sert et qui déplaisent à la majorité des gens.

Les catastrophes, les actions violentes, c'est aussi esthétique... Par exemple, quand les gauchistes japonais ont, dernièrement, attaqué le nouvel aéroport de Tokyo, la télévision a passé un reportage qui était d'une incroyable beauté. On avait l'impression que les manifestants s'étaient rassemblés pour entreprendre une action esthétique...

Toute votre perception du monde passe par la notion d'esthétique..

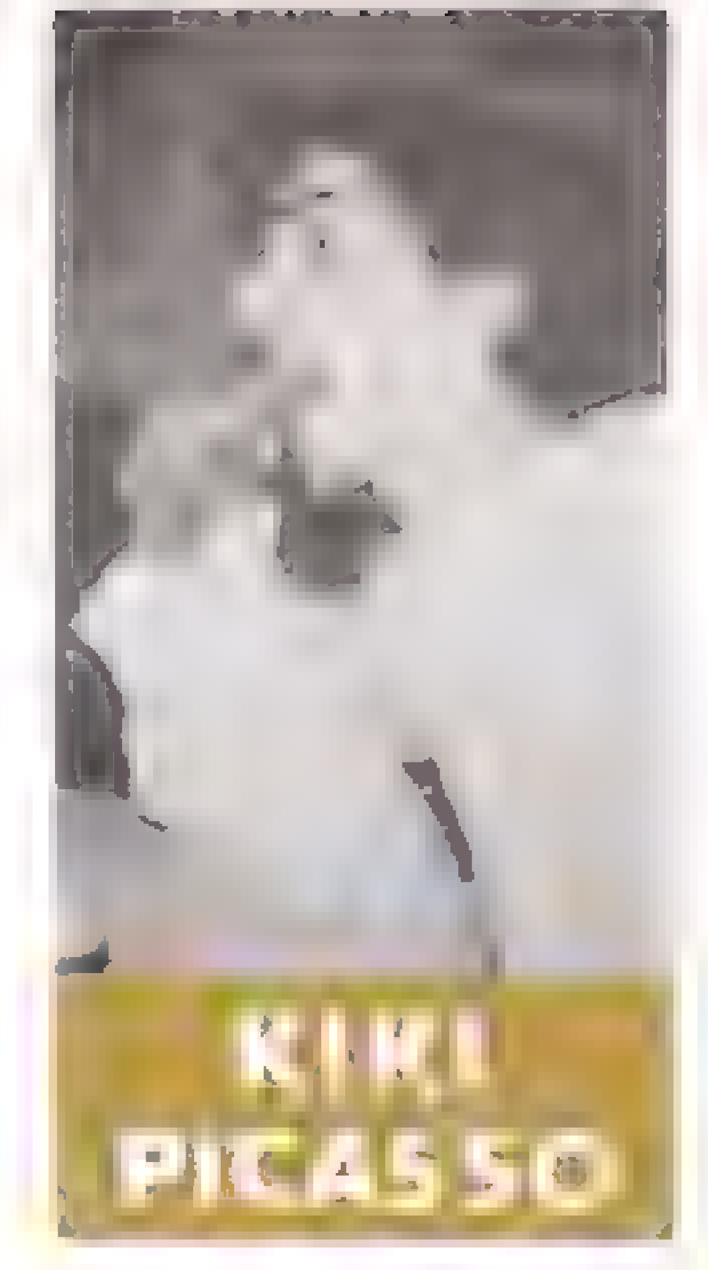
Produire de l'esthétisme, c'est éviter d'avoir des idées noires, c'est lutter contre un univers d'angoisses, contre la mort. On a toujours travaillé dans cette optique. Je crois que l'esthétisme n'a pas besoin d'idéologie mais d'émotion.

Vous écrivez aussi?

Oui. On essaye de traduire dans nos écrits l'équivalent de ce qu'on dessine. Autant du point de vue de la forme que de la signification. On vient de changer le style des textes dans **Un Regard moderne**. Le troisième numéro se rapproche de ce qu'on écrivait dans les **Bulletin périodique**...

Pourquoi avoir lancé un magazine d'actualités en dessins?

C'est vraiment issu de notre passage à **Libération**, de la possibilité de transposer graphiquement des événements qui venaient juste de se dérouler. C'est complètement en relation avec notre mégalomanie : on s'approprie l'actualité, on se transforme en centralisateurs de l'information.



Et puis, on la re-traite, et on lui donne notre label.

De méchantes langues disent que vous travaillez d'après photos parce que vous êtes incapables de dessiner...

Il n'y a que moi qui ne sache pas dessiner... Loulou ou Olivia ne dessinent pas forcément d'après photos. Mais moi, je suis incapable de dessiner un corps, une tête, une main, d'imagination. C'est pour ça que je n'ai jamais vraiment fait de bande dessinée : par incapacité technique.

Tu n'es pas dessinateur par vocation...

Oh, non... Je suis venu au dessin d'une manière assez drôle. Comme je foutais rien en classe, mes parents m'ont envoyé un jour voir une orientatrice scolaire qui leur a dit que j'étais bon soit pour la menuiserie, soit pour le dessin... J'étais pourtant nul en dessin.. Mais j'ai choisi cette voie parce que je n'avais pas du tout envie de finir ouvrier. Je suis rentré à seize ans à l'Académie Charpentier et puis aux Beaux-Arts (à l'époque, c'était le concours le plus facile). Je me suis vraiment intéressé au dessin en rencontrant les copains de « Bazooka »...

Mais aucun de nous n'a l'intention de passer sa vie à dessiner. Aujourd'hui, avec Loulou, on investit dans la peinture, on prépare la prochaine biennale. Demain on fera de la musique, du cinéma, de la radio... Il faut que « Bazooka » se renouvelle sans cesse et soit présent dans tous les domaines...

Une dernière question. Pourquoi annoncez-vous l'exclusion de Jean Rouzaud dans le dernier REGARD MODERNE?

On l'a vidé pour incompatibilité d'humeur... On n'aimait pas depuis longtemps ce qu'il faisait mais on ne lui disait pas parce que c'était un copain. Il n'a jamais rien apporté au groupe, il a simplement aligné son graphisme sur le nôtre. Nous, on se pompe mutuellement, mais on est tous des créateurs... Rouzaud n'a jamais fait que nous copier...

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT





KIKI PICASSO EST MALADE · J'AI LE DESIR DE DONNER LE PLUS POSSIBLE A LA SOCIETE · LE TRAVAIL SOURCE DE BIEN - ETRE ·

PROGRÉ

VOUS ETES MODERNE·
VOUS AIMEZ LE PROGRES·
VOUS AIMEZ BAZOOKA·

LOULOU PICASSO

1 JE TRA A LLE POUR L'A NEE 994

Nº ROT. RED

B A Z O O K A

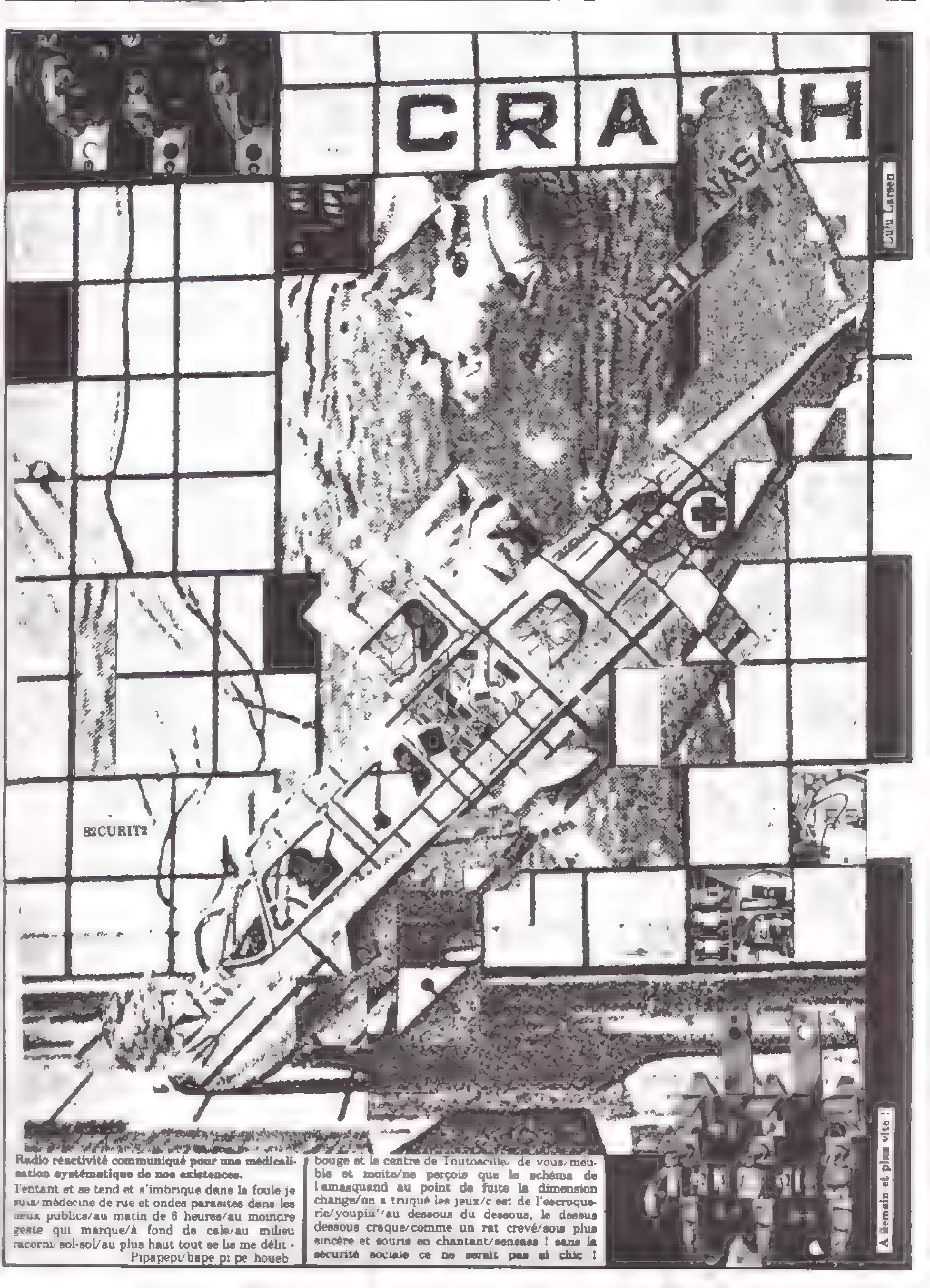
MECANICIEN GRAPHIQUE

Nº ROUGE. ROOD 1978

UN REGARD MODERNE UN REGARD MODERNE UN REGARD MODERNE UN REGARD MODERNE UN REGARD MODERNE



A cette heure ci la ville est déserte
les éboueurs ne sont pas encore passés
les livreurs sont a peine reveillés.
Seule moi je traverse la cité
le cœur vide et une chanson de rock en tête
mes os sont en verre. Si je cours je me casse
mais lentement je continue mon chemin
J'ai rendez vous chez le Roi des dealeurs
et Quand je ressortirais de chez lui. la vie sera
si belle. les neons seront haut dans le ciel. les
micros et les caméras
fonctionneront parfaitement
les poubelles seront vides
rues seront occupés.
les fauteuils dans le
la vie continura dans
la cité
ROCK INDUSTRIEL
RTTS
olivia clavel



Radio réactivité communiqué pour une médicalisation systématique de nos existences.

Tentant et se tend et s'imbrique dans la foule je suis/médecine de rue et ondes parasites dans les lieux publics/au matin de 6 heures/au moindre geste qui marque/à fond de cale/au milieu racorni/sol-sol/au plus haut tout se lie me délit - Pipapepi/bape pi pe houeb bouge et le centre de l'outoscille/ de vous/meuble et moite/ne perçois que le schéma de l'amasquand au point de fuite la dimension change/on a truqué les jeux/c'est de l'escroquerie/youpiii''au dessous du dessous, le dessus dessous craque/comme un rat crevé/sous plus sincère et souris en chantant/sensass ! sans la sécurité sociale ce ne serait pas si chic !


enfin rien a lire
enfin rien a lire
enfin rien a lire
enfin rien a lire
enfin rien a lire

Renart

FOREST [illegible]

QU'ON SOIT CAVE OU CAÏD, FICELLE OU BÊTA
LA SAISON EST LA MÊME POUR TOUS ET **TANT VA L'HIVER À L'ENGELURE QU'À LA FIN, IL POUSSE À LA DÉPRIME !**
RENART, TOUT MALIN QU'IL SOIT, FLIPPE COMME TOUT LE MONDE... LORS, POUR TROMPER LE TEMPS LARGNEUX DES JOURS TROP COURTS ET DES NUITS TROP LONGUES IL N'EST POINT DE BONNE ADRESSE, SINON CELLES DES GIGOLETTES, DES GERCES ET DES GRELUCHES, FUSSENT-ELLES FEMMES LÉGITIMES DE L'ONCLE OU DU VOISIN !

ICICAILLE ET EN DÉMONSTRATION, MES SEIGNEURS, VOYEZ LE GOUPIL ÉNERVÉ, RÔDANT SOUS LES FENÊTRES DU LOUP ET SONGEANT À **HERSANDRE**, SA DAME !

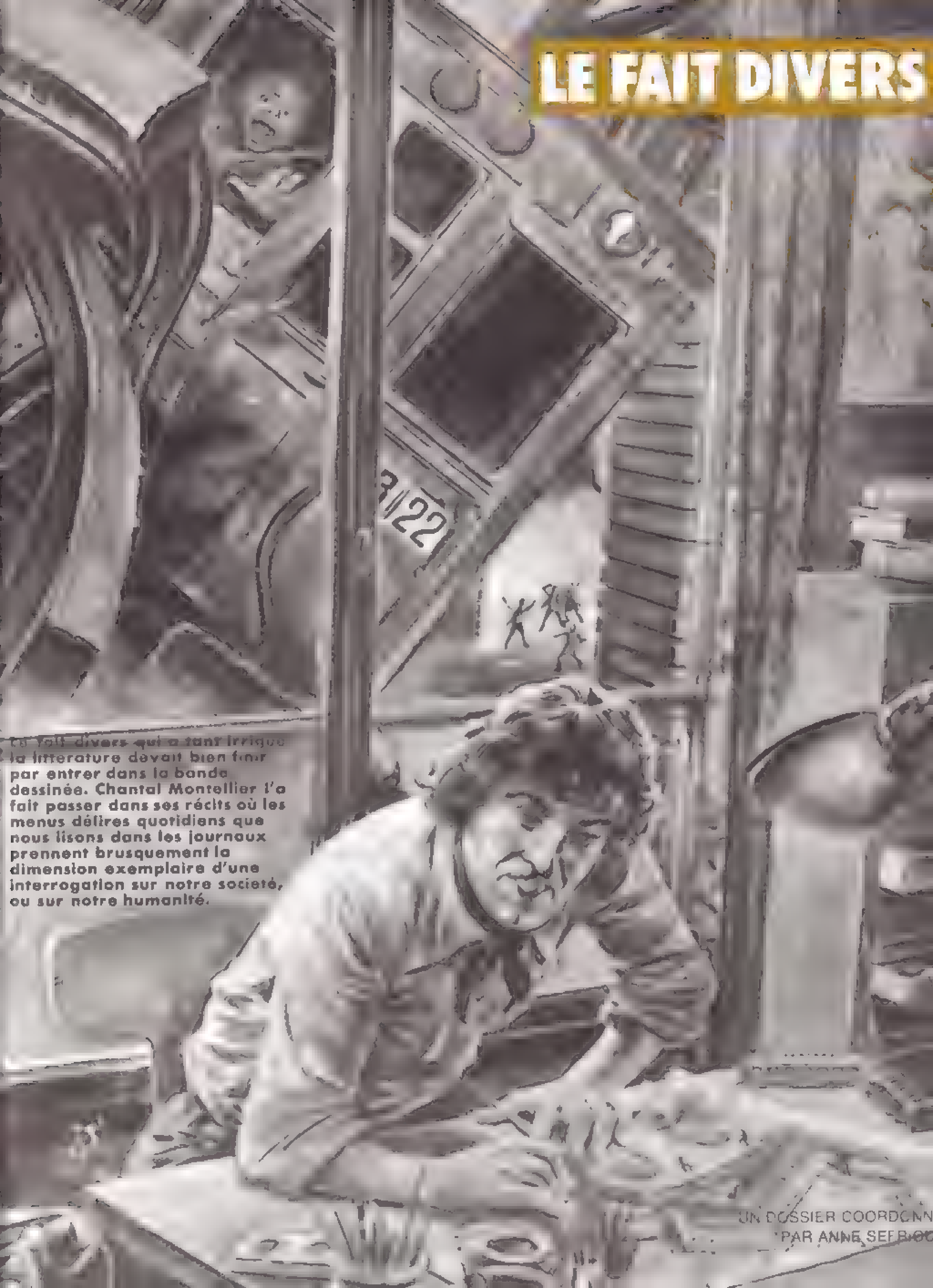





YSENGRIN AUPRÈS DE TOUS ME DÉBINE ! IL JASPINE QUE JE VOUS VEUX BROSSER LA BAGUE ET LE BÉNITIER ET VOUS FAIRE MOULTS GOUZIGOUZIS... EN BREF, QUE JE VOUS AIME D'AMOUR ET QU'IL S'EN FAUDRAIT D'UN CHOUITA QUE VOUS ME LE RENDIEZ !
EST BIEN BARJOT QUI SE DIT ENFIÉVRÉ MANT D'AMOUR DÛ BAISSER QUIOTTE. C'EST PRENDRE SES JOCHES POUR S'ASSEOIR DESSUS !
ET TOUT BIEN PESÉ, MESSIRE, POUR NOUS C'EST TROP SOUFFRIR QUE DE SOUFFRIR PAREILLE INJURE ! LORS, TIRONS UN COUP !.. POUR RÉPONDRE À CELUI QU'ON NOUS PORTE !
GI !
QUAND L'HONNEUR EST EN JEU, ONQUES RENART NE S'EST DÉROBÉ !
TANKIOU, RENART, PAR TROIS FOIS, VOUS ME FÎTES RELUIRE !
QUI MATEZ SANS
À VOTRE
LES LARDONS DU LOUP SONT CE QU'ILS SONT, MAMAN, MAIS NI FIOTTES NI LOPES... ET IL N'EST RENART ASSEZ FORTICHE POUR NOUS COLLER LES BABILLARDES : LA DARONNE EST UNE PUTE ET AU DARON NOUS BONIRONS LES DÉTAILS !



SALOUPIAUDS! S... VOUS FAUT DÉBINER VOTRE MÈRE, AJOUTEZ QUE JE VOUS AI DEVANT ELLE COMPISSÉS ET CONCHIÉS ET QUE PAR TROIS FOIS ELLE EN A PRIS SON FADE!
LAISSE-TOMBER, RENART LA FÊTE EST FINIE! D'ICI JE VOIS AU GRAND GALOP VOTRE ONCLE RADINER... DE FUREUR ET D'ACIER IL EST ARMÉ JUSQU'AUX DENTS!
ADONC JE VOUS SALUE, MADAME MAIS À REGRET VOS LARDONS SONT MARIOLES ET PLUTÔT CHOUMAGUAS, IL M'AURAIT BOTTÉ D'EN ZIGOUILLER DEUX OU TROIS!
ASSEZ JOUÉ LES OGRES, FOUQUIN PUANT!
YSENGRIN NOTRE SEIGNEUR BARON S'EN VIENT AVEC SON GRAND CHLASSE!
HARDI PAPA! VIENS-Y COUPER LA COUILLE!
LARDONS DITES-MOI TOUT!
LE GOUPIL EST VENU... IL NOUS A COMPISSÉS ET COUVERTS DU FUMIER DE SES INJURES! AU CHÂTEAU LE FEU IL A FOUTU ET FOUTU NOTRE MÈRE D'ABORD! EN BREF (CAR IL NE FAUT PAS TRAÎNER SUR LE SUJET) VOUS ÊTES COCU!
MERSANDRE, RENART VOUS A-T-IL FOUTUE VRAIMENT?
IL M'A FOUTUE!
HORDE PUTE! JADIS À L'IDÉE DE SE FAIRE NIQUER PAR LES MAURES, LES FEMMES HONNÊTES DE PUDEUR CALANCHAIENT...
I AM SORRY, MESSIRE, PLUTÔT QUE DE CANER J'AI PRÉFÉRÉ NIQUER À L'AISE... ET À LA MORT, LE MAURE J'AI PRÉFÉRÉ... ADESSO BUTEZ-MOI, CHACUN EMPORTE SON PASSÉ DANS LA TOMBE... LE MIEN EST PLEIN DE JOIE ET C'EST AUTANT QUE LES BOCHES N'AURONT PAS, NI VOUS NON PLUS!



LE FAIT DIVERS

Le fait divers qui a tant irrigué la littérature devait bien finir par entrer dans la bande dessinée. Chantal Montellier l'a fait passer dans ses récits où les menus délires quotidiens que nous lisons dans les journaux prennent brusquement la dimension exemplaire d'une interrogation sur notre société, ou sur notre humanité.

UN DOSSIER COORDONN
PAR ANNE SEFBOC

Mais qu'est-ce que le fait divers ? La presse vous répond : tout ce qui n'est ni politique, ni économique, ni sociologique, ni artistique. C'est ce qui n'est nulle part, mais qui est partout. Il se dissout et se répand dans l'art, la sociologie ou la politique. Au point qu'une société peut très bien se définir de la place qu'elle ménage — ou non — au fait divers, et des discours par lesquels elle tente de le maitriser.

Symptôme, le fait divers est gênant pour tout le monde. Symptôme de maladie du corps social ? ou au contraire d'une vitalité sans mesures ? C'est, en tout cas, ce qui définit une société mieux que les idéologies dont elle se recouvre, car on y entend ce que tout Etat veut étouffer : les voix déchirées des individus, les cris jaillis de leurs vies au moment même où elles se brisent en catastrophes intimes.

ENTRETIEN AVEC MICHEL VILLENEUVE
Rédacteur en chef de France-Soir

M.V. Tout est fait divers à mes yeux. Que la gauche passe ou ne passe pas, qu'on enlève Aldo Moro, que la marée noire envahisse la Bretagne, ce n'est que le prolongement que l'on donne à ces événements qui établit une différence. Les gens se font une fausse idée du fait divers et l'associent généralement à l'image du crime passionnel ; en réalité c'est un éclat de vie quel qu'il soit. Il se produit lorsque deux chemins normalement parallèles viennent à se croiser ; de là un choc.

Vous avez tout de même quelques critères pour un «bon» fait divers ?

M.V. Bien entendu. D'abord il doit être rare. Intervient aussi la primeur dans un ordre d'événements ; par exemple le premier suicide du haut de la tour Montparnasse. Autre critère : l'accumulation. Si un pyromane incendie une Méhari ce n'est pas un fait divers, mais s'il s'attaque à quinze Méharis c'en est un. Joue aussi la personnalité des gens impliqués dans l'événement ; si dans l'information intervient une célébrité, cela lui donnera évidemment davantage de force. Mais de manière générale, le fait divers c'est ce qui n'appelle aucun commentaire, qui est descriptif, et son critère véritable c'est d'être une belle histoire à raconter. Notre clientèle veut des histoires, voilà pourquoi elle s'intéresse au fait divers, voilà pourquoi elle préfère que l'on traite également les sujets politiques de cette façon.

C'est aussi une façon d'induire le jugement des gens ?

M.V. Ni plus ni moins que les autres média. Regardez les informations télévisées. L'information ou l'œuvre, le journal élabore aussi un jugement, une hiérarchisation... Après tout rien n'oblige les gens à acheter *France Soir* : ils sont volontaires ! Et nous voudrions que le journal soit le reflet de leur vie, soit de la couleur du temps, qu'il soit au parfum du jour.

C'est ce traitement de la vie qui fait l'image de marque de *France Soir*. A défaut d'«objectivité», nous essayons de faire ce travail honnêtement et ce travail est honnête parce qu'il est spontané. Si j'aime telle chose, si tel ou tel événement éveille quelque chose en moi, c'est que les autres, le public, s'y intéresse aussi. Tout «bon» fait divers a une signification et des racines sociales.

C'est donc une belle histoire qui leur ressemble ?

M.V. Oui, dans la mesure où le fait divers représente la chaleur, l'enthousiasme, provoque la répulsion ou il colore la vie. Les gens ont besoin de héros, de sentiments exacerbés. Qu'ils soient bons ou mauvais, il faut revenir à des sentiments simples : l'amour, la haine, la vengeance... Il y a de la vengeance chez les gens qui réclament la peine de mort ; cela aussi il faut que ça s'exprime. Nous répondons à leur besoin de rêve, de dépaysement, à leur curiosité ; sans cela ce serait la grisaille. C'est cela la fonction du fait divers : restituer ce qu'a la vie de chaleureux, d'heureux ou de dramatique ; c'est l'événement spontané. Et notre but est de lui conserver sa spontanéité.

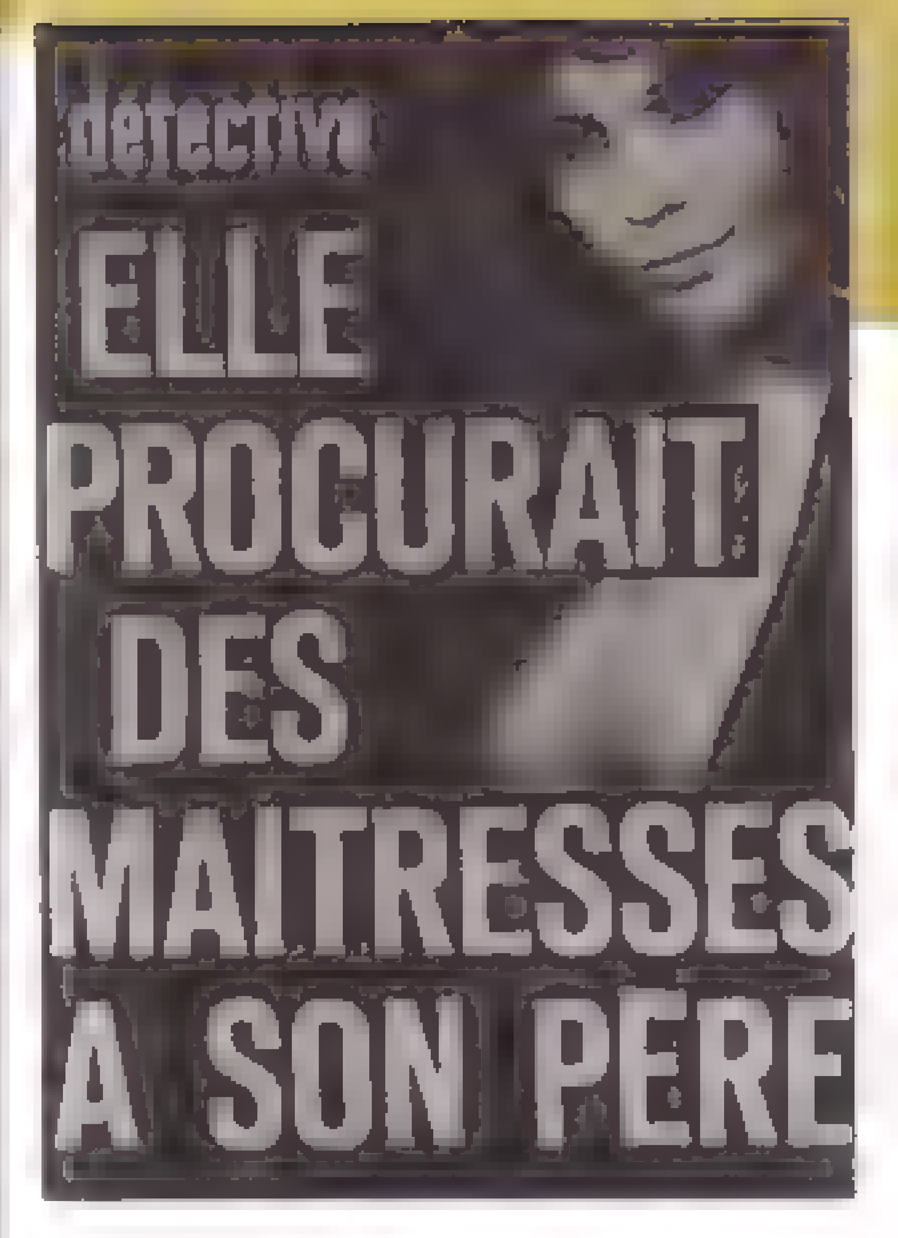


Qui lit *Détective* ? Personne... des Noirs, des Arabes, des femmes un peu trop mûres. Ceux-là n'en parlent pas, ils consomment, il leur faut leur dose chaque semaine. Ils n'en perdent pas une goutte et ce sont des gens qui n'ont pas la lecture rapide ; ce sont des gens qui remuent les mots dans leur bouche et dans leur tête, lentement, comme des bonbons. Regardez-les lire ce canard dans le métro : ils l'ont bien déplié, bien à plat, ils ont les yeux dessus, leurs lèvres bougent, ils y croient.

Détective est incontestablement le journal le moins cher de France par rapport à la quantité et à la qualité de la copie. Et on s'accorde à dire qu'il maintient un rapport privilégié au peuple, à ce que veut dire peuple. Enfin le peuple, je veux dire les Noirs, les Arabes et les femmes un peu trop mûres. En gros tout ce qui n'est pas les cadres.

Qui parle de *Détective* ? Ceux qui parlent. *Détective* est une référence même si on n'en parle jamais très longuement. Il est dans l'implicite. Il faut qu'il existe et en même temps il ne faut pas aller y voir. Il y aurait comme cela deux mondes : ceux qui lisent *Détective* et ceux qui en parlent (qui diraient d'eux-mêmes qu'ils sont des «intellectuels», mais il n'y en a plus ; s'il y avait des intellectuels en France ça se saurait).

La suture entre les deux mondes se fait semaine après semaine par une simple phrase ; les fameuses «accroches» de la «une» reproduite en grand format qui traîne devant les boutiques des marchands de journaux, fixée sur un support de bois, qui se jette dans l'œil du passant de toute la force son noir-blanc-rouge (voir *Mein Kampf*, le délire de Hitler sur les «couleurs allemandes»), de toute la force des fameux titres ultra signifiants, par exemple... mais tout le monde en connaît : *Il le payait, ses amants et leur... vraient sa fille*. Tout le monde a quelques titres de *Détective* en tête depuis quelque trente ans que le magazine existe. Le curieux évidemment c'est que chacun a ses titres, mais que les accroches sautent à chaque fois tous les passants du trottoir ; l'essentiel étant que la note soit tenue ; un jour ou l'autre ça tapera dans le mille de



DÉTECTIVE : UN JOURNAL MIROIR

telle ou telle configuration fantasmatique particulière.

Résumons : en quoi *Détective* est-il intéressant ? En ce qu'il finirait par donner l'impression qu'il existe de l'inconscient collectif. C'est par cela qu'il rassure. Et c'est pour détruire cette idée rassurante qu'il faudra peut-être se décider à aller y voir d'un peu plus près.

En tout cas, ceux qui parlent de *Détective* avec des gloussements d'admiration (et toujours sans le lire) : *«ah ! comme ils savent s'y prendre pour inventer des histoires de sang et de cul pour faire baver le bas peuple ; ah ! comme nous sommes intelligents, nous qui ne nous laissons pas prendre à ces trucs-là»* ceux-là se trompent du tout au tout : premièrement, *Détective* n'est pas une publication pornographique ; deuxièmement, rien n'y est inventé.

Comment c'est écrit, *Détective* ? On envoie des «reporters» sur les lieux de telle affaire signalée par la presse ou les media. Ils collationnent des détails, les familles et les voisins leur donnent des photos, leur racontent leur version des faits ; ils en font un dossier. Rentrés à Paris ils enregistrent leur rapport le plus détaillé et le plus touffu sur bande magnétique et c'est alors seulement que des «rewriters» rédigent les textes qui paraissent. Ils doivent faire rendre le maximum aux situations et aux événements, mais avec des ancrages obligés en réalisme de l'enquête. Comme dans un slalom. Les photos et les dates sont authentiques. En ce qui concerne cette authenticité foncière de *Détective* (le grand magazine de l'hyperréalisme *France-profonde*), ce qui fait question, c'est : d'où vient cette confiance inouïe, et qui paraît ignorée, des familles, des proches, des voisins ? Ce besoin de dire ? Cette volonté forcenée que ça *s'écrive* ?

Ceux qui lui dénient l'authenticité ne font que chercher à masquer ce rapport au réel, cette fascination pour les passages à l'acte, etc. Mais si vous admettez que tout ici est authentique, là, les faits, les photos, qu'est-ce qu'il reste à dire ? Est-ce qu'il faut ressortir la vieille théorie de la purgation, les gens qui liraient ça pour éviter de passer à l'acte eux-même ? Mais pas un ne prend ces histoires pour du théâtre, pour des fictions : c'est la vérité, et d'ailleurs c'est écrit dans le journal. Est-ce qu'il faut dire que ça donne des idées sur la façon d'étrangler sa femme ou de les couper à son amant infidèle ? Mais c'est aussi bien dissuasif : les articles se terminent par les noms des commissaires de police, par les réquisitoires des avocats généraux, par les peines. D'une certaine manière *Détective* n'est qu'une longue et répétitive illustration du Décalogue : tu ne tueras pas, tu ne baiseras pas la femme de l'autre, etc. Directement branchée sur l'actualité, sur la rue d'à côté, sur des vies proches : journal-miroir. Ceux qui sont épinglés en photo, meurtriers, victimes lisaient-ils *Détective* ? Les corps seront changés en papier sale, l'encre dégouttera du sang et des hu-[illegible]

LAURENT DISPOT

LES NAUFRAGÉS DU FAIT DIVERS

La révolte des anonymes que constitue le fait divers a elle-même ses laissés-pour-compte, les petits délinquants, ses sous-histoires lamentables de voitures volées ou de casses ratés, et son bidonville, les flagrants délits. Loin du vacarme, pour des actes que l'on juge moins aux torts causés qu'au degré de déviance sociale, des vies s'effritent et sombrent. Christian Hennion quotidiennement assiste au naufrage.

C.H. C'est la presse, les media qui ont banalisé les comportements des individus, l'histoire que l'on relate n'est pas la leur. Leur véritable histoire elle se passe ici, devant un juge qui leur fait la morale, puis qui les condamne. Cela n'a rien de marginal, c'est la quotidienneté de la masse des gens.

C'est une part du fait divers qui n'est pas spectaculaire?

C.H. D'ailleurs les journaux n'en parlent pas, ça leur paraît trop banal ! Est-ce que c'est «banal» une condamnation pour ceux qui la subissent ? Cela veut dire un casier judiciaire, l'impossibilité de retrouver du travail en sortant de taule, souvent le rejet du type par l'environnement social, la famille. Alors il recommence, la délinquance engendre la délinquance, c'est le cycle infernal. Une vie foutue en l'air pour une affaire minable, c'est banal ?

Quels genres d'affaires recouvrent les flagrants délits ?

C.H. A cinquante pour cent il s'agit de petits vols, des voitures ou des vols dans les supermarchés, des casses ratés. Et puis beaucoup d'affaires qui concernent les immigrés, infractions à interdiction de séjour, papiers qui ne sont pas en règle souvent sans que l'intéressé lui-même le sache. Et puis les violences à agents, les délits de vagabondage, plus rarement des ports d'armes... Bref des délits la plupart du temps tristes, misérables : c'est cela le pain quotidien des flags. Mais comme la société vit la délinquance comme un cancer, il y a un comportement collectif d'évitement. D'où le silence des media sur ce qui ne constitue même pas à leurs yeux du fait divers. Si Gicquel en parlait au journal télévisé, ça changerait beaucoup de choses.

C'est un silence quasi officiel ?

C.H. Il suffit de voir quelle place ça occupe dans l'appareil de la justice : les flags ce sont les bas-fonds de la justice, ça permet de prendre conscience de la réalité de la procédure judiciaire dans son côté le plus tranchant. Au nom de la loi, de la rééducation, de l'assistance, on perpétue une multitude d'illégalismes.

La norme des condamnations varie tellement qu'elle n'a plus de sens : c'est fonction de la personnalité du président, ou de la présence d'un journaliste, de l'influence des media ou d'une campagne du ministère de l'Intérieur. En fait on ne réprime pas à la mesure du tort causé, mais au degré de déviance : on sanctionne des comportements. Imaginez pour les inculpés l'horreur d'avoir à se justifier, de se faire faire la morale ! C'est une intervention scandaleuse dans la vie des gens. Et leur vie réelle, c'est ici qu'elle se passe, nulle part ailleurs, et surtout pas dans les «faits divers».

Christian Hennion, chroniqueur judiciaire à Libération, a publié en 1977 Chronique des flagrants délits (Stock, coll. Témoigner) et travaille dans le cadre du CERFI à une réflexion sur le droit.


DR

En Occident, c'est la marée rouge quotidienne des faits divers sanglants et croustillants. En URSS au contraire, c'est le silence absolu. Un soviétologue, Alain Besançon, nous le dit avec brutalité : pas de déviances possibles dans une société parfaite. Pour Valery Chalidze, ce mutisme ne dit rien qui vaille : son livre, «Le crime en Union Soviétique» (Ed. Olivier Orban), a suscité le commentaire que vous pourrez lire ci-dessous. Mais n'avons-nous le choix qu'entre notre société submergée par l'étalement de la violence, et le régime de haute surveillance des sociétés socialistes ? A quand un monde où tous les événements «sérieux» seront dévalorisés en faits divers, jusque et y compris les élections des présidents de la république ?



SILENCE, ON SOCIALISE !

A. Besançon : Les faits divers sont évidemment aussi nombreux en URSS que dans toute autre société crimes passionnels, vols, viols etc et le niveau de délinquance y est au moins aussi élevé qu'aux Etats-Unis aggravé d'ailleurs par l'alcoolisme qui sévit à un très haut degré. Il se produit très fréquemment des accidents de la circulation, des accidents du travail, beaucoup plus nombreux qu'ailleurs, puisqu'il n'existe pas de syndicats, et que, donc, nul ne se préoccupe du respect des normes de sécurité.

Où en parle-t-on ?

A.B. : Nulle part. On ne parle des accidents d'avions - très nombreux - que si, parmi les passagers, il se trouve des étrangers. Si ce sont des Russes, silence. S'il se produit une catastrophe nationale, un tremblement de terre par exemple, il n'y sera fait allusion dans la «presse» que pour souligner que le gouvernement met tout en œuvre pour résoudre les problèmes. Alors, les seuls moyens de communication, ce sont les nouvelles de bouche à oreille, le téléphone arabe : c'est ce qui y fonctionne le mieux. A ma connaissance, un seul livre a paru sur le sujet, un samizdat sur la délinquance en URSS, qui a circulé quelque temps en Europe. Et bien sûr l'Archipel du Goulag où, dans le troisième tome, Soljénitsyne rapporte de nombreux faits de ce genre, accidents, grèves, émeutes ouvrières.

Mais pourquoi ce silence, selon vous ?

A.B. : Parce qu'on est censé vivre dans une société parfaite, et qu'à ce titre, le fait divers ne peut exister. On agit donc comme si cela n'existait pas. Le même phénomène se répète dans les autres pays de l'Est, quoique atténué, puisqu'on peut parfois trouver dans la presse un ersatz de ce qu'est notre information à cet égard.

Bien entendu la négation n'est pas l'absolution ?

A.B. : Loin de là. Les peines sont très lourdes, en URSS, pour ce qu'on jugerait ici comme des peccadilles. Si un individu vole un camion, il peut être fusillé pour «crime économique». J'ai moi-même été témoin de l'anecdote suivante : dans une petite ville ferroviaire russe, des ouvriers français montaient une locomotive. Un soir, éméchés, ils ont cassé quelques carreaux d'une auberge et agacé un peu la serveuse, on les a mis en prison. Sur intervention de l'ambassade de France qui demandait l'indulgence, ils n'ont été condamnés qu'à trois ans. Pour des Russes, cela aurait atteint dix ans. Un million d'individus enfermés dans le goulag ne sont que des petits délinquants : ce sont eux qui constituent l'énorme majorité des condamnés.

Alain Besançon, né en 1932, a été durant plusieurs années l'hôte de l'Académie des sciences de l'URSS et enseigne actuellement à l'Ecole des Hautes Etudes l'histoire de la culture russe. Bibliographie : Le tsarévitch immolé (Plon 1967), Etre Russe au XIXe siècle (A. Colin 1974), Education et société en Russie (Mouton 1974) et tout récemment Les origines intellectuelles du léninisme (Calmann-Lévy).

UN SPECTRE HANTE LA RUSSIE

Dans quel monde vivons-nous pour qu'un livre comme celui de Valery Chalidze *Le crime en Union Soviétique*, soit possible ? De quelle société le marxisme-léninisme appliqué a-t-il accouché en Russie pour qu'un ouvrage semblable venant d'un dissident, d'un exilé, d'un proscrit, soit nécessaire ? Car enfin que dit Chalidze ? Que le crime en URSS, ça existe, qu'on tue, qu'on viole, qu'on se saoule et qu'on bat sa femme, qu'on vole et qu'on saccage, que le lynchage niche dans la tête de chaque bon citoyen. Comme partout ? Oui, on tue en URSS aussi ! Imaginez qu'il faille se faire chasser de son pays pour aller informer les nations que, chez soi également, la mort existe, ou que l'on y fait l'amour, ou que l'on y respire. Soixante ans après la Révolution, des documents si simples donnent l'impression d'avoir été trouvés dans des OVNI. Quels nouveaux espaces transhumains l'expérience socialiste a-t-elle ouverts pour qu'on soit obligé d'élever encore la voix pour dire, mais non, mais non, ne croyez pas un mot de la propagande officielle, là-bas aussi ils sont comme vous ?

Il y a les grands crimes du marxisme, la fosse sanglante et glacée avec ses milliers de kilomètres de miradors et de barbelés et ses fourmis, ex-sujets parlants, qui piochent la terre gelée. Cette horreur-là a trouvé une voix à sa mesure, Soljenitsyne évidemment. Mais il y a d'autres crimes, modestes et quotidiens, routiniers, pas plus marxistes que capitalistes, devenus simplement marxistes par le silence qui les entoure comme une super-langue codée à infra-sons. Ici, du fait divers, on épluche finement la structure, on s'amuse à lire les codes comme s'ils étaient cachés. Au bout, ce respectable travail sémiotique vous donne la réponse morale et politique : aliénation occidentale ! Là-bas, les sémiologues sont plutôt discrets, pas de discours à déconstruire, tout va bien. Par quel miracle ? Parce que là-bas, en URSS, le négatif n'existe pas, pas d'excès, pas de manque, pas de mort, pas de malheur, pas d'angoisse ni de misère, pas de folie non plus et encore moins de mysticisme : étonnez-vous que l'art y soit si pauvre qui, de tout cela, fait ses combats. La société soviétique n'a pas besoin de criminels comme la Révolution de 89 n'avait pas besoin de savants, elle ne manque de rien, elle n'a pas de manque, sa révolution a atteint son but : la transparence comme chacun sait. Les citoyens russes l'ont d'ailleurs si bien compris que pour eux aujourd'hui, le vol des biens publics n'est pas un vol. Voler l'Etat, c'est ne voler personne. Preuve que l'Etat est bien dans le peuple comme un poisson dans l'eau, non ?

Chalidze le dit et le répète, il y a toujours eu du crime en Russie, avant la Révolution, après la Révolution. Les documents qu'il cite de l'époque tsariste prouvent qu'au moins il y avait des documents. Aujourd'hui, de la vie quotidienne en Union Soviétique, qui peut dire quelque chose hormis les dissidents ? Il faut faire vite pour parler de la Russie, elle s'efface au fur et à mesure qu'elle progresse. Ses bavures sont biodégradables.

Dire qu'il y a encore du crime en URSS, pourquoi est-ce si révolutionnaire ? Parce que, contre les Églises politiques qui nous veulent amnésiques pour nous faire voter, cela rappelle qu'il y aura hélas toujours des assassins parmi nous. Contre tous les optimismes officiels, qu'il y aura toujours du désespoir et de la violence. Et que vous, moi, le voisin d'en face, avons au front le signe de Caïn : s'il y a une nature humaine commune à tous les parlants, elle est là, malheureusement, pas ailleurs.

Les Messieurs tristes qui alignent leurs chapeaux gris sur les estrades du 1er mai, Place Rouge, à Moscou, ont dit non, une fois pour toutes. Non, il n'y a pas de crimes en Russie. Résultat : pas de documents. La presse ne parle jamais des gangs qui prolifèrent en URSS comme partout, ni des détenus qui se mutilent dans les camps en avalant du verre pilé, comme ailleurs. Ni des pots-de-vin, ni des crimes passionnels, ni des infanticides et des avortements, ni des viols. En Russie, la rubrique des faits divers est vierge. Progrès ? Pas si sûr. En 1968, *La Pravda* a annoncé triomphalement aux Russes que 3 700 000 crimes avaient été commis en 1967, mais c'était aux USA ! Chez nous, ajoutait le journaliste, la criminalité continue à diminuer régulièrement. D'ailleurs le nombre des procès ne cesse de baisser. C'est ce qu'affirmait la presse soviétique en 1930, au plus fort des procès et des purges de Staline.

Alors, diront les mauvais esprits, pourquoi n'y a-t-il pratiquement plus de crimes en URSS ? Lénine a déjà répondu : *«La cause sociale fondamentale de la violation des règles de la société est l'exploitation des masses, leurs besoins et leur misère.»* Supprimez la cause principale, les excès disparaîtront. C'est ce qu'ont fait bien entendu les dirigeants soviétiques. Il n'y a plus de cause. L'ennui, c'est que les conséquences sont toujours là.

Des conséquences sans cause, surtout dans un pays rationaliste, cela fait très mauvais effet. De temps en temps les Russes apprennent tout de même que des actes de hooliganisme (vandalisme, banditisme sauvage) se sont produits chez eux : effets de l'intensification de la lutte des classes, leur explique-t-on. Les criminels sont des vestiges de l'ancienne société.

Abrégeons. Il faut dire les choses comme elles sont : le marxisme n'a pas de réponse au réel qui le déborde et le bafoue quotidiennement. Autrefois non plus, dans les sociétés religieuses, le fait divers n'existait pas. Mais pour une tout autre raison. Parce que l'homme de ces temps-là savait que toute société est née d'un crime, d'une série de crimes. Ses textes sacrés ne parlaient que de ça, de tous les Caïn tueurs d'Abel qui ont fondé dans le sang nos réjouissantes communautés hygiéniques. Bâtir une fraternité radieuse là-dessus, il aurait fallu évidemment avoir le cœur bien accroché. Alors on a préféré supprimer les origines. Pour ne pas désespérer les masses. Ce qui fait que dans les sociétés qui ont réussi ce tour de passe-passe, les assassins, les violeurs et les voleurs vous ont aussitôt un air étrange de revenants bibliques. Un spectre hante la Russie : Caïn.

De quoi sont faits les rêves en couleur de Brejnev ? Les coups de couteau d'un ouvrier géorgien un soir de cuite y rencontrent-ils les mains agiles des bons citoyens volant aux étalages des magasins d'Etat, des coopératives, dans les stocks des usines ? Songe-t-il à une législation inouïe qui, une fois pour toutes, réduirait à l'impuissance les délinquants ? Faudra-t-il pour cela tuer tous les Russes ?

Ou bien voit-il remonter, comme un immense refoulé pullulant, tout le cortège des criminels depuis le premier meurtre ? Et la lucidité des cauchemars lui fait-elle voir sa société réussie en étroite connexion avec le forfait biblique ? Comme reliée, malgré soixante ans de dénégation, au fait religieux comme unique explication des causes du crime et de son éternelle répétition ? En 1968, les autorités ont réprimé une procession religieuse comme atteinte à l'ordre public. Le délit a été rangé sous la rubrique hooliganisme.

L'Union Soviétique a bâti un monde où le crime est sans cause. Un univers sans cause est évidemment un univers suprêmement religieux. Les vols, les viols y tombent du ciel comme une nuée d'anges sombres. L'URSS où le fait divers n'existe pas est le pays le plus religieux du monde. Il faut toujours avoir à l'esprit la phrase de Kierkegaard *«L'humour met le souvenir éternel de la faute en connexion avec tout»*. C'est pour cela que la parole des dissidents soviétiques, surtout les plus chrétiens, a une formidable charge d'humour. *«En même temps que l'homme a besoin de bonheur, il a, dans une égale proportion, besoin de malheur»*, écrivait Dostoïevski dans *Les Possédés*. Nous qui gémissons sous l'aliénation, gardons quelques larmes pour la détresse terrible des Russes et de leur gouvernement livrés sans défense au déluge des criminels bibliques.

PHILIPPE MURAT



Le crime des soeurs Papin
a inspiré Jean Genet
pour Les Bonnes





Les soeurs Papin, avant et après leur crime



photo Bernand

mises en scène par B Ronse

LE SYMPTOME D'UNE ABSENCE

Le fait divers se nourrit de l'excès, même dévalorisé : il était logique qu'un homme de théâtre comme Michel Deutsch - dont le rôle est de donner à voir - soit séduit par ce matériau. Il s'en explique.

Je me suis intéressé au fa t divers comme à un symptôme est-ce que ce n est pas dans ces petites histoires que l on peut déchiffrer les modes de fonctionnement d une société ? Et ce qui me paraît symptomatique, c'est que les petits événements se retrouvent assignés à une place indigne. Ce qui arrive aux gens, leur histoire, ne peut être relevé que si cela tourne à la tragédie. Ce découpage se fait selon un mode précis : celui du constat, du regard policier C est la seule façon pour la masse des gens d'être monnayables Dans l'impossibilité d'inscrire ou que ce soit leur biographie réelle. les gens tentent de la récupérer en la lisant quelque part, en passant par la réécriture de leur existence. Dans le fait divers, c'est leur propre absence qu ils rencontrent. Ma gré la découpe policière, reprise par les média qui en font le fait divers, il y a la fascination de ceux qui lisent. Ça n a rien de méprisable ; au-delà de la «spécularisation» macabre c est une tentative de récupération de quelque chose dont on les prive aventure... Chez les plus démunis il se produit un effet «facteur Cheval» il existe une positivité dans la chose la plus mince, la plus dominée, lorsque leur désert intime s entame Mais leur inscription dans les med a ne peut se produire que comme ça sur leur si ence radica

J ai voulu essayé de reprendre autrement leur absence Buchner l a fait avec *Wozzeck* en partant d un fait divers de son époque - un homme condamné à mort pour l assassinat de sa maîtresse - il en a fait un compte rendu subjectif Pourtant c était assez «banal»

J ai essayé de faire quelque chose dans ce sens avec la pièce *Dimanche* que nous avons écrite à deux avec pour point de départ, le suicide d une jeune fille pour n avoir pas été reçue à un concours de majorettes Cela pouvait paraître ridicule, mais finalement, ce n est pas absurde cela relève de l excès, de la dépense Ma recherche, c est d aller justement dans le sens de la transgression, le plus loin possible, sans essayer d atténuer dans un but de pacification. C est dans cet esprit que j ai écrit ma pièce présentee l année dernière à Beaubourg *La bonne vie* Il s agit d un type qui tue sa femme Mais au lieu d en faire un «boulevard du crime», j ai voulu montrer les ressorts émancipateurs de ce geste donc avoir une pratique artistique sur le terrain qui semble le mieux la nier Faits divers c est ce mot *divers* qui est important, c est pour cela qu'il est inacceptable pour les media dont la fonction est de niveler à la commune mesure. Dès qu on accepte de penser ces faits comme *divers*, on atteint à une pensée transgressive...

Michel Deutsch, auteur dramatique et dramaturge «au sens brechtien» dit-il, au Théâtre National de Strasbourg. Sa pièce Dimanche *est présentée actuellement aux Etats Unis et il prépare pour le Festival d Automne une mise en scène du Misanthrope*

L'ARRIERE-MONDE DE L'HOMME

Crimes, sang et sacrilèges ont de tous temps exercé leur pouvoir de fascination, mais de la pulsion de mort qui habite chacun de nous, certains ont fait une œuvre. Cela nous a valu les tragédies antiques, grecques ou bibliques, cela nous a donné aussi «Madame Bovary» et «Les Possédés». Georges Auclair, qui a consacré un livre passionnant aux faits divers, tente pour nous de dégager les ressorts intimes de cette fascination ennoblie ou non par l'art.

G.A. : Est retenu dans la presse comme fait divers tout récit qui porte sur un fait incompatible avec un stéréotype, une norme, ou qui est en contradiction avec l'imaginaire social. Le fait divers type, selon un journaliste anglais d siècle dernier, se présente comme ceci si un chien mord un homme, ce n est pas un fait divers, si un homme mord un chien, c'en est un. Cela procède don du renversement de l attente collective Le «beau» fait divers, c est donc celu qui comporte une multitude d incompatibilités avec cette attente, une violence dépassant la norme. Par exemple, la fameuse histoire du curé d'Uruffe qu réunit une somme extraordinaire de transgressions prêtre, il a tué sa jeun maîtresse enceinte, lui a ouvert le ventre, a sorti l'enfant, l'a baptisé, puis lui a écrasé le visage pour effacer ses traits Marcel Jouhandeau a consacré à cett affaire une partie de son livre *Trois crimes rituels*

Sa pensée, assez naïve, a joué à fond tous les contrastes (*«à la fureur de s crime se mêle une sorte de folie mystique»*, etc.) éliminant ainsi toute tentativ rationnelle de compréhension de ce malheureux curé

Mais quels que soient les modes d approche, les faits divers ont fasciné quar tité d écrivains, notamment les surréalistes avec l affaire Violette Nozières qu assassina son père qui abusait d elle, ou l'histoire des sœurs Papin dont l crime contre leur patron a inspiré Jean Genet pour *Les Bonnes* Flaubert, on l sait, s est servi d un petit fait divers pour *Madame Bovary* , rappelez-vous au le crime de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*, inspiré par le crime bien ré d un nommé Berthet qui assassina sa maîtresse dans une église. Giono auss qui a ainsi écrit *Les âmes fortes*, *Un roi sans divertissement* et s est intéress aux faits divers au point d écrire ses *Notes sur l affaire Dominici* Et puis Kafka Dostoïevski qui a utilisé quantité de faits réels dans ses romans. Dans toute so œuvre, on retrouve d ailleurs cette obsession du crime et dans son *Journal* e particulier, où il rendait compte avec complaisance et sadisme d'horrib e événements

Mais la mise en scène littéraire du fait divers lui enlève sa réalité ?

G.A. : Ça le rend tolérable. Pour Freud, la tragédie qui utilise le récit d'un crim le sublime par la beauté littéraire, et permet aussi plus ou moins consciemmen de projeter ses propres sentiments. Mais tout récit, pour être efficace, do accumuler les détails réalistes Il s agit de reproduire le réel par un simulacr Le fait divers que nous lisons dans la presse a précisément la caution de l réalité, il est «vrai», donc intolérable comme tel et produit l'angoisse. C est la que l art devient utile, pour nous réconcilier avec la mort. Cela permet la superposition du réel et de l imaginaire Dans les fonctions essentielles du fa divers, il y a à la fois l identification à la victime, et la projection, qui permet d satisfaire une pulsion plus ou moins forte de sadisme. Ce qui explique aus que plus on est proche d un fait divers, plus il apparaît comme important Rie de plus exemplaire à cet égard que la pratique de Proust lisant chaque mati son journal, et estimant qu un fait divers dramatique est *«particulièreme propre à la vive stimulation des énergies matinales»* L'identification est clair lorsque après la lecture d un fait divers (un jeune baron allemand qui a assas siné sa mère), il écrit *les sentiments filiaux d un parricide*, véritable apologie d parricide qui a pour fonction de le délivrer de ses propres remords envers s mère, morte peu de temps auparavant, et qu'il s accuse d avoir tuée par so manque de cœur Même assouvissement chez Dostoïevski, si l'on considér que son adolescence a été marquée par la mort de son père tué par un de ses serviteurs

Est-ce le même phénomène qui se produit dans l'art ?

G.A. : La fascination de la mort peut s'exercer à tous les degrés, et en mêm temps la lecture des faits divers a quelque chose de rassurant Valéry disait — peu près — qu il n y a que les autres qui meurent, c'est aussi vrai pour le lecteurs des media, ce sont les autres qui se font assassiner... Une autre faço de nier sa propre mort consiste à invoquer le destin, la fatalité , comme l sacré, c'est hors de la norme. Et pourtant, rien de plus répétitif que les crime passionnels par exemple. On reste fasciné par cet éternel et tragique retour d même.

Georges Auclair, romancier et sociologue, enseigne à Paris XIII la sociolog de la communication et de l'expression. A publié Le Mana quotidien - Structures et fonctions de la chronique des faits divers, *Ed. Anthropos*



HISTOIRES EXEMPLAIRES

Du fait-divers, ce qui n'arrive qu'aux autres, à la création, ce qui ne vient qu'à soi, de ce pont jeté entre l'Exemplaire (l'histoire d'une petite fille kidnappée) et l'unique (son imaginaire), Chantal Montellier a fait une aventure personnelle : cela donne une bande dessinée, après bien d'autres en ce sens, dans ce numéro. Pour éclairer elle-même sa pratique, elle a écrit ces lignes d'ébauche théorique.



Quelques lignes dans un grand journal du soir, agrémentées d'un commentaire réservé lorsque le journal qui publie le fait divers est pudique et de « bon ton »... et cela suffit à l'imagination pour que finisse le fait divers et commence la fiction et parfois la création

Cependant, pour que cela suffise, il faut aussi (du moins en ce qui me concerne) avoir reconnu entre les lignes les personnages comme étant potentiellement *ses* propres personnages, et entre les colonnes avoir retrouvé, plus ou moins, *sa* propre histoire

— une fillette maltraitée (Isabelle Le Menach) (1) jusqu'à la mort, dans un établissement destiné à l'aider à survivre, par un prêtre sadique se faisant appeler « Petit-Père »...

— Une gamine « séquestrée » (Dominique Boissard) pendant cent quarante quatre jours par un idiot en mal d'affection, retrouvée saine, sauve et... heureuse...

Et l'interrogation commence

— Comment le prêtre est-il devenu bourreau?... On ne répondra pas cette fois à la question, la seule victime nous intéresse... Et aussi un rapport de force tellement inégal qu'il constitue un piège pour quiconque y met les doigts, car il s'agira de se garder du mélodrame : le couple est trop « parfait », trop « absolu »... Le faible est trop faible... le bourreau remplit trop exactement son office... Mais tant pis, on court le risque, et l'aventure commence

L'aventure qui consiste à utiliser le fait divers non pas en tant que tel mais comme une trame de départ. Qui consiste aussi à ne pas se borner à illustrer, mais au contraire à imaginer, à réinventer l'histoire, à s'y engager personnellement. Et pour cela, surtout à ne pas chercher à connaître qui était la « vraie » Isabelle, qui est la « vraie » Dominique, car seules leurs histoires sont exemplaires, et encore faut-il qu'elles soient traitées.

Leurs histoires sont exemplaires car elles mettent en évidence les tares et les injustices d'une société dont les partis-pris de classe et les préjugés sont ainsi révélés... Isabelle est morte et bien morte. Le prêtre, lui, a retrouvé son emploi, ses responsabilités, son pouvoir.

Le pouvoir excuse-t-il le crime?

En tout cas, quelque chose se passe, *« quelque chose qui ne réussit à percer ni les routines sociales, ni les lieux communs du langage, mais qui, parfois, éclate, scandaleusement »* (2); l'ordre social est perturbé et, à la faveur de ce désordre, des vérités se révèlent, des façades s'écroulent... L'hypocrisie est démasquée... et l'imagination s'en saisit, l'exalte et l'éclaire.

Si je peux dépeindre ou imaginer la psychologie de Dominique Boissard et les angoisses d'Isabelle Le Menach (sans doute parce que dans un passé pas encore très éloigné, mon expérience personnelle me permet de m'identifier plus ou moins à elles), je me sens incapable de percer le mystère des ressorts qui font agir les brigadiers Marchaudon ou les hommes des brigades spécialisées. Est-ce parce qu'ils sont des hommes?... Ou parce qu'ils sont ces hommes-là?

Le fait divers (bavures de la brigade anti-gangs) qui, là encore, sert de point de départ, n'a plus du tout la même fonction. Il ne s'agit plus d'inventer ou de réinventer, de construire des personnages car ceux-ci existent, comme par avance, une fois pour toutes. Et leur comportement est prédéterminé, seules les situations changent. Il s'agit de reconstituer une action en forçant un peu la réalité, en poussant le trait le plus loin possible : pour moi, le brigadier Andy Gang n'a pas de psychologie, il a seulement un revolver.

Ici, contrairement à ce qui se passe dans « *Hunors* » ou dans *Marie-Lou kidnappée*, l'actualité prime, le fait divers reste l'essentiel, la donnée majeure, il ne s'éloigne pas, ne s'amenuise pas au profit du scénario, il s'éclaire lui-même, il n'est pas un prétexte mais une fin : il *est* le scénario.

Mais, pour ce qui me préoccupe actuellement, le fait divers reste, dans les deux cas, le révélateur par excellence du monde tel qu'il est. Car « *on y retrouve exagérées, épurées, dotées d'un saisissant relief, les attitudes et les passions des gens qu'on appelle normaux* » (3).

CHANTAL MONTELLIER

(1) « *Hunors* » - *Charlie Mensuel* n° 100
(2) et (3) *Simone de Beauvoir - La force de l'âge*

BIBLIOGRAPHIE

- Georges Auclair : *Le mana quotidien*. Structure et fonction de la chronique des faits divers (Anthropos)
- R. Barthes : *Mythologies* (Le Seuil) - *Structures du fait divers* dans *Essais critiques* (Le Seuil)
- *Communications* n° 28 (1978) : Idéologies, discours, pouvoirs.
- M. Jouhandeau : *Trois crimes rituels* (Gallimard)
- M. Foucault : *Surveiller et punir* (Gallimard)
- M. Merleau-Ponty - *Signes* (Gallimard)
- M. Proust: *Les sentiments filiaux d'un parricide* (Pastiches et Mélanges - Gallimard)
- Seguin : *Nouvelles à sensation, canards du XIXe siècle* (A. Colin)

MARIE LOU KIDNAPPEE

CHANTAL MONTELLIER

CE JOUR LA... PARMI LA FERRAILLE ET LES VIEUX MÉTAUX D'UNE USINE DÉSAFFECTÉE, JEAN GOUTON DÉCOUVRIT ..UNE JEUNE FILLE EN PLEURS...

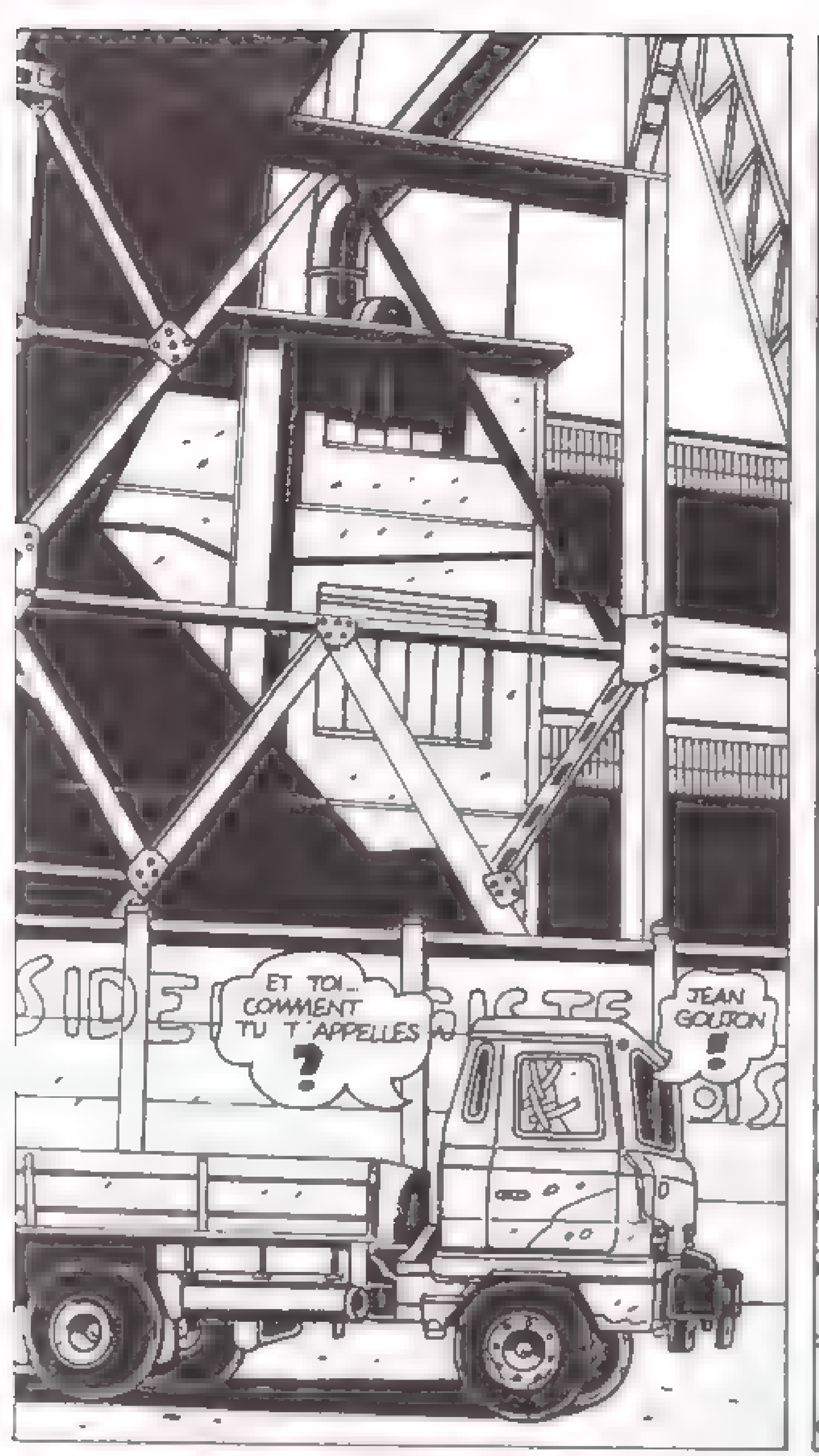
COMMENT TU T'APPELLES ?

MARIE LOU







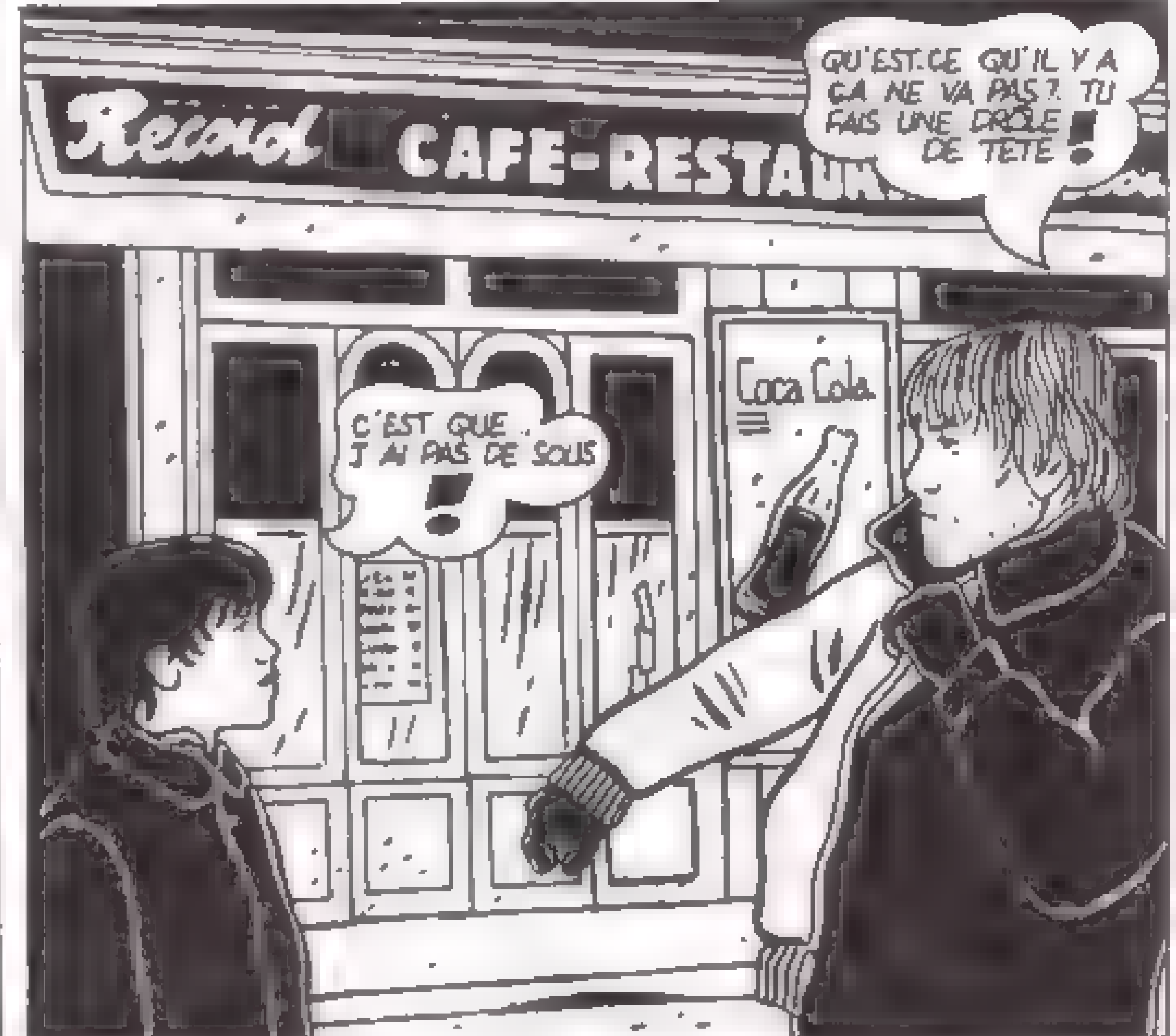

ET TOI... COMMENT TU T'APPELLES ?
JEAN GOUJON !


COMME LE POISSON ?
OUI... COMME LE POISSON !..
ET T'AS QUEL AGE ?
HEU... DIX NEUF ANS.. ①
①(IL EN A TRENTE ET UN!)


...ET MAINTENANT OU JE VAIS ?
TOUT DROIT JUSQU'AU ROND-POINT, APRES TU PRENDRAS LA ROUTE DE LACOSTE !


TU N AS PAS FAIM FILLETTE ?
SI


CE RESTAURANT LA, CA T IRAIT ?
? OUI
CAFE-RESTAURANT


QU'EST.CE QU'IL Y A ÇA NE VA PAS?. TU FAIS UNE DRÔLE DE TETE !
C'EST QUE J AI PAS DE SOUS !
CAFE-RESTAU
Coca Cola


..JE T INVITE MALOU !


J AIMERAIS MANGER UN SANDWICH AVEC DES TOMATES, DE LA MAYONNAISE ET DU POULET !
TENCO


..C'EST QUOI TON MÉTIER ?
TRANSPORTEUR !
AH..C'EST QUOI ÇA, TRANSPORTEUR ?
BEN..JE TRANSPORTE DE LA FERRAILLE ET DES VIEUX MÉTAUX DANS LE CAMION..


REMARQUE, SI JE VOULAIS JE SERAIS PAS OBLIGÉ DE TRAVAILLER !..JE LOGE CHEZ MES VIEUX, MON PÈRE EST RETRAITÉ ET MA MÈRE FAIT DE LA COUTURE.. ILS ONT DES SOUS....JE FAIS ÇA POUR AVOIR MON INDÉPENDANCE !
?


C'EST MOI DEBOUT SUR LE JUKE-BOX, QUI CHANTE CETTE CHANSON TRISTE...
TU COMPRENDS... ?
..IL EST À TOI LE CAMION ?
HEU...NON, POURQUOI ?
POUR RIEN! ..... J'AI PAS ENVIE DE RENTRER CHEZ MOI !
?


..ILS SONT TELLEMENT TRISTES.. ET PUIS ILS VONT M'ENGUEULER.. OOH! JE VOUDRAIS M'EN ALLER LOIN !..
AH? OÙ TU VOUDRAIS ALLER ?


HEU...JE NE SAIS PAS.. CHEZ TOI !
CHEZ MOI ?!?
..MAIS IL Y A MES VIEUX.. QU'EST-CE QUE JE LEUR DIRAI


..QUI CHANTE CETTE CHANSON TRISTE
REMARQUE DANS MA CHAMBRE ILS N'Y MONTENT JAMAIS..




ELLE EST BELLE TA MAISON
!
OUI, MAIS ELLE EST POURRIE... ELLE TOMBE EN RUINES...
!


TU VIENS... NE TRAINE PAS
!


ATTENTION A NE PAS FAIRE DE BRUIT L'ESCALIER GRINCE..
HMM...
ÇA SENT LA CIRE
!


ELLE EST GRANDE COMMENT TA CHAMBRE
?
TU VAS VOIR...


VOILA!
CHOUETTE UNE TELE!
..ELLE MARCHE
?

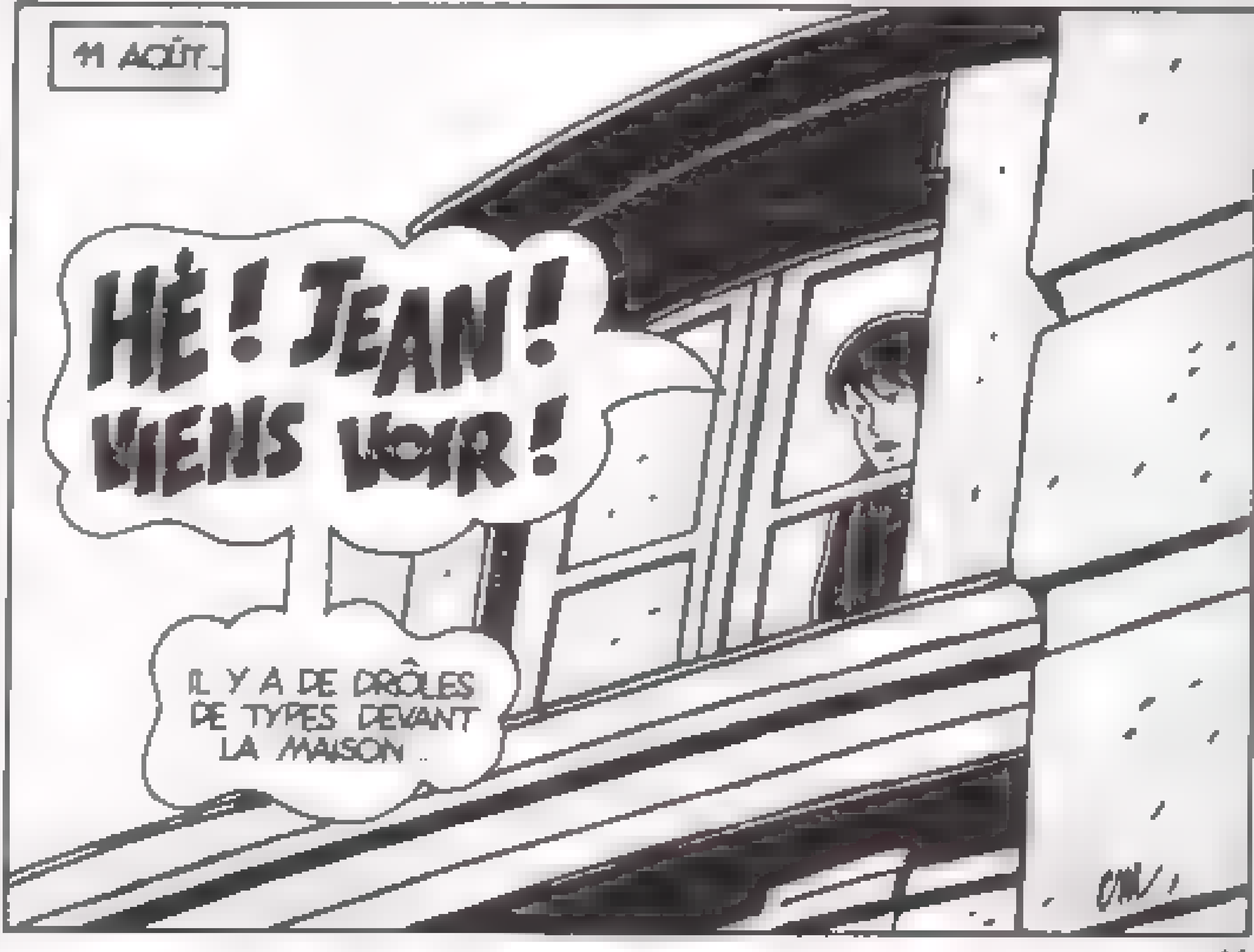

1 MOIS PLUS TARD... LE 29 AVRIL
LA TÉLÉ NE MARCHE PAS.. ET J'AI LU TOUS LES ILLUSTRÉS..
QU'EST-CE QUE JE PEUX FAIRE.. JE NE SAIS PAS QUOI FAIRE...


13 MAI...
TU NE DEVRAIS PAS LIRE EN MANGEANT !
ON PARLE PAS DE MA "DISPARITION" DANS LES JOURNAUX ?
JE NE SAIS PAS... JE LIS PAS LES JOURNAUX...


30 MAI.
MA MÈRE ELLE, SE MAQUILLE JAMAIS, ELLE NE PORTE JAMAIS DES CHAUSSURES A TALONS HAUTS... COMME LES AUTRES FEMMES.. ELLE NE VA JAMAIS AU BAL...


7 JUIN.
A QUOI TU PENSES MALOU ?
A RIEN !


20 JUILLET
..ALORS IL FRAPPE DU MARTEAU ET LE CLOUE AU ROCHER.. IL ENFONCE UN RIVET D'ACIER DANS SA POITRINE.. IL ENTOURE SA TAILLE D'UNE CEINTURE D'AIRAIN.. IL ENSERRE SES PIEDS, PLUS FORT, TOUJOURS PLUS FORT IL SERRE LES LIENS ET NE LAISSE PAS DE JEU.. ET PUIS IL S'EN VA, LE LAISSANT SEUL SUR SON ROCHER, DEBOUT.. TOUJOURS DEBOUT SANS DORMIR, SANS PLIER LES GENOUX..


11 AOÛT.
HÉ ! JEAN ! VIENS VOIR !
IL Y A DE DRÔLES DE TYPES DEVANT LA MAISON..


ÇA!.. C'EST DES FLICS !
OOH!.. TU CROIS QU'ILS VONT VENIR ?
SÛREMENT...
OOOH! IL NE FAUT PAS!.. IL NE FAUT PAS QU'ILS PUISSENT ENTRER... ILS VONT M'EMMENER... JE NE VEUX PAS !

ON VA S'ENFERMER !
?
.. OUI!.. ON VA BARRICADER LA PORTE !

..TU CROIS QUE ÇA VA TENIR ?.. IL FAUDRA METTRE LE LIT.. ET LE TRUC OÙ TU RANGES TES LIVRES...
OUI.. DÉPÊCHE TOI

JEAN.. IL Y A DES MESSIEURS QUI VEULENT TE PARLER EN BAS..
JEAN ?!?
QUI C'EST ?
MON PÈRE !

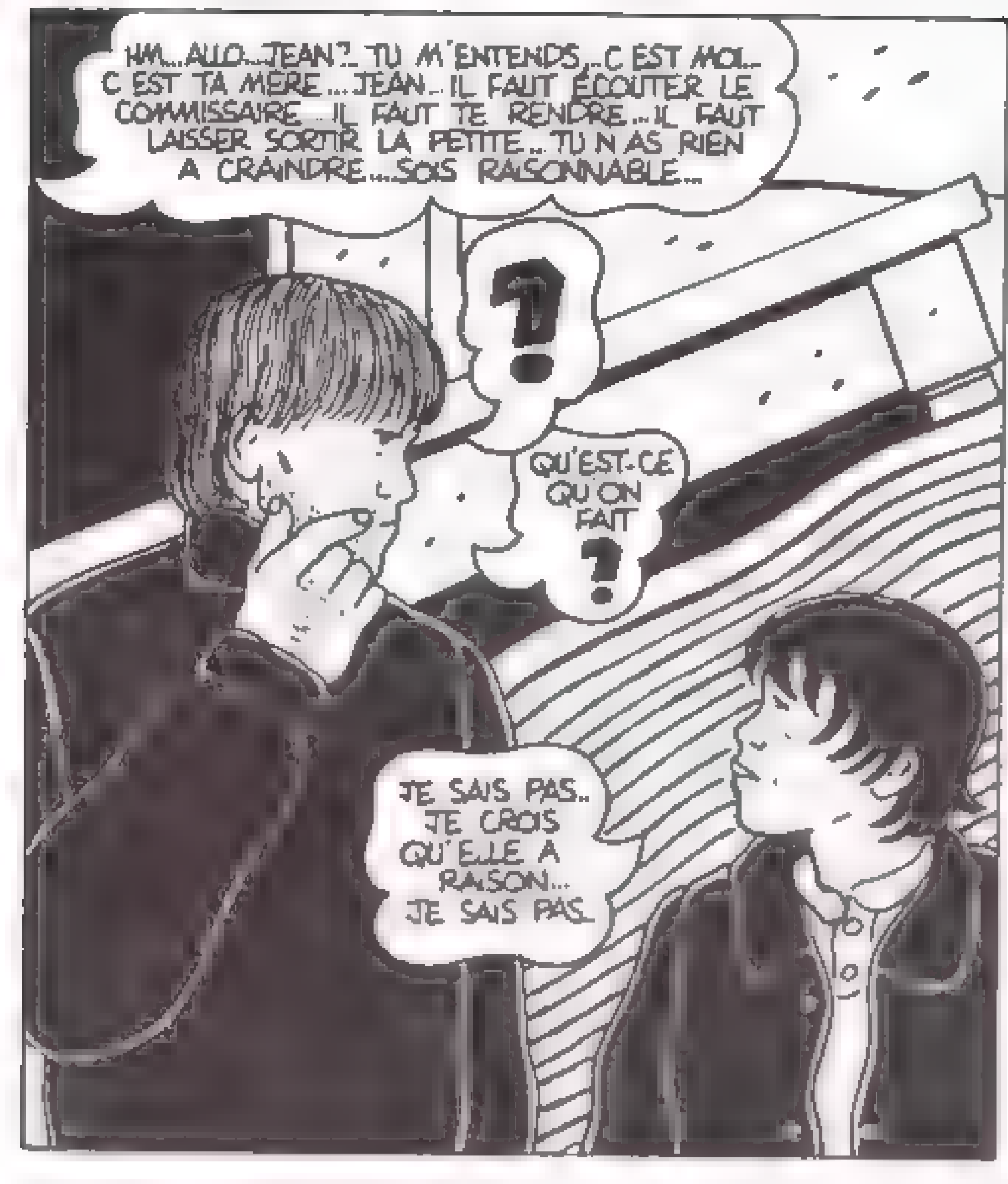
IL NE RÉPOND PAS.. JE NE COMPRENDS PAS.. SA PORTE EST FERMÉE.. J'AI PAS PU OUVRIR...
MM.. SI VOUS PERMETTEZ ON VA MONTER VOIR CE QUI SE PASSE..

JEAN GOUJON OUVREZ! C'EST LA POLICE!
MESSIEURS. JE NE SAIS PAS CE QU'IL A PU FAIRE MAIS NE SOYEZ PAS TROP DURS. IL EST TELLEMENT SAUVAGE..

IL PARAIT QU'IL A REFUSÉ D'OUVRIR A LA POLICE... !
OUI ! IL S'EST BARRICADÉ DANS SA CHAMBRE...
ON A DIT QU'IL LA SEQUESTRE DEPUIS CINQ MOIS !
MOI CE TYPE JE LUI AI TOUJOURS TROUVÉ L'AIR BIZARRE !
COMMENT EN SONT-ILS VENUS A LE SOUPCONNER LUI ?
ÇA ON NE SAIT PAS QUELQU'UN LES AURAIT VUS ENSEMBLE LUI ET LA PETITE... ?
IL PARAIT QU'IL ALLAIT LA PROMENER LA NUIT...
!
ELLE N'A PAS ESSAYÉ DE S'ENFUIR ?
SÛREMENT PAS AVEC UNE BRUTE PAREILLE...
IL PARAIT QU'IL BATTAIT SES VIEUX !
...ELLE DOIT ÊTRE MORTE !






HM... ALLO... JEAN?.. TU M'ENTENDS... C'EST MOI... C'EST TA MÈRE... JEAN... IL FAUT ÉCOUTER LE COMMISSAIRE... IL FAUT TE RENDRE... IL FAUT LAISSER SORTIR LA PETITE... TU N'AS RIEN À CRAINDRE... SOIS RAISONNABLE...
?
QU'EST-CE QU'ON FAIT ?
JE SAIS PAS... JE CROIS QU'ELLE A RAISON... JE SAIS PAS...


TU VAS RESTER LÀ... MOI JE VAIS ME MONTRER À LA FENÊTRE...
?


C'EST D'ACCORD ON VA SOR
!!!
!
?


?


AAAAA
!


QUI A TIRÉ ?
C'EST MOI CHEF !.. J'AI CRU QU'IL AVAIT UN FLINGUE !
POLICE

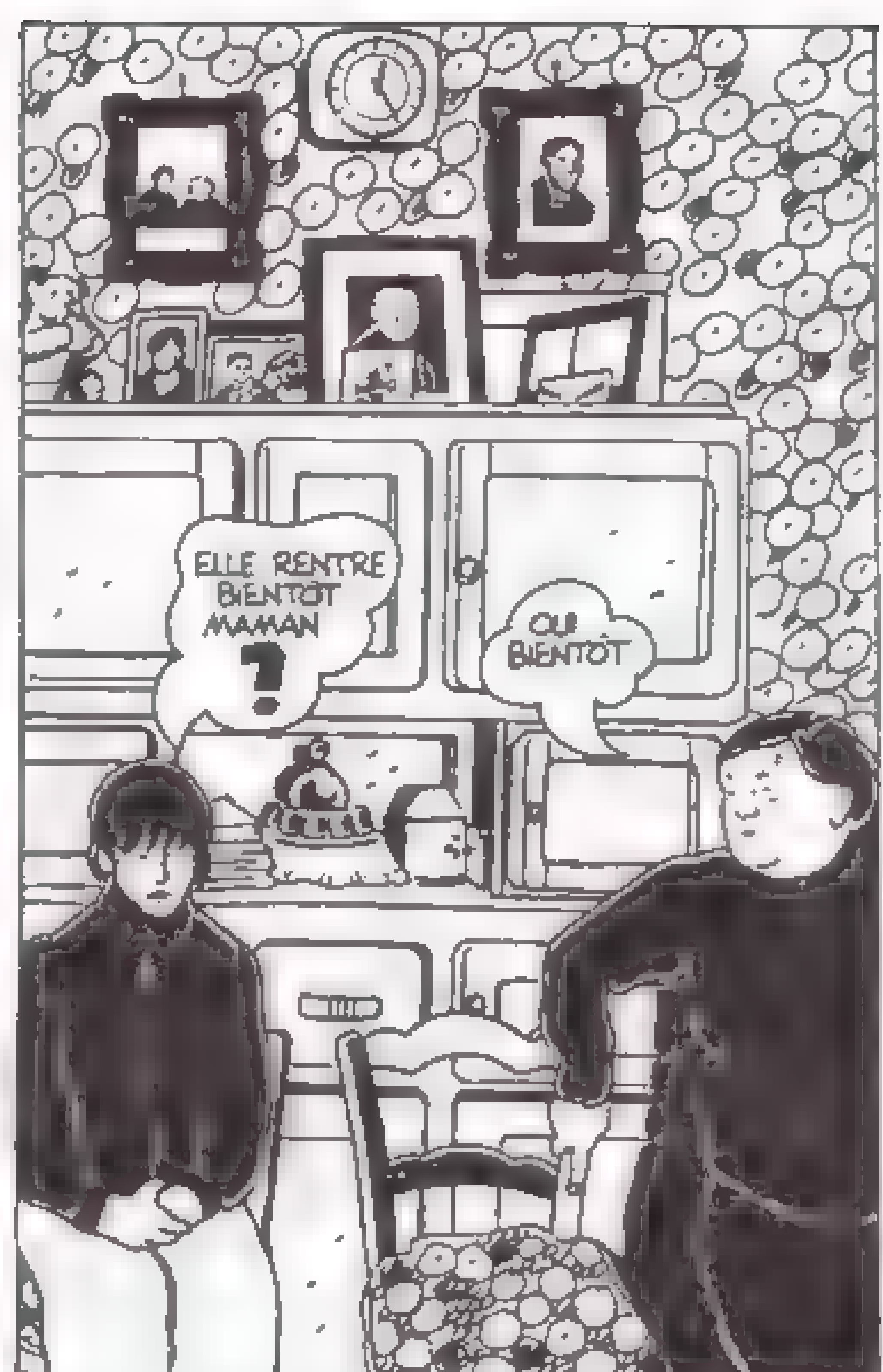
IMBECILE !
!

VOUS AVIEZ DIT QUE VOUS LUI FERIEZ PAS DE MAL !

HÉ ! REGARDEZ LA-HAUT !

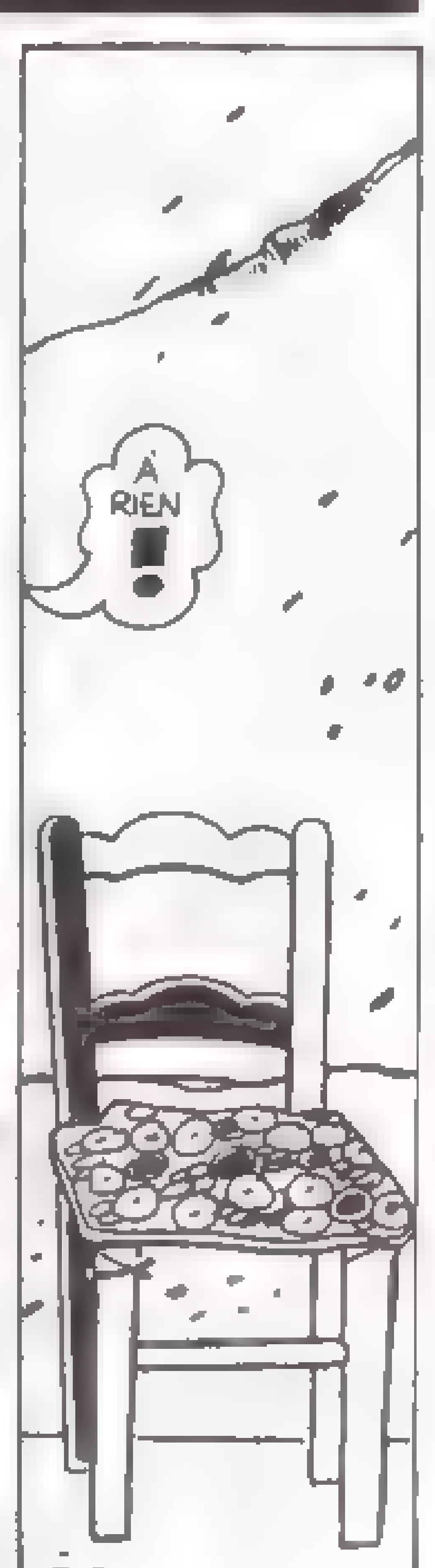
JEAN ?





QU EST-CE QUE TU AS MARIE LOU ?
A QUOI TU PENSES.. ?



LE NAIN ROUGE

UNE NOUVELLE DE

MICHEL TOURNIER



Lorsque Lucien Gagneron eut vingt-cinq ans, il dut renoncer le cœur crevé à l'espoir de jamais dépasser les cent vingt-cinq centimètres qu'il avait atteints depuis huit ans déjà. Il ne lui resta plus dès lors que la ressource des chaussures spéciales dont les semelles compensées lui faisaient gagner les dix centimètres qui le haussaient de la condition de nain à celle d'homme petit. Son adolescence et sa jeunesse s'effaçant d'année en année laissaient à nu un adulte rabougri qui inspirait la moquerie et le mépris dans les pires moments, la pitié dans les moins mauvais, jamais le respect ni la crainte en dépit de la situation enviable qu'il occupait dans les bureaux d'un important avocat parisien.

Il s'était spécialisé dans les affaires de divorce, et ne pouvant songer lui-même au mariage, il mettait une ardeur vengeresse à rompre celui des autres. C'est ainsi qu'il eut un jour la visite de Mme Edith Watson. Rendue fort riche par un premier mariage avec un Américain, cette ancienne chanteuse d'opéra avait épousé ensuite un maître baigneur niçois beaucoup plus jeune qu'elle. C'était cette seconde union qu'elle souhaitait défaire maintenant, et, à travers les griefs multiples et confus qu'elle faisait valoir contre Bob, Lucien subodorait des secrets et des hontes qui faisaient plus que l'intéresser. Il se sentait concerné par le naufrage de ce couple, plus encore peut-être depuis qu'il avait pu voir Bob. C'était un garçon colossal au visage doux et naïf, une fille athlétique, pensa Lucien, qui devait être sur les plages un beau fruit pulpeux et doré, propre à exciter toutes sortes d'appétits.

Lucien se piquait de littérature et mettait tous ses soins à polir les lettres d'injures que les couples doivent échanger aux termes de la loi française pour pouvoir se séparer à l'amiable. Cette fois il se surpassa, et Bob fut épouvanté par la bassesse et la violence des lettres échelonnées sur plusieurs mois qu'il lui dicta et lui fit signer. Il n'y manquait même pas des menaces de mort caractérisées.

A quelque temps de là, Lucien se rendit chez sa cliente qui habitait un luxueux duplex en bordure du bois de Boulogne pour lui faire signer des pièces. Un escalier à vis réunissait l'appartement du haut — qu'habitait encore Bob — à celui d'en bas qu'agrémentait une vaste terrasse. C'est là qu'il trouva Edith

Watson à peu près nue sur une chaise longue, entourée de rafraîchissements. Le rayonnement de ce grand corps ambré qui dégageait une violente odeur de femme et d'huile solaire enivra Lucien — et il paraissait enivrer Edith elle-même qui se souciait de son visiteur comme d'une guigne, répondant à ses questions d'une voix distraite et lointaine. La chaleur était étouffante, et Lucien souffrait dans ses vêtements sombres et épais de clerc de notaire, d'autant plus que la bière frappée qu'Edith l'avait invité à boire dès son arrivée l'avait aussitôt inondé de sueur. Le comble, c'est qu'elle lui donnait de surcroît envie d'uriner, et il se tordait comme un cloporte au creux du grand transat mauve à baldaquin où il s'était lové. Finalement, il demanda d'une voix laborieuse où étaient les toilettes, et Edith répondit d'un geste vague vers l'intérieur en grommelant des mots où il ne distingua que « salle de bains ».

La pièce parut immense à Lucien. Elle était toute de marbre noir avec une baignoire qui s'enfonçait dans le sol. Il y avait des appareils nickelés, des projecteurs, une balance de précision et surtout une profusion de miroirs qui lui renvoyaient son image selon les angles les plus insolites. Il pissa, puis s'épanouit dans cette ombre fraîche avec un certain bonheur. La baignoire, qui avait des airs de piège, de tombeau et de fosse à serpents, ne l'attirait guère, mais il tournait autour du bac de la douche cerné de plaques de verre dépoli et sur lequel convergeait une batterie de jets d'eau. Car il apparaissait qu'on pouvait recevoir l'ondée non seulement du plafond, mais aussi de face, postérieurement, par les côtés et même verticalement, du fond du bac. Tout un jeu de manettes permettait de régler les jets.

Lucien se déshabilla et commença à déclencher des projections d'eau dont la provenance, la violence et la température le surprenaient comme des agressions facétieuses. Puis il s'enduisit d'une mousse légère et parfumée qu'il fit jaillir d'une bombe, et s'exposa longtemps encore à la douche multiple. Il s'amusait. Pour la première fois son corps était pour lui autre chose qu'un objet de honte et de répulsion. Lorsqu'il sauta du bac sur le tapis de caoutchouc de la salle de bains, il se trouva aussitôt entouré par une foule de Luciens qui imitaient ses gestes dans un dédale de miroirs. Puis ils s'immobilisèrent et ils se regardèrent. Le visage avait indiscutablement un air de gravité assez majestueuse — souveraine, fut l'épithète qui se présenta à l'esprit de Lucien — avec un front large et rectangulaire, un regard fixe et dominateur, une bouche épaisse et sensuelle, et il ne manquait même pas ce rien de mollesse dans le bas du visage qui laissait prévoir la naissance de bajoues d'une imposante noblesse. Ensuite tout se gâtait, car le cou était démesurément long, le torse rond comme une boule, les jambes courtes et arquées comme celles d'un gorille, et le sexe, énorme, cascadait en flots noirs et violets jusqu'au niveau des genoux.

Il fallait pourtant songer à se rhabiller. Lucien jeta un regard de dégoût au tas sombre et gluant de sueur de ses vêtements, puis il avisa un vaste peignoir de tissu-éponge pourpre suspendu à une patère chromée. Il le décrocha, s'y drapa au point de disparaître sous ses plis, et étudia dans les miroirs une attitude digne et dégagée. Il se demandait s'il se rechausserait. La question était cruciale car en renonçant aux dix centimètres de ses semelles compensées, il avouait, il proclamait à la face d'Edith Watson qu'il était un nain et non un homme petit. D'élégantes babouches de lézard vert qu'il découvrit sous un tabouret emportèrent sa décision. Lorsqu'il fit son entrée sur la terrasse, la longue traîne que formait derrière lui le peignoir trop grand lui donnait un air impérial.

Les grosses lunettes de soleil qui masquaient le visage d'Edith ne permettaient guère de lire ses sentiments, et seule son immobilité soudaine, lorsque le majestueux petit personnage se présenta à elle et d'un bond de belette alla se loger au fond du transat à baldaquin, trahit sa stupéfaction. Le clerc de notaire avait disparu et avait fait place à une créature drolatique et inquiétante, d'une laideur puissante et envoûtante, à un monstre sacré auquel le comique ajoutait une composante négative, acide, destructrice.

— C'est le peignoir de Bob, murmura-t-elle pour dire quelque chose sur un ton où se mêlaient la protestation et la simple constatation.

— Je peux aussi m'en passer, répondit Lucien avec insolence.

Et écartant les pans du peignoir, il se laissa glisser à terre comme un insecte sort d'une fleur, et escalada du même mouvement la chaise longue d'Edith.

Lucien était vierge. La conscience de son infirmité avait étouffé les cris de sa puberté naissante. Il découvrit l'amour ce jour-là, et l'abandon de son costume de clerc et surtout de ses chaussures hautes, l'acceptation de sa condition de nain étaient inséparables dans son esprit de cette éblouissante révélation. De son côté Edith — qui ne divorçait qu'en raison de l'insuffisance de son trop beau mari — s'émerveillait qu'un corps si petit et si contrefait fût aussi formidablement armé et d'une si délicieuse efficacité.

Ce fut le début d'une liaison dont l'ardeur était de nature toute physique et à laquelle l'infirmité de Lucien ajoutait un piment de raffinement un peu honteux pour elle, une tension pathétique mêlée d'angoisse pour lui. D'un commun accord, ils jetèrent un voile de secret absolu sur leurs relations. Outre qu'Edith n'aurait pas eu l'estomac d'afficher en public un aussi étrange amant, il lui avait expliqué qu'il était d'une importance décisive pour son procès en divorce que sa conduite parût irréprochable jusqu'au jugement.

Lucien mena dès lors une vie double. En apparence il demeurait l'homme petit, vêtu de sombre et hautement chaussé que ses collègues voyaient chaque jour gratter à son grand bureau, mais à de certaines heures — irrégulières, capricieuses, que déterminaient des messages téléphonés codés — il disparaissait dans l'immeuble du bois de Boulogne, montait au duplex dont il possédait la clé, et là, métamorphosé en nain impérial, volontaire, piaffant, désireux et désiré, il soumettait à la loi du plaisir la grande femme blonde à l'accent sophistiqué dont il était la drogue. Elle délirait sous son étreinte, et son chant d'amour qui commençait habituellement par des trilles gutturaux, des roulades pâmées, des vocalises répercutées sur trois octaves, culminait toujours dans des bordées d'injures affectueuses et ordurières. Elle appelait alors son amant ma bricole mon greluchon, mon gratte-cul, mon godemiché... Après l'orage, elle lui tenait des discours d'où il ressortait qu'il n'était qu'un sexe avec des organes autour, un sexe à pattes, et, l'appelant maintenant mon pendentif, ma ceinture de lubricité, elle prétendait vaquer à ses occupations intérieures en le portant agrippé à son flanc, comme font les guenons avec leur petit.

Il laissait dire, se laissait faire, ballotté par sa « porteuse de nain » comme il l'appelait en retour, s'amusant à voir rouler deux seins au-dessus de sa tête comme deux ballons captifs. Pourtant il tremblait de la perdre, et il se demandait avec angoisse si le plaisir qu'il lui donnait était assez fort pour compenser les satisfactions mondaines qu'il ne pouvait lui offrir. Il le savait par sa longue expérience des divorces : la femme est un être plus social que l'homme, et elle ne s'épanouit que dans une atmosphère riche en relations humaines. Ne l'abandonnerait-elle pas un jour pour un amant prestigieux ou tout simplement présentable ?

Vint une période d'inexplicable silence. Il était dressé à ne se rendre au bois de Boulogne que sur un appel d'Edith. Une longue semaine durant, elle ne donna pas signe de vie. Il se rongeait en silence, puis éclatait en décharge de hargne sur le petit personnel du bureau. Jamais les lettres de rupture qu'il dicta à ses clients n'avaient été aussi venimeuses. Enfin il voulut savoir, et il se rendit de son propre chef chez sa maîtresse. Il sut, et sans retard. Ayant ouvert silencieusement la porte de l'appartement avec sa clé, il se glissa dans le vestibule. Des bruits de voix lui parvinrent. Il reconnut sans peine Edith et Bob qui paraissaient dans les termes les meilleurs, les plus tendres même.

Le coup était d'autant plus rude qu'il était plus inattendu. Le couple s'était-il réconcilié ? Le divorce était-il remis en question ? Par ce retour en arrière, Lucien se sentait non seulement rejeté de la vie de sa maîtresse, mais ramené à sa vie d'autrefois, frustré de la merveilleuse métamorphose qui avait changé son destin. Il fut submergé par une haine meurtrière et dut se faire violence pour s'enfoncer sous une étagère quand Edith et Bob sortirent en riant de la chambre et se dirigèrent vers la porte. Quand le bruit de l'ascenseur se fut évanoui, Lucien sortit de sa cachette et se dirigea comme mû par l'habitude vers la salle de bains. Il se déshabilla, prit une douche, puis, drapé dans le grand peignoir pourpre de Bob, il s'assit sur un tabouret, et, aussi immobile qu'une souche, il attendit.

Trois heures plus tard, la porte de l'appartement claqua, et Edith rentra seule en chantonnant. Elle cria quelque chose dans l'escalier intérieur, ce qui indiquait la présence de Bob dans la partie supérieure du duplex. Soudain elle entra dans la salle de bains sans allumer la lumière. Lucien avait laissé glisser le peignoir de ses épaules. D'un bond il fut sur elle, cramponné à son flanc comme à l'accoutumée, mais ses deux mains puissantes comme des mâchoi-

MICHEL TOURNIER

LE NAIN ROUGE



res de bouledogue s'étaient refermées sur son cou. Edith titubà, puis elle se ressaisit, et, alourdie par son mortel fardeau, elle fit quelques pas dans l'appartement. Enfin elle s'arrêta, parut hésiter, puis s'écroula. Pendant qu'elle agonisait, Lucien la posséda une dernière fois.

Il n'avait rien prémédité, et pourtant ses actes s'enchaînèrent alors comme s'ils répondaient à un plan longuement mûri. Il se rhabilla et courut d'un trait au bureau. Puis il revint au duplex avec les lettres d'insultes et de menaces qu'il avait dictées à Bob, et il les glissa dans un tiroir de la commode d'Edith. Enfin il rentra chez lui et aussitôt forma le numéro de téléphone de Bob. La sonnerie retentit longtemps. Enfin une voix maussade et ensommeillée répondit

— Assassin ! Vous avez étranglé votre femme! prononça simplement Lucien d'une voix changée. Puis il répéta trois fois cette accusation, car l'autre manifestait la plus obtuse incompréhension.

Le surlendemain, les journaux rendaient compte du fait divers et précisaient que le suspect numéro un — le mari de la victime dont des lettres trouvées sur les lieux du crime ne laissaient aucun doute sur ses intentions — était en fuite, mais que son arrestation ne saurait tarder.

Lucien se dissimulait dans son personnage de clerc disgracié, petit homme souffrant et moqué, mais le souvenir du surhomme qu'il avait été en renonçant aux dix centimètres que ses chaussures spéciales ajoutaient à sa taille ne cessait de le hanter. Parce qu'il avait eu enfin le courage de sa monstruosité, il avait séduit une femme. Elle l'avait trahi. Il l'avait tuée, et son rival, le mari, doublé d'un homme ridiculement grand, était traqué par toutes les polices! Sa vie était un chef-d'œuvre, et il était pris par moments d'une joie vertigineuse en pensant qu'il lui suffirait de se déchausser pour devenir aussitôt ce qu'il était en vérité, un homme à part, supérieur à la racaille géante, irrésistible séducteur et tueur infaillible! Tout son malheur des années passées, c'était d'avoir refusé l'élection redoutable qui était son destin. Il avait lâchement reculé au seuil du nanisme, comme sur le parvis d'un temple. Enfin il avait osé franchir le pas. La faible différence quantitative qu'il avait acceptée en renonçant à ses chaussures à semelles compensées dans la salle de bains d'Edith avait entraîné une métamorphose qualitative radicale : l'horrible qualité de nain avait investi et avait fait de lui un monstre sacré. Dans la grisaille du bureau d'avocat où il passait ses journées, des rêves de despotisme le visitaient. Il avait lu par hasard un document sur Ravensbrück, Birkenau, les camps de concentration nazis réservés aux femmes. Il s'en voyait le commandant, le gouverneur, menant d'un fouet immense de vastes troupeaux de femmes nues et blessées — et il n'était pas rare que les dactylos eussent la surprise de l'entendre pousser des rugissements.

Mais le secret de sa nouvelle dignité lui pesait. Il aurait voulu s'en vêtir à la face du monde. Il rêvait d'une consécration évidente, publique, éclatante, proclamée devant une foule en extase. Il commanda au tailleur qui lui faisait ses vêtements une sorte de collant rouge sombre que bosselaient ses muscles et son sexe. Retour du bureau, il dépouillait sa livrée de petit clerc, prenait une douche et revêtait ce qu'il appelait par-devers lui sa tenue de soirée qu'il agrémentait d'un foulard de soie mauve étroitement noué autour de son long cou, à la manière des mauvais garçons d'autrefois. Puis, chaussé de mocassins à semelles minces et souples, il se glissait dehors. Il avait découvert le confort supérieur que lui assurait sa taille. Il passait la tête haute sous les portes les plus basses. Il pouvait se tenir debout dans les plus petites voitures. Tous les sièges étaient pour lui des nids spacieux. Les verres et les assiettes des bistrots et des restaurants lui offraient des portions d'ogre. En toute circonstance, il nageait dans l'abondance. Bientôt il mesura la force colossale accumulée dans ses muscles. Il fut vite connu dans certaines boîtes où les habitués l'invitaient à boire avec eux. Il se juchait d'un saut sur les hauts tabourets des bars et pouvait se dresser sur les mains, ses courtes jambes croisées en l'air comme des bras. Une nuit, un client qui avait trop bu l'insulta. Lucien le jeta par terre en lui tordant une cheville, puis debout sur lui, il entreprit de lui trépigner la figure avec une rage qui effraya les témoins. Le jour même une prostituée s'offrit à lui pour rien, par curiosité, parce que le spectacle de sa force l'avait excitée. Dès lors les hommes eurent peur du nain rouge, les femmes obéirent à l'obscure fascination qui émanait de lui. Sa vision de la société évolua. Il était le centre inébranlable d'une foule d'échassiers faibles et lâches qui titubaient sur leurs cannes et n'avaient à offrir à leurs compagnes que des sexes de ouistitis.

Mais cette renommée limitée ne devait être qu'un prélude. Un soir, dans un bar de Pigalle, alors qu'il venait de gagner un pari en déchirant en deux un jeu de cinquante-deux cartes à jouer, il fut abordé par un homme au visage basané, aux cheveux noirs et frisés, et dont les mains s'adornaient de diamants. Il se présenta Signor Silvio d'Urbino, directeur du Cirque d'Urbino dont le chapiteau se dressait pour la semaine à la porte Dorée. Le nain rouge accepterait-il d'entrer dans sa troupe? Lucien attira à lui une carafe de cristal avec l'intention de la faire voler en éclats sur la tête de l'insolent. Puis il se ravisa. Son imagination venait de lui représenter un vaste cratère où les têtes des spectateurs se serraient comme des grains de caviar, s'étageant autour d'une piste violemment éclairée. Du cratère une ovation puissante, continue, interminable déferlait sur un personnage minuscule, vêtu de rouge, dressé seul au milieu de la piste. Il accepta.

Les premiers mois, Lucien se contenta d'égayer les temps morts du spectacle. Il courait sur la banquette circulaire qui cerne la piste, s'empêtrait dans les agrès, s'enfuyait avec des cris aigus quand l'un des hommes de piste exaspéré le menaçait. Finalement il se laissait prendre dans les plis du grand tapis des cascadeurs, et les hommes l'emportaient — grosse bosse au milieu de la bâche roulée — sans plus de cérémonie.

Les rires qu'il faisait déferler des gradins l'exaltaient au lieu de le blesser. Ce n'était plus le rire concret, sauvage, individuel qui avait été sa terreur avant sa métamorphose. C'était un rire stylisé, esthétique, cérémonieux, collectif, véritable déclaration d'amour pleine de déférence de la foule femelle à l'artiste qui la subjugue. D'ailleurs ce rire se changeait en applaudissements quand Lucien reparaissait sur la piste, comme le plomb de l'alchimiste tourne à l'or au fond du creuset.

Mais Lucien se lassa de ces menues pitreries qui n'étaient qu'exercices et tâtonnements. Un soir, ses caramades le virent se glisser dans une sorte de salopette en matière plastique rosâtre qui figurait une main géante. A la tête, à chaque bras, à chaque jambe correspondait un doigt terminé par un ongle. Le torse était la paume, et derrière saillait l'amorce d'un poignet coupé. L'énorme et effrayant organe tournoyait en s'appuyant successivement sur chacun de ses doigts, se posait sur son poignet, se crispait vers les projecteurs, courait avec une vélocité de cauchemar, et même grimpait aux échelles, tournoyait accroché par une phalange autour d'une barre fixe ou à un trapèze. Les enfants hurlaient de rire, les femmes avaient la gorge serrée à l'approche de cette immense araignée de chair rose. La presse du monde entier parla de l'entrée de la main géante.

Cette gloire ne comblait pas Lucien. Il éprouvait le sentiment d'un manque, d'un inachèvement. Il attendait — sans impatience, avec confiance — quelque chose peut-être, quelqu'un plus probablement.

Le cirque d'Urbino tournait depuis cinq mois déjà quand il déploya ses toiles à Nice. Il devait y rester une semaine et franchir ensuite la frontière pour regagner sa patrie italienne. La soirée du troisième jour avait été brillante et l'entrée de la main géante avait fait un malheur. Lucien s'était démaquillé et se reposait dans la luxueuse caravane à laquelle il avait droit depuis son grand succès, quand il entendit frapper doucement à une fenêtre. Il éteignit et s'approcha des rideaux bonne-femme qui bordaient un rectangle de pâle lumière. Une haute et massive silhouette faisait une ombre sur le ciel phosphorescent. Lucien entrouvrit la fenêtre

— Qui êtes-vous ?

— Je voudrais parler à M. Gagneron.

— Mais qui êtes-vous ?

— C'est moi, Bob.

Lucien dut s'asseoir, fauché par l'émotion. Il savait maintenant ce qu'il attendait, qui il était venu chercher à Nice. C'était à une manière de rendez-vous qu'il avait obéi, un rendez-vous avec Edith Watson. Il fit entrer Bob, et la masse gauche du skieur d'eau encombra aussitôt l'étroit habitacle où Lucien avait pourtant toutes ses aises. Il méprisa une fois de plus les échassiers qui ne sont à leur juste place nulle part.

Bob s'expliqua à mi-voix. Depuis la mort d'Edith, il menait une existence traquée dans des greniers brûlés par le soleil, dans des caves suintantes d'humidité, nourri comme une bête par sa mère et un ami. Il était obsédé par la tentation de se livrer à la police, mais la seule perspective de la détention préventive l'épouvantait, et surtout il y avait ces maudites lettres de rupture, pleines de menaces de mort qui aggravaient son dossier. Or ces lettres, Lucien pouvait témoigner que c'était lui qui les avait dictées à Bob en vue du divorce, et que les

Michel Tournier est né en 1924 à Paris. Étudiant et journaliste en Allemagne après la guerre, il a, par la suite, travaillé à la radio, dans l'édition, et à la télévision. Il est membre de l'Académie Goncourt depuis 1972. Grand prix du Roman de l'Académie Française en 1967, pour *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, il a publié depuis *Le roi des Aulnes*, prix Goncourt 1970, *Les Météores* et *Le Vent Paraclet*. Ed. Gallimard

menaces qu'elles contenaient étaient fictives, purement conventionnelles.

Lucien jouissait pleinement de sa toute-puissance sur le géant à visage de fille. Lové au creux d'un nid de coussins, il regrettait seulement de ne pas fumer — la pipe singulièrement — car alors il aurait pris avant de répondre un temps infini à la nettoyer, puis à la bourrer, enfin à l'allumer dans toutes les règles de l'art. A défaut de pipe, il ferma les yeux et s'accorda une bonne minute de réflexion voluptueuse, souriante, bouddhiste.

— Vous êtes recherché par la police, dit-il enfin. Mon devoir serait de vous dénoncer. Je vais réfléchir à ce que je ferai pour vous. Mais j'ai besoin d'une preuve de confiance totale, aveugle. Alors, c'est très simple. Vous allez regagner votre cachette. Demain à la même heure, revenez. Il n'y aura pas de souricière. Ce sera la preuve que vous pouvez me faire confiance. Un pacte nous unira alors. Vous êtes toujours libre de ne pas revenir.

Le lendemain Bob était là.

— Ne comptez pas sur mon témoignage pour les lettres, lui dit Lucien. Mais j'ai mieux à vous offrir. Après demain nous passerons en Italie. Je vous emmène.

Bob s'agenouilla dans la caravane et lui baisa les mains.

Ce fut un jeu pour Lucien de le cacher dans son lit pour lui faire franchir la frontière. Il lui imposa de rester enfermé lors des étapes du cirque à San Remo, Imperia et Savone. Il attendit Gênes pour le présenter au Signor d'Urbino comme un ami rencontré par hasard dans la foule et avec lequel il se proposait de monter une entrée nouvelle. Aussitôt ils se mirent au travail.

Leur énorme différence de taille suggérait à elle seule des numéros classiques. Ils mimèrent ainsi le combat de David et de Goliath auquel Lucien avait ajouté un final de son invention. Le géant s'étant écroulé, son vainqueur le gonflait avec une pompe à bicyclette. Dès lors c'était un pachyderme obsédé, docile et mou, roulant d'un bord sur l'autre que le nain menait et malmenait. Il s'en servait à divers usages, matelas pneumatique pour faire un somme, tremplin élastique pour bondir vers les agrès, punching-ball. Et toujours le colosse était bafoué, rossé par son minuscule adversaire. Enfin Lucien se juchait à cheval sur son cou et enfilait un immense manteau qui couvrait Bob jusqu'aux chevilles. Et ils déambulaient ainsi, devenus un seul homme de deux mètres cinquante de haut, Bob aveuglé, anéanti par le manteau, Lucien haut perché, impérieux et rageur.

Ce fut en retrouvant la grande tradition du clown blanc et de l'auguste que leur entrée prit un tour définitif et couronna le triomphe de Lucien. Le clown blanc maquillé, pomponné, chaussé d'escarpins, les mollets cambrés dans des bas de soie avait jadis tenu seul la piste, éblouissant d'esprit et d'élégance. Mais il avait eu l'imprudence de chercher un repoussoir pour mettre en valeur sa beauté et son éclat, et l'auguste hilare et grossier, à trogne de poivrot — inventé à cette fin — l'avait peu à peu supplanté. Lucien prolongea cette évolution en faisant de son trop raffiné partenaire sa chose et son souffre-douleur. Pourtant rien n'était trop beau pour Bob. Le nain le coiffa d'une perruque platinée, il ajouta à son costume des flots de rubans, des broderies, des dentelles, du duvet de cygne. Finalement, emporté par la logique de son numéro, il imagina le mariage grotesque, sur la marche nuptiale de Mendelssohn jouée au trombone, de cette immense jeune fille neigeusement parée avec le minuscule crapaud rouge qui sautait en coassant aux pans de sa robe. A la fin du numéro, il faisait un bond de chien et ceinturait de ses courtes jambes son partenaire qui l'emportait ainsi dans les coulisses sous un tonnerre d'applaudissements.

Ce saut final troublait profondément Lucien parce qu'il lui rappelait dans un vertige douloureux et voluptueux l'étreinte qui avait tué Edith Watson. Bob et lui n'étaient-ils pas unis par leur amour de l'ancienne cantatrice? Lucien parlait d'elle le soir avec Bob, puis, obsédé par son souvenir, il finit par la confondre avec son compagnon, et comme il lui importait plus encore de soumettre et d'humilier les échassiers que de leur prendre leurs femmes, il en vint une nuit, chaque nuit, à rejoindre son ancien rival, dans le bas-côté de la caravane où il couchait, pour le posséder comme une femelle.

Plus tard, le thème impérial, esquissé par le peignoir pourpre de Bob, reprit possession de lui. Rien n'était plus conforme à la tradition clownesque que de faire évoluer l'auguste — le nom même le suggérait — vers une parodie d'empereur romain. Lucien se drapa dans une tunique rouge qui lui laissait nues ses cuisses torses et musculeuses. Il portait glaive, collier barbare et couronne de roses. Ce n'était plus l'auguste, c'était le Néron, le gag-Néron, comme le dit un jour d'Urbino toujours en quête de slogans et de textes d'affiche. Quant à Bob, il devint tout naturellement Agrippine. Que Néron ait fait assassiner sa mère après l'avoir eue comme première maîtresse, cela paraissait de bon augure à Lucien (Lucius Nero) qui, ne trouvant pas sa place parmi les modèles honnêtes et courants, s'inspirait volontiers des grandioses turpitudes de l'Antiquité. Il lui plaisait que sa vie prît la forme d'une caricature des mœurs échassière, haute en couleur et tout éclaboussée de sang et de sperme.

— Ce qui me chagrine, dit-il une nuit en quittant Bob pour regagner son petit lit, c'est que, quoi que nous fassions, nous n'aurons jamais d'enfant.

Cette réflexion pesait certes son poids de cynisme brutal, mais elle n'en était pas moins secrètement inspirée par une découverte récente qui allait marquer un nouveau tournant dans sa destinée. Il avait remarqué que si les adulations du public ordinaire étaient sans influence notable sur la boule de haine qui pesait lourd et dur dans sa poitrine, parfois cependant un souffle tiède et printanier semblait lui parvenir des gradins et singulièrement du sommet des gradins, des derniers bancs qui se perdent dans l'ombre du chapiteau. Ce souffle qui le touchait, l'émouvait, le bénissait, il en guetta dès lors passionnément l'apparition, et chercha à repérer celles des représentations où il se manifestait. Or c'était toujours en matinée, le jeudi de préférence au dimanche, jour où à cette époque les enfants n'allaient pas à l'école.

— Je voudrais, dit-il un soir à d'Urbino, qu'une fois par semaine au moins on interdise l'entrée du cirque à toute personne âgée de plus de douze ans.

Le directeur se montra très surpris de cette exigence, mais il respectait les caprices des vedettes dont le génie inventif s'était manifesté par des innovations fructueuses et spectaculaires.

— Nous pourrions commencer le 24 décembre, veille de Noël, précisa le nain rouge.

L'échéance était si proche et la menace du manque à gagner si précise que d'Urbino commença à s'émouvoir.

— Mais pourquoi, mon cher maître, mais quelle idée, moins de douze ans, mais qu'est-ce que ça veut dire?

Lucien sentit une fois de plus sa vieille colère haineuse le saisir, et il s'avança menaçant vers son directeur.

— Ça veut dire que pour une fois j'aurai un public à ma taille! Vous comprenez, non? Je ne veux pas un échassier, pas un seul!

— Mais, mais, mais, balbutia d'Urbino, si on interdit l'entrée aux adultes et aux adolescents, ça va nous coûter très cher!

La réponse de Lucien, d'habitude furieusement âpre au gain, le cloua d'étonnement.

— Je paierai! trancha-t-il. Nous ferons calculer le manque à gagner par le caissier, et vous déduirez cette somme de mes cachets. D'ailleurs pour la matinée du 24 décembre, c'est bien simple, j'achète toutes les places. L'entrée sera gratuite... pour les enfants.

Cette représentation de Noël demeura mémorable dans l'histoire de la piste. Les enfants affluèrent de plusieurs lieues à la ronde, parfois par cars entiers, car on avait alerté les écoles, les maisons de redressement et les orphelinats. Certaines mamans refoulées aux entrées eurent l'idée d'attacher les leurs ensemble pour que les petits ne se perdent pas, et on vit des cordées de cinq, six et même sept frères et sœurs escalader les gradins.

Ce que fut le numéro du nain rouge ce jour-là, nul ne le sait car il n'eut pas d'autres témoins que les enfants, et il leur fit jurer le secret. A la fin du spectacle, ils lui firent une ovation formidable, et lui, planté dans la sciure sur ses jambes inébranlables, les yeux fermés de bonheur, il se laissa submerger par cet orage de tendresse, par cette tempête de douceur qui le lavait de son amertume, l'innocentait, l'illuminait. Puis les enfants par milliers croulèrent sur la piste, l'entourèrent d'un flot tumultueux et caressant, le portèrent en triomphe avec des chants.

Derrière les rideaux rouge et or de l'entrée d'écurie, les écuyères, le dompteur, les prestidigitateurs chinois, la trapéziste volante, les jongleurs népalais, et derrière eux la haute et grotesque silhouette d'Agrippine, tous reculaient, s'effaçaient, étonnés par cet hymne sauvage.

— Laissons-le, leur dit d'Urbino. Il est avec les siens, il est fêté par son peuple. Pour la première fois de sa vie peut-être, il n'est plus seul. Quant à moi, je tiens mon slogan : Lucius Gag-Néron, l'empereur des enfants. Je vois déjà mon affiche, le Nain rouge en toge avec son glaive et sa couronne, et la foule, la foule immense des petits dont pas un seul ne le dépasse d'un centimètre! Mais quelle matinée, mes amis, quelle matinée!

Extrait de Le Coq de bruyère, Ed. Gallimard

ICI MÊME



CHAPITRE V :
DES FOIS, JE MENS...

A Mornemont, Arthur Même vit sur les murs d'enceinte, seuls biens qui lui restent. A chacun des propriétaires pays clos", il fait payer un droit de passage quand ces derniers veulent entrer ou sortir de chez eux. Pour rrouver ses terres perdues, Même a entrepris un interminable proces qu'il espere bientôt gagner. Son avocat ne a-t-il pas confie "Nous sommes a un tournant de l'histoire!" Ailleurs, tres loin, dans la capitale, c'est ce que mble egalement penser le président de la Republique : une grave crise politique menace son pouvoir. Mais tout ela echappe a Même. Une seule personne hante ses pensées : Julie, qui vient de débarquer chez lui.


Mon Dieu !
Je sais qu'il y a des gens pour avoir des idées sur tout ... et même des idées claires..


Eh bien, j'aimerais qu'ils me disent, ces gens-là, qu'ils me disent quel genre d'idées il faut avoir quand on a vu ce que j'ai vu : Julie MAILLARD entrer dans mon lit !...Dans le lit d'Arthur MÊME (moi), Julie (la fille MAILLARD) s'est couchée...


...Sous mes yeux elle s'est glissée dans mes draps, et elle était...


....NUE !


Ça, j'ai pas traîné. Vite fait de prendre la porte.. On peut ne rien comprendre à rien, et avoir du réflexe...
D'ailleurs, j'avais à faire !
66


Ce que j'avais à faire, je l'ai fait, et ça m'a pris quatre heures au moins, presque …nq, on ne peut pas traîner davantage !


Maintenant, je suis bien avancé... Est-elle partie ?.. Dort-elle encore... comme un loir sous mon édredon ? Allez savoir...


Pas question d'appeler... et (qui sait ?) d'entamer une discussion... Autant prendre un porte-voix et clamer l'histoire à tout MORNEMONT !


Tant pis... J'Y VAIS !

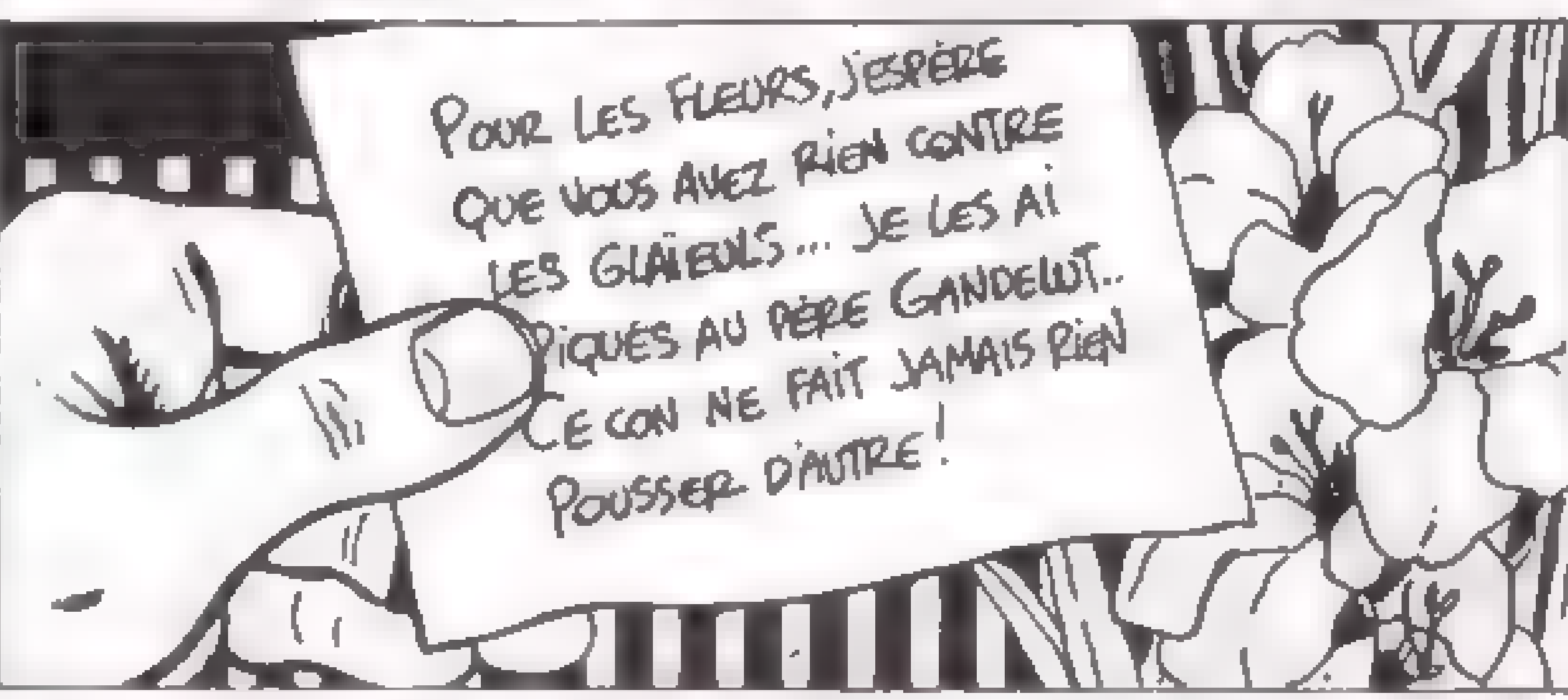

TOC TOC TOC !
67


Julie ?






A BENOIST
Julie
PS TSVP →


POUR LES FLEURS, J'ESPÈRE QUE VOUS AVEZ RIEN CONTRE LES GLAÏEULS... JE LES AI PIQUÉS AU PÈRE GANDELUT.. CE CON NE FAIT JAMAIS RIEN POUSSER D'AUTRE !


Non, Julie, non... j'ai rien contre les glaïeuls !



Seigneur ! On peut se demander s'il y a une limite au courage des hommes !...
KUB

Hier vous flanquez une tripotée au fils MAILLARD... Aujourd'hui je vous trouve ici, torse nu, et vous rasant à la fraîche ! Pour qui faites-vous tout ça ?
Vous ne savez pas qu'il est plus facile de se laver là où il y a de l'eau que là où il n'y en a pas ?

Si, si ... Je sais, je sais ... Les gens d'ici vous empêchent d'avoir l'eau chez vous...
Parfaitement ! Ils s'opposent au passage d'une conduite à travers leurs champs, comme ils m'empêchent d'avoir le courant électrique, me refusant le droit d'y planter trois poteaux.
6c

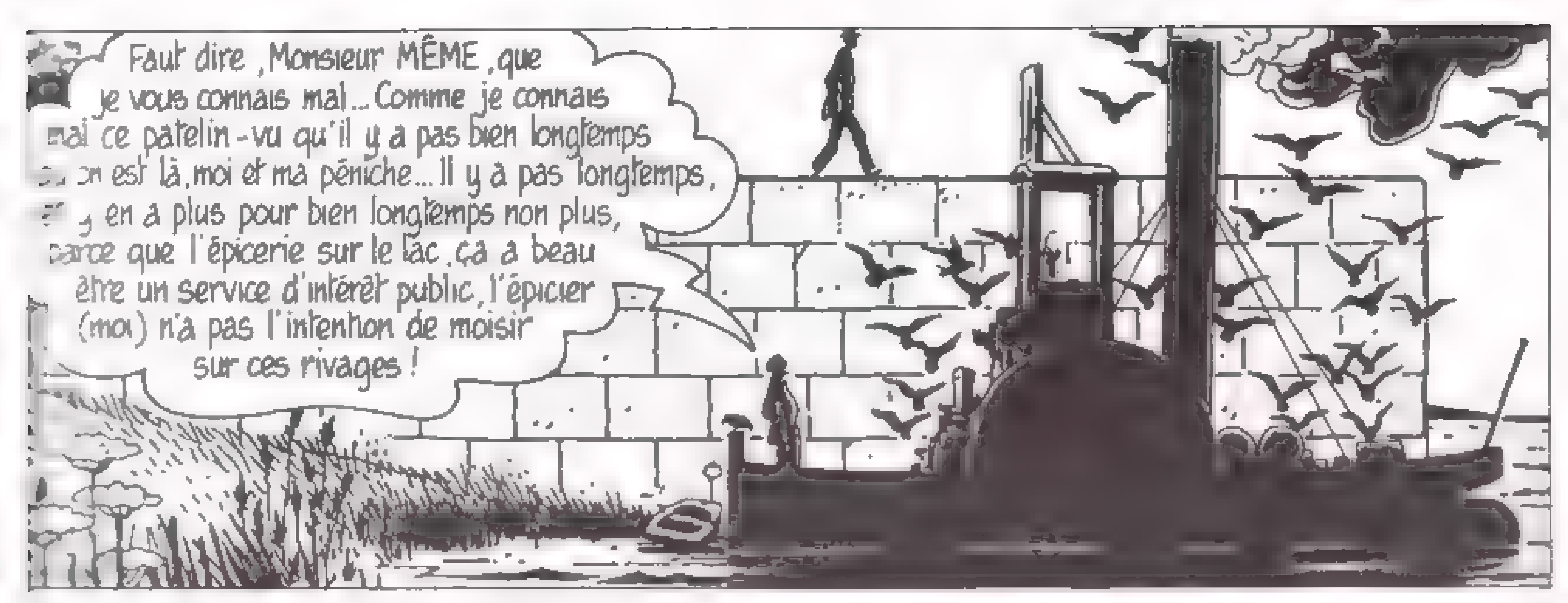

J'comprends que vous vouliez changer ça, Monsieur MÊME, j'comprends ça !... Mais vous n'avez jamais pensé à autre chose ?
A quelle chose ?
VIANDOX


J'sais pas... A balancer votre trousseau de clés au fond du lac et à passer l'eau...
Mais c'que j'en dis !...


Bon ! Vous n'êtes pas obligé de me répondre...
C'est aussi mon avis !


Pourtant, souvent j'me dis : A-t-il seulement idée de ce qu'il y a sur l'autre rive ? (Quand je dis IL, je parle de vous)..
BOUILLON
Je connais ce discours : Hors d'ici le monde n'est pas un désert... Il y a quantité de maisons et de gens, et dans ces maisons il y a d'innombrables marchands qui vendent des choses encore plus innombrables...


Si vous savez tout !...
Je sais cela et cela me suffit !
70


Faut dire, Monsieur MÊME, que je vous connais mal... Comme je connais mal ce patelin - vu qu'il y a pas bien longtemps on est là, moi et ma péniche... Il y a pas longtemps, en a plus pour bien longtemps non plus, parce que l'épicerie sur le lac, ça a beau être un service d'intérêt public, l'épicier (moi) n'a pas l'intention de moisir sur ces rivages !


... Pour ce qu'ils sont rivages ! Hier ici. Demain ailleurs ... eau monte, l'eau redescend...
C'est le barrage !

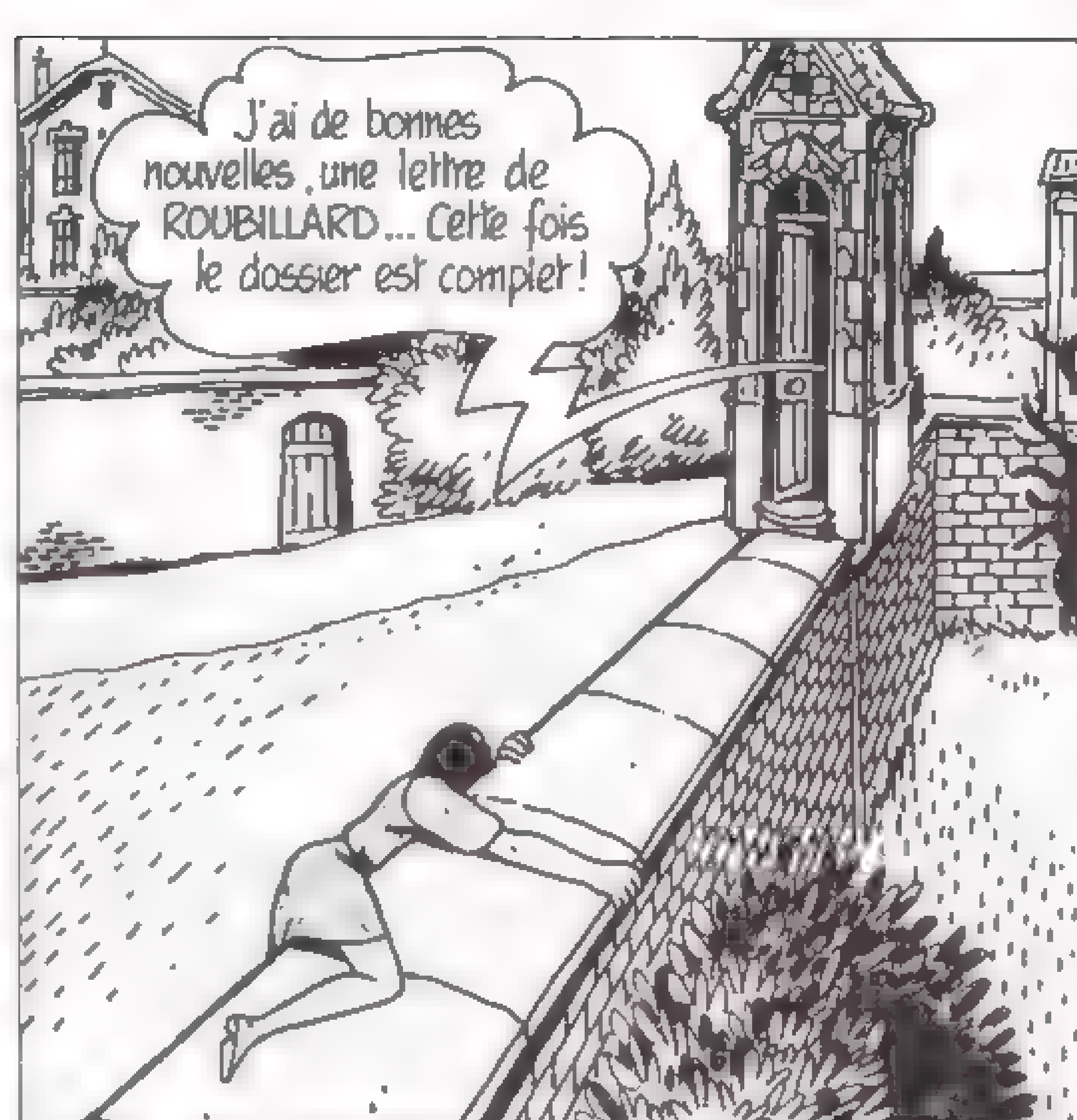

Dame ! Je l'sais bien que c'est le barrage !... Et puisqu'on en parle, vous croyez qu'elles peuvent encore monter, les eaux ?
Comment le savoir ! Il y a tant de projets. Autrefois il y avait un autre barrage à la place de celui-ci... beaucoup plus petit !


Mais la retenue d'eau n'était pas suffisante pour l'usine électrique[1]. Alors ils ont construit le nouveau barrage.. Et le seul petit bout de terrain qui appartenait encore à ma famille a été submergé. De ça, il y a bien quinze ans !


C'était par là ! Derrière votre péniche et plutôt à... babord ! Mon père y avait construit une maison avec une grande véranda donnant sur le lac.. Maintenant la maison est là-dessous avec six à sept mètres d'eau par-dessus...


Avec la sécheresse, il y a cinq ans, les eaux ont baissé comme jamais, et j'ai pu revoir le toit... Les tuiles rouges étaient grises...


Allo maman ?


J'ai de bonnes nouvelles, une lettre de ROUBILLARD... Cette fois le dossier est complet !

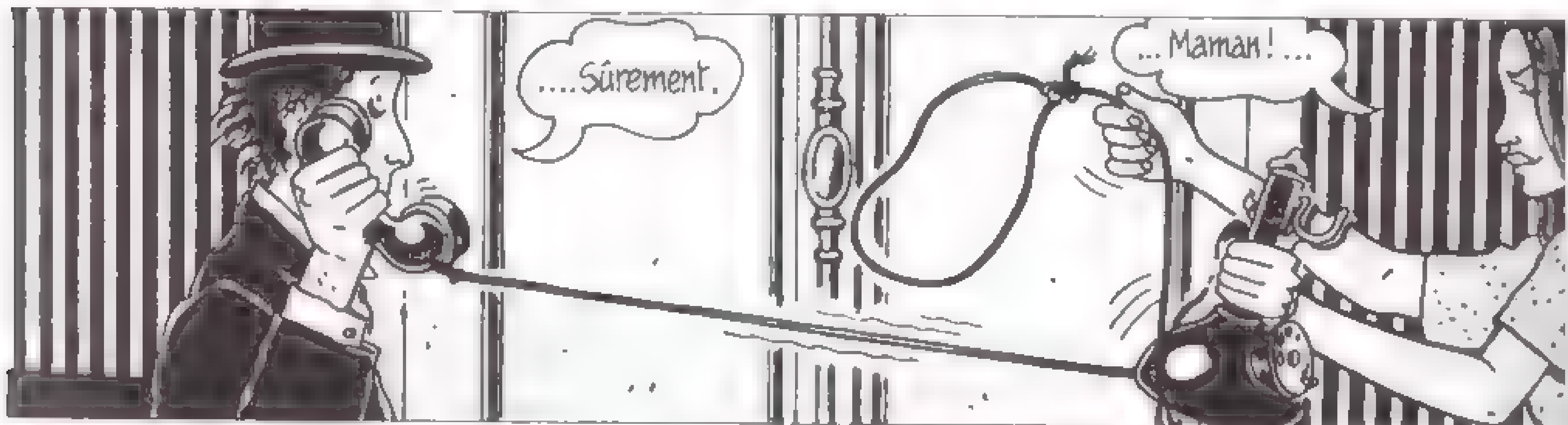

Et solide... très solide, maman ! Les MAILLARD ? Ils ricanent, mais dans un mois, finie la rigolade ! Quand on doit faire ses valises (et pour toujours), on ne rigole plus !

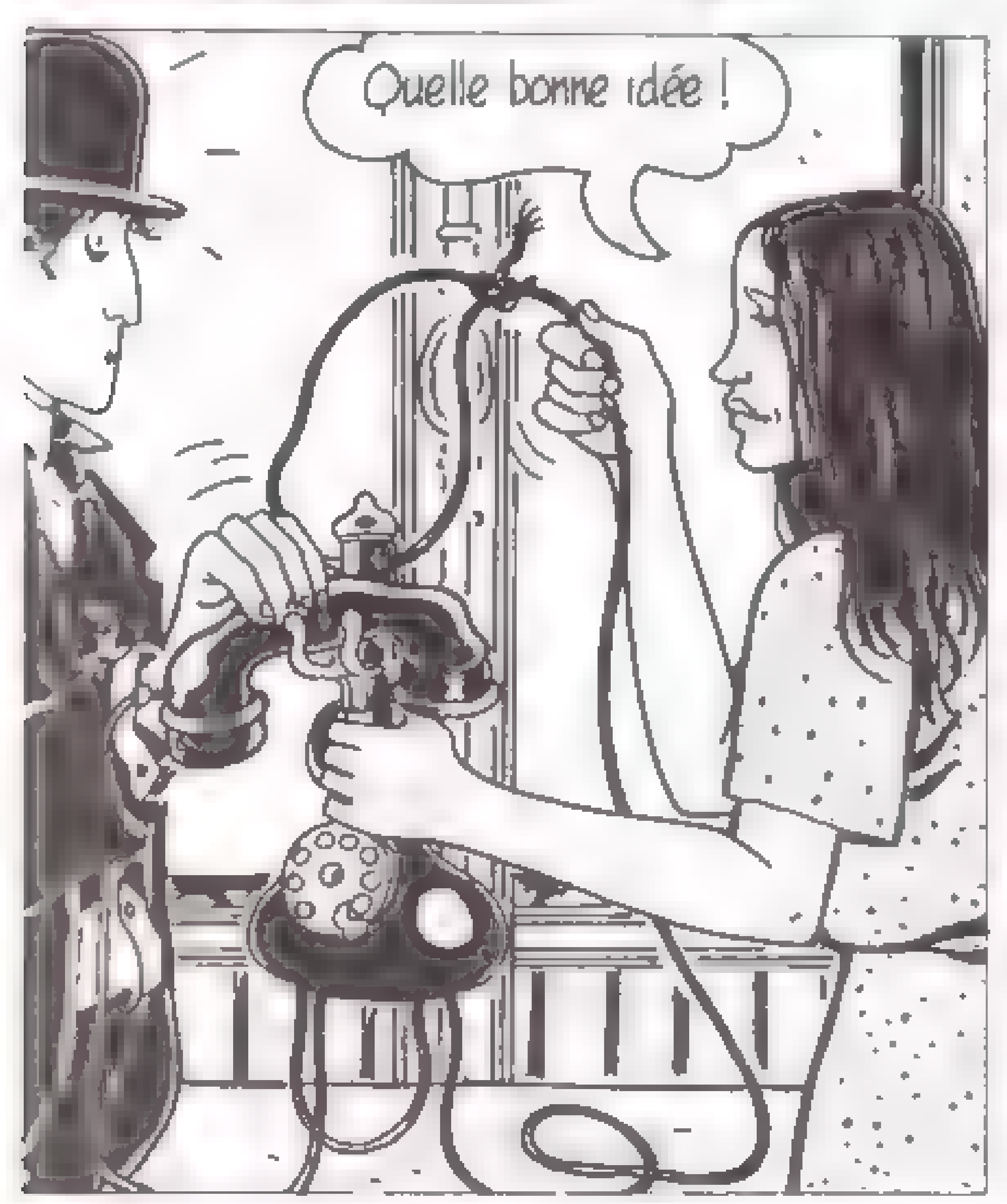

... Heureusement qu'il y a des lois ! Les voleurs et les squatters n'ont jamais le dernier mot !..

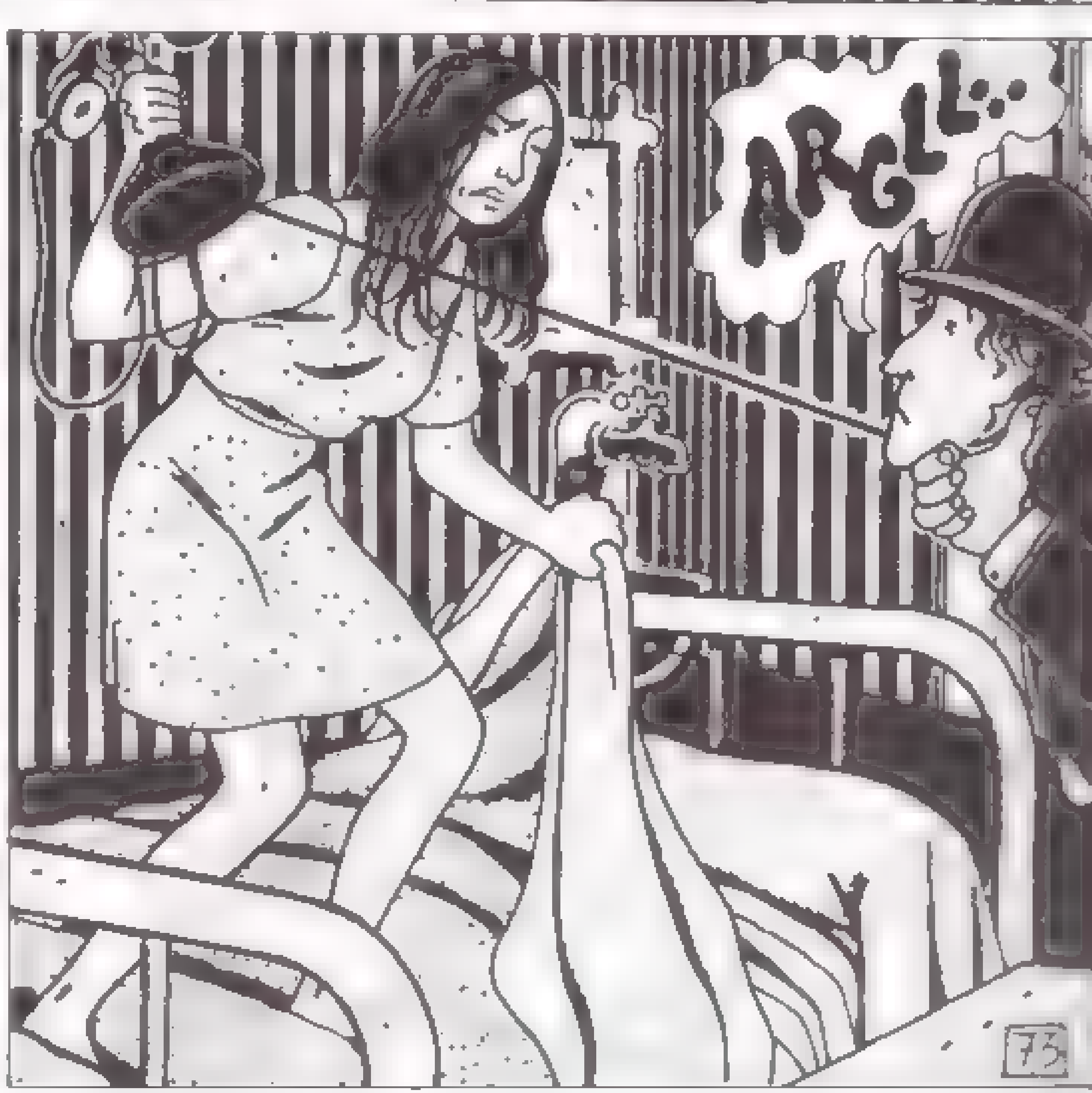

A nous les terres, maman, les champs, les collines et le petit bois... et les maisons...
Je garderai celles qui me plaisent, les autres : crac ! rasées ! ..Rasées comme les murs ..Parce que je raserai d'abord les murs, maman, tous les murs...
72


Ou est-ce que je ferai quand tout sera fini ?. Quand je n'aurai plus à courir du matin jusqu'au soir ?... Je dormirai, maman ... D'abord je dormirai, et puis ...


...Et puis, je crois que je me marierai ...Oui, je me marierai ...


....Sûrement.
...Maman! ...


Quelle bonne idée !


ARGLL..
73




Vous savez, BAUDRICOURT, combien je suis attaché à la légalité et au respect des institutions... Et combien je suis déterminé à prendre toutes dispositions, afin que l'alternance démocratique se réalise dans le calme - si, comme il est probable, cette alternance résulte du suffrage populaire.
Oui, Monsieur le Président !


Car, en tout état de cause, le peuple est souverain ...
Absolument, Monsieur le Président.


...Mais vous n'ignorez pas non plus, combien en mon âme et conscience, j'estime le choix qui peut être fait demain par la nation - et quelles que soient les défaillances de l'actuelle majorité... et sa disgrâce (due en grande partie à l'usure du pouvoir)... combien j'estime ce choix dangereux pour notre pays, sinon funeste...
Ça ! je ne l'ignore point, Monsieur le Président !


Et dans l'hypothèse où l'opposition, demain, se révélerait incapable de gérer les affaires du pays, je suppose que vous serez d'accord avec moi, qu'il sera de notre devoir de tout mettre en oeuvre pour que ce pays, celui dont nous sommes encore aujourd'hui les représentants pour plus d'un tiers - et les défenseurs - pour que ce pays ne glisse point dans le chaos...
Cela va de soi, Monsieur le Président !
Merci, BAUDRICOURT.
74


Bon !.. Admettons ..Je m'y prends mal... Je patauge ... Mais faut dire que t'es pas fait comme tout le monde ! ... Note que c'est justement parce que t'es pas fait comme tout le monde que, moi, j'ai fait ça !


J'sais bien que tu m'en veux pas ... mais j'voudrais en être sûre ... D'abord pour ce truc (idiot je reconnais) du noeud coulant avec le fil du téléphone ... Mais c'est quand t'as dit "J'me marierai" que ça m'est venu cette idée-là (idiote) - on s'contrôle pas toujours !


Surtout j's'rais triste si pour le coup du coup de téléphone à ta mère, j't'ai fait d'la peine !...J'aurais dû continuer à faire semblant, j'sais bien ...


Quand on téléphone comme ça à tout bout de champ à sa mère qu'est morte y a belle lurette, c'est qu'on a ses raisons...
J'vais t'dire : ça faisait rigoler tout l'monde, moi pas ...
75


J'sais bien que ça t'a contrarié ... Ça contrarie, des trucs comme ça, qui touchent à sa mère ... Tu peux être sûr que c'est ça qui t'empêche de bander, et là j'te dis : pas bander c'est pas grave, c'est des trucs qui arrivent.
... Et si la fille est pas idiote (et même si elle a très envie - et là j'peux te dire que j'ai envie, même si j'm'explique pas bien pourquoi ou qu'est-ce) eh ! bien, la fille si elle est pas idiote, elle en fait pas une histoire !
Des fois j'me dis : Mieux vaut n'en rien dire (sans pour autant se taire) Un exemple : le mensonge. Le mensonge c'est personnel - c'est un truc à soi ... (d'abord à chacun sa manière.
Tes discours avec ta mère - pendant des années - c'était pour toi tout seul pas pour la galerie !
Moi aussi des fois je mens pour tout, pour rien, et pour voir ...
Enfin, c'est pas vraiment des mensonges ... mais j'pourrais pas dire c'que c'est !

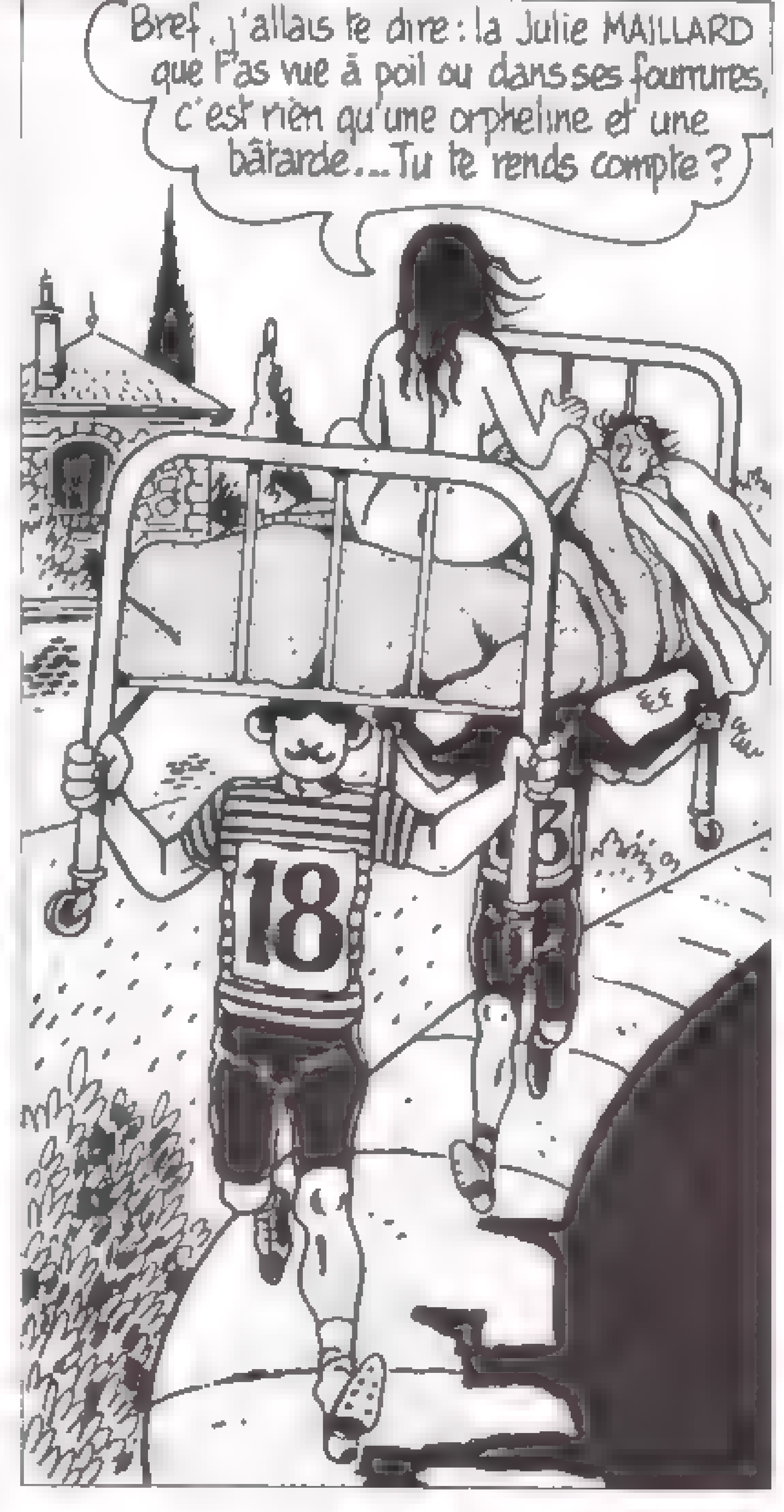




Mon nom c'est p't être Julie, ... pas Julie MAILLARD ... pas bien qui je suis ... connu mon pere ... disparu avec toute ... famille dans un naufrage aux Antilles... ou ... à côte du Mozambique ... c'est au choix !)

Avec toute ... famille sauf ma mère ... était pas sa femme et ... était ici, chez les MAILLARD ... peu à gouvernante un peu à bonne... et qu'a fait m'abandonner pour suivre un homme qui a fini par mourir tuée ...





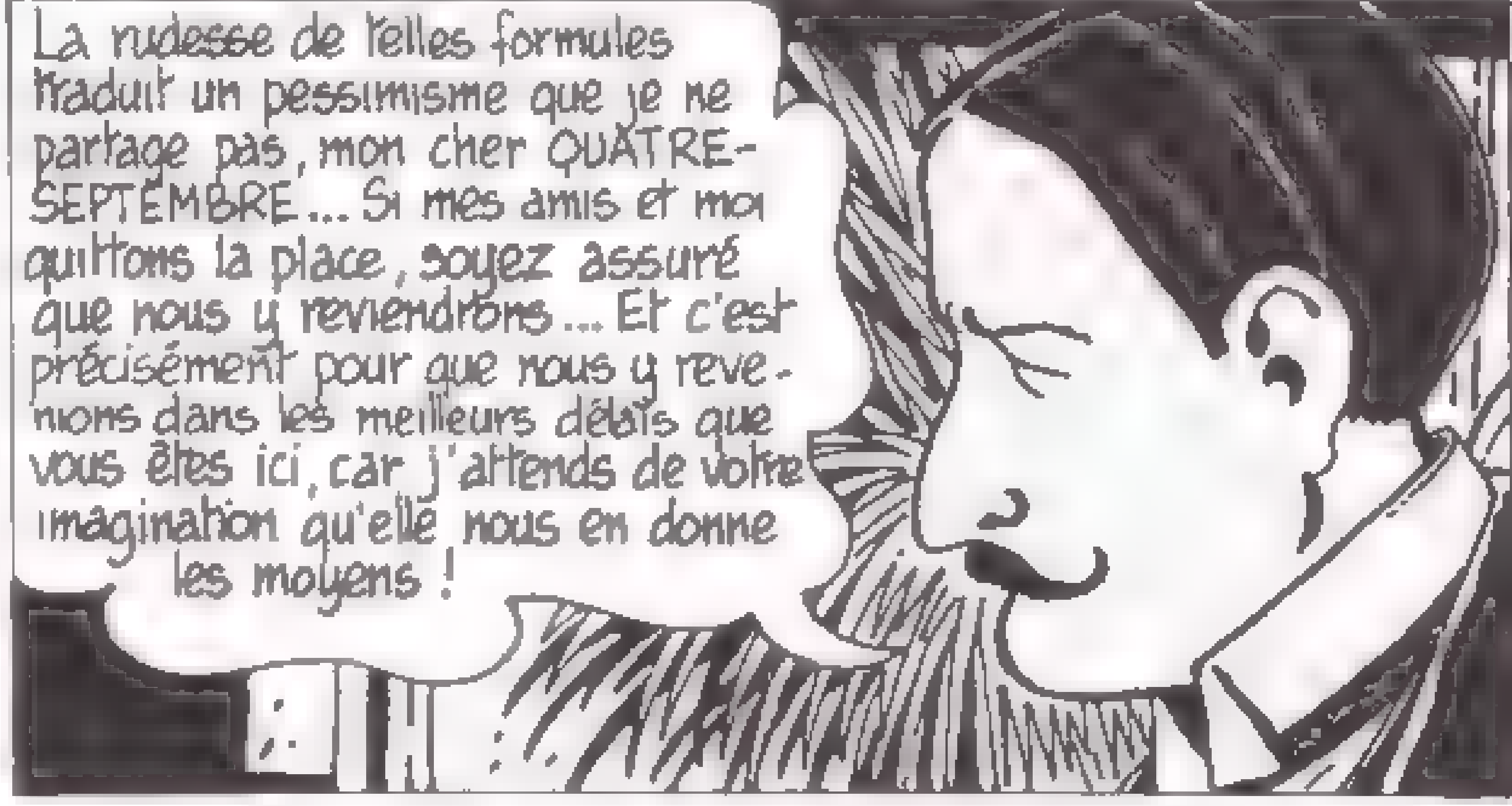




Parmi les hommes intelligents qui, avec discrétion, évoluent dans les coulisses de l'Etat, vous m'apparaissez comme le mieux informé dans les domaines les plus variés... sinon les plus singuliers... Comme vous ne manquez ni d'audace, ni d'imagination, on vous dit aussi indispensable que vous pourriez être, disons... dangereux !



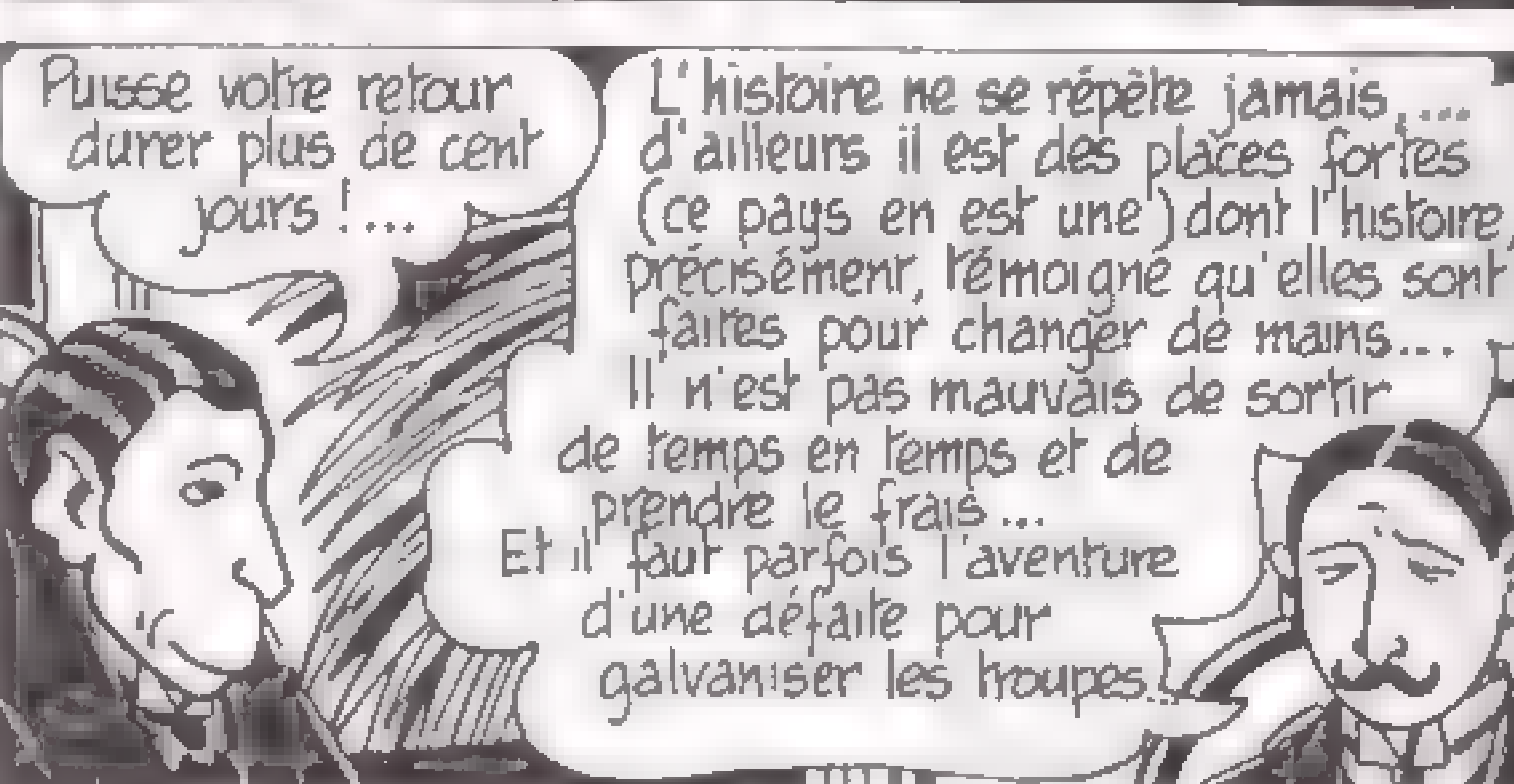







Je cherche au contraire à m'assurer des moyens de défendre la démocratie et la République, si elles étaient en danger... Je veux dire si l'opposition, ayant le pouvoir, conduisait le pays à la ruine et au chaos!

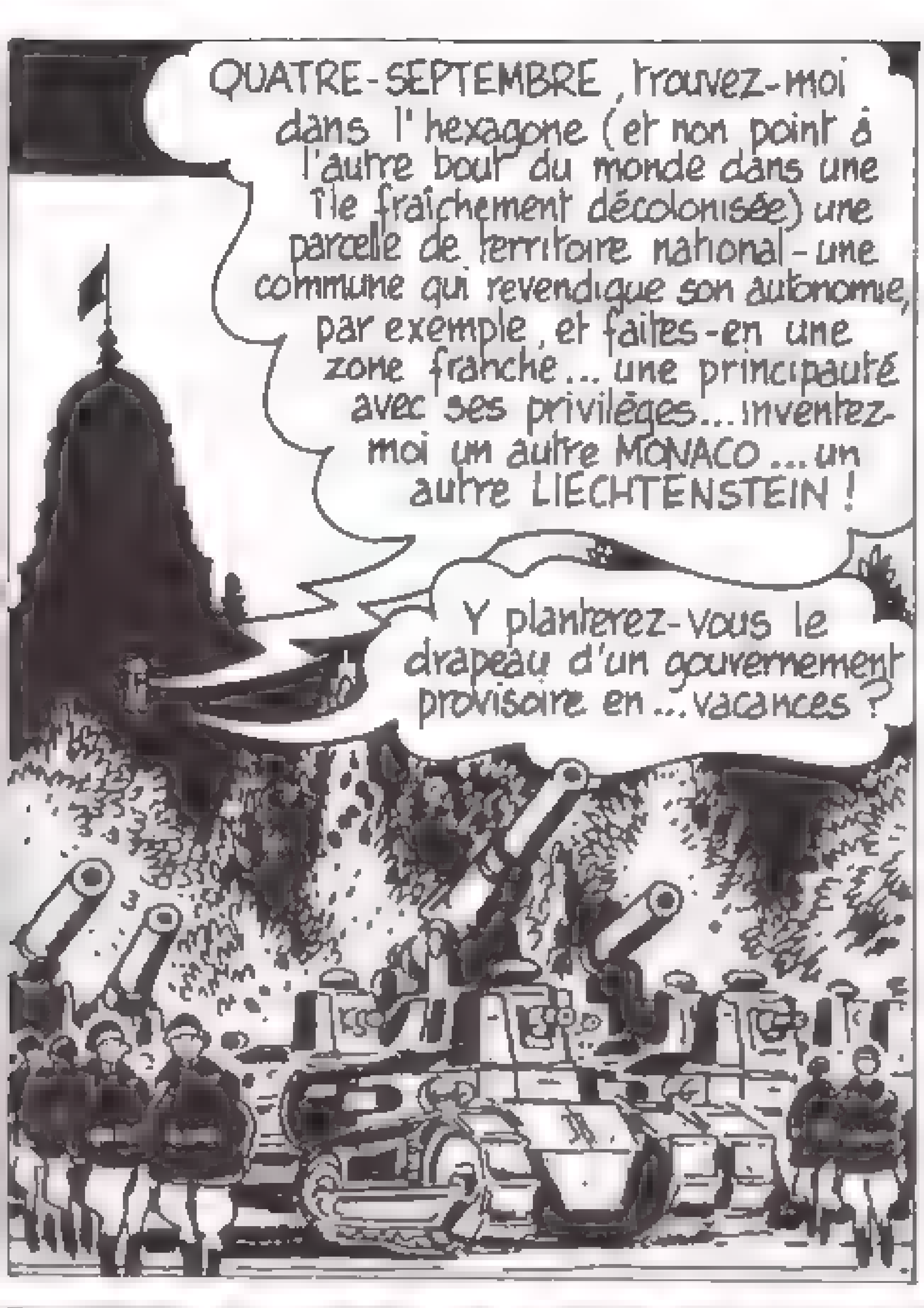

Les moyens... Vous voulez dire l'argent ?
Il ne s'agit pas seulement d'argent... Il me faudrait un point d'appui.. un tremplin... à partir duquel le moment venu il nous serait possible d'intervenir, et en attendant, d'informer l'opinion de notre vigilance et de notre dévouement à la cause nationale !...


Puisse votre retour durer plus de cent jours !...
L'histoire ne se répète jamais,... d'ailleurs il est des places fortes (ce pays en est une) dont l'histoire, précisément, témoigne qu'elles sont faites pour changer de mains... Il n'est pas mauvais de sortir de temps en temps et de prendre le frais...
Et il faut parfois l'aventure d'une défaite pour galvaniser les troupes !


Faut-il comprendre, Monsieur le Président, que vous cherchez un lieu de repli, sinon un refuge... dans un pays voisin et ami ?..
Non, non !... La démocratie ne condamne personne à l'exil, et nul ne peut bénéfice de s'y condamner lui-même...


Hier déjà on n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers, aujourd'hui, qui, en certaines circonstances, passe la frontière, prend des allures de fuyard sinon de malhonnête homme !... L'Etat respectueux des libertés s'accommode mal des craintes injustifiées,... à la limite il en prend ombrage !...
Etes-vous assuré du respect de ces libertés ?


... Comme il est dans ma nature de prévoir le pire, je dirais : oui, je pense qu'elles seront respectées...
...au moins en apparence... En réalité, il est douteux que l'expression des opinions contradictoires se fasse dans des conditions très différentes de celles que nous avons nous-mêmes établies... Il est de bonne guerre de se couper la parole !
Les guerres sont faites pour ça : couper quelque chose à quelqu'un avant qu'il ne vous les coupe !...


QUATRE-SEPTEMBRE, trouvez-moi dans l'hexagone (et non point à l'autre bout du monde dans une île fraîchement décolonisée) une parcelle de territoire national - une commune qui revendique son autonomie, par exemple, et faites-en une zone franche... une principauté avec ses privilèges... inventez-moi un autre MONACO... un autre LIECHTENSTEIN !
Y planterez-vous le drapeau d'un gouvernement provisoire en... vacances ?


Je commencerai par un émetteur radio, une agence de presse, et une banque !


(Je me demande si QUATRE-SEPTEMBRE est à la hauteur de sa réputation ... ah ! ce monde est plein d'escrocs et de turlupins ...)


Dieu !... la nuit tombe à peine et moi je tombe de sommeil...


MMM MMH.


JULIE !
BC

(A SUIVRE)



Illustration Anne Marie Simond

HUGUES REBELL LE SCANDALEUX

Les décadences se suivent mais ne se ressemblent pas : la nôtre paraît bien morne comparée à celle des Verlainiens, de Wilde et de Lorrain où il était de bon ton de mourir à trente ans de maladies honteuses. Les Amazones - dont on fait aujourd'hui grand cas - et leurs « collègues », les Montesquiou, Loti, Mirbeau, de Gourmont, Gustave le Rouge, etc , menaient dans le monde des lettres un tapage qu'on soupçonne à peine aujourd'hui, créaient un scandale permanent qui n'est plus guère l'apanage que des gens de spectacle. Parmi les plus méconnus de ces cavaliers de l'apocalypse poétique, Hugues Rebell occupe une place de choix, à mi-chemin entre Lorrain et le très curieux Frederick Rolfe, alias Baron Corvo, avec lequel il partage deux fascinations tenaces : celle de Venise, où ils auraient pu se rencontrer, et celle des pompes de l'Eglise Catholique Romaine, dont témoigne presque tout l'**Hadrien VII** de Corvo

Nantes, sa ville natale, avait ébloui Hugo, vu naître Jules Verne : il y entre en scène le octobre 1867, sous le nom de Georges Grassal du Choffat. Famille cossue, qui compte des marins tout autant que des dignitaires de l'Eglise. Georges fréquente les collèges de jésuites de la région, puis de Jersey, mais il interrompt bien vite ses études. Un destin peu commun l'attend, qui se soucie bien peu d'une formation. En 86, il publie à compte d'auteur, à Nantes, un premier recueil de poèmes, **Les Jeudis saints**, suivi bientôt d'un roman, **Les Méprisants**. Son second recueil paraîtra l'année suivante, qui est celle où meurt son père, chez l'éditeur Vanier, dit le « Bibliopole ». Les héritages ont du bon

Rebell va utiliser son argent au gré de ses passions tenaces : des voyages, de l'ivresse et des femmes - un beau programme! Mais il n'est pas comme Loti qui, dans son discours de réception à l'Académie, prétendait ne pas aimer lire, il dévore aussi les livres, aussi nombreux et exigeants que les filles. « La monogamie est morte, prostituons-nous à toutes les femmes! » Et, dans la pratique littéraire, à toutes les formes de récit

88 le voit en Allemagne, 89 en Belgique et Hollande. Il se rend également en Angleterre. C'est vers cette époque - il habite à Paris, rue Claude Bernard - qu'il se lie d'une grande et durable amitié avec le futur René Boylesve, natif de Tours. Il a de nouveau publié, mais des œuvres qui n'ont guère de consistance : Rebell vit peut-être trop intensément, incarnation de son œuvre au détriment de celle-ci, selon la métaphore de Wilde qu'il admirait et dont il traduira plus tard **Intentions**. Trop vivre nuirait-il aux écrivains?

Les Etourdissements, **Athlètes et psychologues** : ces titres même prêtent à rire, sentent le pastiche, encore qu'il n'en soit rien. Sur le plan idéologique, Rebell se fait des ennemis avec son monarchisme exacerbé. Toutefois, son esprit se fait pénétrant aux lectures de Sade... dont il tirera profit, le moment venu.

A partir de 1892, il est à Venise où il commence à écrire les très beaux **Chants de la pluie et du soleil**. Rebell mène une vie étourdissante, qui le ruine sur tous les plans. Rebell déteste Maeterlinck, et son style est bien l'antidote à un certain symbolisme ampoulé, tournant toujours autour du pot, puritain avec emphase. Mais voici venir pour Hugues Rebell le temps des œuvres fortes en 1892, il est à Venise où il a l'idée de **La Nichina**. Ce roman paraîtra en feuilleton dans le Mercure de France quatre ans plus tard C'est l'histoire d'une courtisane vénitienne, donnée comme la translation par Rebell du manuscrit d'un gentilhomme nommé Lorenzo Vendramin. Sombre drame de la jalousie, plein de rebondissements, dans la veine du roman noir, mais aussi plein de stupre et de libertinages, fresque étincelante de la vie de ces êtres déchirés par leur passion amoureuse, dévastatrice comme toutes les rages - y compris celle d'écrire Ce livre s'apparente assez à l'**Aphrodite** de Pierre Louys, qui paraît en même temps, « par la licence des situations et des postures », comme dit un critique un peu constipé de l'époque. « **La Nichina** est un livre charmant! », s'écrie pour sa part Charles Maurras, au comble de l'ambiguïté. Toujours est-il que les aventures de Madame Nichina, cette Emmanuelle fin de siècle, valurent un franc succès de librairie à leur auteur : on en tira 40.000 exemplaires... Succès de scandale? Certes, mais source d'une certaine estime aussi, qui lentement émane du monde des lettres, fasciné à son corps défendant - si l'on ose dire - par ce phénomène assez exceptionnel : Rebell s'avère un manieur de texte peu orthodoxe, mêlant les descriptions minutieuses de ses propres tourments amoureux (on dirait aujourd'hui des fantasmes, et la chose est d'importance), à une évocation non moins scrupuleuse et luxuriante des paysages de sa dramaturgie. En somme, il crée l'épopée amoureuse de cette fin du XIX[e] siècle, époque un peu hébétée encore par une trop longue abstinence en matière de fantasmes, précisément. Le XVIII[e] avait mieux fait...

Second succès, second chef-d'œuvre de Rebell, **La Câlineuse**, son roman le plus autobiographique, certainement, où Jean Lorrain, le chantre aux yeux pers de cette époque hystérique, apparaît sous l'aspect d'un « romancier, poète et chroniqueur » nommé Pierre Chaperon. Tout l'univers scabreux de Lorrain, les barrières, la jungle des rues, les chambres secrètes, les bals somptueux et libertins revivent sous les yeux de ce témoin sans égal, l'Oscar Wilde français comme on a dit un peu à l'étourdi. **La Câlineuse** - ce nom fera florès par la suite - est une grue, une fille de joie, une créature à la Toulouse-Lautrec, qui dit drôlement des écrivains qu'ils « font leur guignol avec leurs sentiments ». Une observatrice vive et pénétrante de la société de son temps, impitoyable aussi, que Rebell campe avec beaucoup de maestria. Le Paris nocturne de cette épopée des interdits bouleverse la topologie bourgeoise engoncée dans ses bons sentiments, la malmène au point d'amener certains à jeter l'anathème sur l'auteur de telles turpitudes littéraires, ce qui est plutôt bon signe N empêche, on remue l'index... et on l'y met

1901 Commence dans **La Plume**, revue sophistiquée qui est un peu l'équivalent du **Yellow Book** où s'illustrèrent Wilde et Aubrey Beardsley, un « roman de mœurs créoles » intitulé **Les nuits chaudes du Cap Français**. L'exotisme sied bien à Rebell; il connaît le Cap Français et la faune qui s'y livre à la débauche et s'abîme dans des passions violentes Ce qui frappe dans ce roman brûlant comme la flamme d'un cierge du Diable, c'est la nature des rapports qu'entretiennent les personnages du roman . au sadisme dont on connaît l'origine, s'ajoute un masochisme féroce. L'action du livre est proprement démente : la succession des récits (le livre est fait d'épisodes) obéit à une logique cette fois totalement fantasmatique, subordonnée à ce seigneur et maître qu'est le projet sensuel de Rebell. Un projet dévastateur.

Ce livre sera le chant du cygne de son auteur, qui a brûlé sa vie et son don d'écriture aux feux de trop de soleils. Il faut excepter, bien sûr, un recueil de propos philosophiques, **Le Diable est à table**, commencé en 95, et qui paraîtra peu de temps après la disparition de l'écrivain. En 1900, il a visité l'Espagne, ce pays de soleil et de sang; depuis, la fortune et la santé l'ont quitté. Il vit misérablement, en compagnie d'un couple formé par sa servante et l'amant de celle-ci, un militaire plutôt rustre, rue des Francs-Bourgeois. Ses vieux amis essaient bien de l'aider, mais rien n'y fait. Hugues Rebell est un homme fini. Le 5 mars 1905, une péritonite implacable le cloue au lit et l'emporte peu après. Il avait trente-huit ans...

FRANÇOIS RIVIÈRE

Hubert Juin réédite, dans la Série « Fins de Siècle » de la collection 10×18, trois ouvrages: **La Câlineuse**, **La Nichina**, et **Les Nuits Chaudes du Cap Français**.

LA VENGEANCE D'UN INCONNU

Comme je visitais Bordeaux, par un matin d'été, et que je suivais, avec un ami, une ruelle sombre conduisant à la Porte du Palais, mon regard s'attacha sur une maison du XVIIIe siècle, aux balcons de fer renflés, soutenus de cariatides, aux hautes fenêtres surmontées de mascarons grimaçants. Encadrée de jardins, de hauts feuillages pleins de ténèbres, elle semblait prendre ses aises avec les baraques étriquées, tordues, sans doute pauvrement habitées, de son entourage, où l'on voyait du linge et des mouchoirs rouges à sécher. En dépit de la lumière jaune et avare qui ne l'éclairait qu'à demi, des figures sculptées assez rudement, des amours aux jambes cagneuses et aux pieds serpentins cabriolant sous les balustres massifs du premier étage, cette demeure avait grand air; j'y lisais comme une expression de richesse fastueuse et insolente; des souvenirs de ce négoce hardi qui s'en allait à travers le monde à la ruine ou à la fortune et qui, s'il avait réussi, étalait au retour son triomphe et criait ses plaisirs.

Voyant que les vieux murs m'avaient rendu songeur, mon compagnon, qui était de la ville, me dit : « Cette maison a une histoire singulière. » Je la lui demandai. Et voici à peu près ce qu'il me conta, tandis que nous nous faisions un chemin avec peine au milieu des marchandes de fruits voiturant leurs éventaires et des servantes allant aux provisions, les cheveux enroulés sous un foulard écarlate

Pour écraser l'émeute qu'avaient soulevée à Bordeaux l'arrestation des députés girondins, l'arrêt des affaires et enfin la famine, la Convention venait d'envoyer avec pleins pouvoirs le représentant Tallien. C'était un homme médiocre, paisible, mais fat et ambitieux qui, par intérêt, besoin de se distinguer, de conquérir un rang élevé dans la République, devint tout à coup sanguinaire. Trouvant que l'insurrection s'était calmée trop promptement pour sa gloire, il affecta de découvrir partout des complots et des conspirateurs, et la guillotine ne chôma plus.

Cependant, au milieu de ces boucheries, Tallien eut un moment d'humanité et il se laissa attendrir. Une jeune femme, Thérésia de Cabarrus, épouse divorcée de M. de Fontenay, se trouvant en prison comme suspecte, s'autorisa d'une courte entrevue qu'elle avait eue naguère avec le représentant pour lui demander justice, elle parvint à le voir, le toucha de sa vive et agaçante beauté d'Espagnole. Tallien lui rendit la liberté et n'eut pas de peine ensuite à en faire sa maîtresse; sans être beau ni agréable, c'était alors une puissance que Thérésia, peu farouche et surtout intéressée, devait se plaire à conquérir. On les vit passer sur le Cours de Tourny, enlacés comme d'humbles et obscurs amoureux, dès lors, Bordeaux les confondit dans la même réprobation

Thérésia, pourtant loin de ressembler à Tallien, mettait son honneur féminin à être bonne et s'appliquait à la miséricorde comme à une élégance. Arracher de Tallien des passeports, parfois des levées d'écrou; empêcher des visites domiciliaires, prévenir des condamnés, c'était son jeu. Seulement, comme la bonté est une vertu qui mérite récompense et qu'on ne peut guère attendre celles de l'autre monde, Thérésia trouvait juste de faire payer ses grâces à ses obligés. Tantôt c'était un collier de douze ou quinze mille livres, tantôt c'était presque une fortune, vite gaspillée d'ailleurs, en joyaux, en toilettes et en fêtes.

Le ménage vivait ainsi, fort doucement, des menaces du maître et des rémissions de la maîtresse. Il y avait bien, de temps à autre, de légères querelles, soit que Tallien jugeait périlleuse la vente d'une nouvelle grâce, soit que Thérésia se fût montrée trop aimable pour les camarades du représentant. Avec des façons d'ours mal apprivoisé, il criait à son amie « Si tu continues, je vais te faire guillotiner. » Mais la jeune femme lui répliquait en riant : « C'est bien! je ne t'embrasse plus. » Et sans force armée, sans bourreau, sans pouvoirs derrière elle, c'était encore elle la plus puissante

Elle se faisait un divertissement, ou même une arme, de ces colères qu'elle savait fugitives, dont elle humiliait ensuite Tallien et qui le lui rendaient plus soumis, plus attaché. Alors, semblable aux femmes qui n'ont plus qu'à compter avec l'amour, elle sacrifiait ses adorateurs à sa fortune.

Un matin qu'elle était encore couchée, goûtant ces voluptés de paresse qui sont si chères aux créoles et aux Méridionales, on lui apporta une lettre qui longtemps la secoua de rires et la remplit d'une gaieté enfantine. Bien que Thérésia eût le style emphatique et contourné dès qu'elle se mêlait d'écrire, les manières prétentieuses de son correspondant ne l'en amusèrent pas moins à l'excès. La tête renversée sur l'oreiller, ayant peine à contenir son rire :

— Tiens, regarde-moi cela, dit-elle à Tallien qui travaillait près de son lit, et elle lui tendit l'épître d'un geste nonchalant, au bout de son bras nu

« Jamais l'Innocence, écrivait-on, entre autres compliments, n'a décoré un front plus pur que le vôtre; il rendrait l'Amour muet et glacerait jusqu'au Désir, si votre bouche mutine, formée par les Grâces, en inspirant l'admiration, ne laissait croire aussi que les paroles sensibles et pitoyables lui conviennent mieux que les cruelles... »

— Hein! s'écria Thérésia, tu ne m'en as jamais écrit de pareilles!

— L'insolent, murmurait Tallien

— Bah! fit-elle, c'est du bel esprit de province. Ça ne tire pas à conséquence.

— Bel esprit, bel esprit! cela te plaît à dire, mais ce jargon ridicule cache peut-être des





Une nouvelle d'HUGUES REBELL

...es fort malhonnêtes. Je voudrais bien ... quel est le malotru qui s'est permis de ...dresser ces indécences. Je lui ferais passer le ... de t'en écrire de nouvelles

— Laisse donc! Laisse donc! disait Therésia ... de force à me défendre d'un galantin

— Tu les encourages par tes coquetteries! ...ait Tallien, furieux, et il se promenait à ... pas, froissant la lettre, heurtant les ... à jeter et à briser les uns contre les ..., les sèvres fragiles et les riens charmants ... biscuit et de cristal, dont était remplie cette ...mbre féminine

Mais Thérésia, toute joyeuse d'avoir ainsi ...fé au point voulu la colère de Tallien, se ... à appeler sa femme de chambre :

— Frénelle! Frénelle!

C'était la secrétaire, l'agent secret, l'auxi...re de Thérésia, d'ailleurs, comme sa maîtresse, ... et jolie

Elle accourut, riant déjà, le nez au vent, ...rant quelque aventure

— Frenelle, regardez la colère de mon mari pour une misérable lettre que je viens de lui ...ontrer! Voilà comment il encourage ma ...ance!

— Oh! citoyen, s'écria Frénelle, essayant de prendre un air contristé, pouvez-vous gronder une femme si excellente, si dévouée?

Et comme le regard de Tallien, radouci mais ...nant, allait de la maîtresse à la servante :

— Allons! embrassez-vous et que ça finisse!

Thérésia, vautrée sur le lit, à demi riante et à demi boudeuse, voyait Tallien hésiter, glissait, se haussait vers lui, souple et massive, et d'une bouche chaude, molle, agrandie, lui buvait un baiser

— Ne recommence plus, disait Tallien, ça ...t trop de mal!

— Mes caresses?

— Non, ces lettres...

— Mais ce n'est pourtant pas ma faute si on m'écrit, répliquait Thérésia de cette voix claire des Espagnoles du Nord, résonnante comme un ...ement de tambour

Thérésia ne cachait guère son existence. Sauf les grâces accordées aux suspects qu'il fallait naturellement tenir secrètes si on ne voulait pas risquer sa fortune et plus encore, elle ne laissait rien ignorer de son ménage avec Tallien, de ses amours passées et de ses amoureux du moment. Sa cour d'admirateurs aussi bien que ses domestiques se chargeaient de colporter, avec les menus faits de sa maison, les médisances qui se succédaient sur ses lèvres. L'aven... de la lettre fut bientôt la fable de la ville

...et amant méprisé se nommait Dubous...ens. C'était un des plus riches négociants de ...deaux, bel homme avec cela, jeune encore, ...ant ces façons élégantes, autoritaires et ...bles du haut commerce bordelais qui était ...refois une véritable aristocratie. Il passait pour un homme habile en affaires, assez fin dans la conduite de sa vie; et, bien que ce ne fût pas son métier d'écrire des billets doux, on s'étonnait qu'il eût en cette affaire montré tant de maladresse. Il fallait que Thérésia lui eût tourné la tête. D'ordinaire, il observait une réserve extrême; et, en dehors des affaires et des réceptions obligées, son existence s'écoulait presque mystérieuse au fond de son hôtel de la rue Sainte-Catherine

Il est vrai qu'il n'avait pas toujours ainsi vécu. On l'avait connu gai, d'une prodigalité extravagante, affichant son luxe et ses débauches. Il entretenait alors une comédienne à la mode et c'est pour elle qu'il avait fait bâtir ce fastueux hôtel de la Porte du Palais, où il ne l'installa point, car les amants se brouillèrent avant qu'il ne fût achevé. Après la rupture, Dubousquens était parti pour Saint-Domingue, d'où arriva un beau jour cette nouvelle : « Dubousquens se marie! Dubousquens se marie! »

Ces épousailles étaient au moins aussi inattendues que la déclaration à Thérésia de Fontenay

On annonça son retour, et déjà la curiosité provinciale s'éveillait, essayant d'imaginer les qualités et les défauts de Mme Dubousquens; déjà on préparait vœux et compliments, bals et festins, quand on vit le négociant revenir seul. Il apparut accablé, presque méconnaissable de visage et d'humeur.

Des bruits étranges se répandirent. Sa fiancée était morte, assassinée, disait-on, par une femme

Dubousquens ne revenait pourtant pas seul, ainsi qu'il l'avait laissé soupçonner. Parmi ses domestiques il ramenait une jeune fille noire, trop belle pour n'être qu'une servante. Elle semblait réunir en sa personne comme la séduction de deux races. Elle avait les traits fins, les cheveux souples et soyeux, les formes élancées, je ne sais quelle grâce légère, tout européenne; et aussi de ces grands yeux vagues qui s'endorment ou s'illuminent sans qu'on devine pourquoi; une vie tour à tour somnolente et furieuse, mais ne se trahissant que par l'ardeur des gestes, le mouvement d'un sein qui s'offre, d'une croupe qui ondule, des bonds d'animal lubrique. C'est du moins ce qu'avaient rapporté les rares personnes qui l'avaient entrevue sur le navire, ou, en passant, par une fenêtre entr'ouverte. On ne pouvait l'approcher davantage. Dès son arrivée à Bordeaux, Dubousquens l'avait pour ainsi dire cloîtrée dans son hôtel de la Porte du Palais, dont les vastes jardins étaient défendus de toute curiosité par d'épais ombrages. Deux vieux domestiques anglais, et ne connaissant que leur langue natale, tout dévoués à leur maître, devaient la servir et la garder. Si tranquille et peu fréquentée que fût la rue où donnait l'hôtel, il n'était point permis à la jeune Noire de s'y montrer. Pourtant, quelquefois, elle apparaissait un instant au balcon. On ne l'avait jamais surprise à causer, ni même à dire un seul mot à personne, mais elle lançait de temps à autre au ciel du soir de ces courtes et dolentes mélopées africaines, qui semblent, plutôt qu'un chant développé, un soupir d'exil, un appel aux grandes forêts de ténèbres, à la mer endormeuse de là-bas.

Chaque mois, Dubousquens, laissant le soin de ses affaires à son premier commis Jumilhac, feignait de s'absenter de Bordeaux quelques jours. Il allait simplement s'enfermer dans son hôtel de la Porte du Palais. Il n'y recevait personne. Jumilhac lui-même, que seul on avait mis dans le secret, avait défense, sous quelque prétexte que ce fût, de venir l'y chercher

Dans la ville, Dubousquens était aimé du peuple, auquel il faisait de larges aumônes, envié des riches, à cause de sa grande fortune. On ne manquait pas de commenter cette retraite et d'essayer d'en soulever le voile « Pauvre homme! disait-on, avec plus ou moins de pitié et de raillerie, il a été si malheureux, il tente de se consoler. — Il se vengerait plutôt, répliquaient les autres. Le négociant n'est peut-être point l'homme paisible qu'il veut paraître. »

Et l'on racontait qu'il s'élevait souvent de la maison mystérieuse des lamentations, des hurlements sauvages. Quelqu'un disait avoir assisté, à la faveur des fenêtres ouvertes, à une horrible scène. Dubousquens frappait de toute sa force



Illustrations de Anne Marie Simond

la jeune Noire. On entendait, au milieu des sanglots, des coups sourds sur les os ou des claques retentissantes sur la chair nue, la voix furieuse du maître : « Ah! parle donc de tes caresses! toutes tes caresses abominables ne valent pas un seul de ses sourires. Tiens, donne-moi tes mains, tes mains criminelles, que je les frappe encore! Vois-tu, je devrais te tuer comme tu l'as tuée, exécrable fille!... Est-ce que tu pouvais te comparer, brute obscène, à celle qui était l'Amour! » Le témoin s'était enfui, épouvanté de ces imprécations insensées, puis, ramené par la curiosité, il avait vu Dubousquens subitement calmé, gémissant auprès de sa victime, lui disant d'une voix entrecoupée : « Laisse-moi baiser ton épaule, elle s'y appuyait comme cela, t'en souviens-tu? Te rappelles-tu aussi le jour où elle s'est endormie contre toi? » Puis il haussait la voix comme si la colère le dominait encore : « Ingrate! Ingrate! Elle qui t'aimait tant! As-tu connu maîtresse si clémente? »

On prétendait qu'entre le négociant et la jeune Noire il existait quelque sorcellerie diabolique et comme un pacte exécrable de luxure. Depuis plus de cinq ans, ils étaient ainsi enchaînés l'un à l'autre.

Tous ces bruits vinrent aux oreilles de Thérésia de Fontenay, qui s'amusa fort d'avoir pour adorateur « l'homme à la négresse ».

Elle ne comprenait rien à cette double adoration : « S'il m'aime tant, disait-elle, que ne quitte-t-il sa miss Chocolat? Bah! cœur d'artichaut : une feuille pour tout le monde! »

Cependant, avec une persistance, une régularité inexplicables, les épîtres amoureuses de Dubousquens arrivaient chaque matin à Thérésia. Elle ne les montrait point à Tallien et les mettait dans un petit bonheur du jour où elle conservait tout ce qui lui rappelait ses caprices ou flattait son âme vaniteuse. Bien qu'assez lasse d'une poursuite si opiniâtre, elle avait jugé convenable de ne point repousser brutalement une passion dont elle pouvait plus tard avoir besoin et tirer profit; sans rien faire pour l'encourager, elle voulait attendre.

Mais ce qu'elle supportait d'abord sans trop d'ennui lui devint bientôt odieux. Les lettres, peu à peu, avaient changé de style. Ce n'étaient plus d'humbles supplications, d'idolâtres prières mais des ordres et des menaces, puis des insultes.

Enfin la mesure fut dépassée. Un matin, la servante Frénelle vit sa maîtresse blême, tremblante d'émotion, les yeux en larmes, sauter à bas de son lit, se précipiter vers Tallien, lui tendre un papier bouchonné, déchiré comme si on avait voulu le détruire et qu'on se fût, après coup, décidé à le conserver.

— Lis, lis! disait-elle. C'est inouï!

Tallien commença à haute voix, mais il s'arrêta à la première ligne :

« Immonde prostituée, toi qui t'es vendue à tout Bordeaux, toi que le dernier des portefaix a pu trousser sur le pont... »

Le reste était encore plus insultant.

Comme s'il n'y avait point dans le vocabulaire commun d'assez basse injure, on était allé chercher les mots les plus boueux que se lancent les mariniers ivres, ceux qui n'évoquent les charmes de la femme que pour les mépriser et les salir.

Le représentant devint pâle; la lettre tremblait entre ses doigts.

— Tallien, dit Thérésa, vas-tu laisser ta femme être la risée d'une ville et la proie d'un misérable? Vais-je tous les jours être traitée de la sorte?

— Comment, tous les jours?

— Oui, reprit Thérésia, ce n'est pas la première lettre de ce genre que je reçois. J'en ai reçu vingt, trente peut-être! Je ne te les montrais pas, pour ne pas t'attrister. Cette fois, vraiment, c'est trop d'outrages! Je ne peux plus me taire, souffrir sans crier. Défends-moi, frappe le lâche.

— Quel est le misérable, s'écriait le représentant, quel est le misérable qui a pu écrire ces abominations?

— Tu ne vois pas? La lettre est signée!

— Comment! il a osé!... Du-bous-quens! Dubousquens! répétait Tallien, mais je connais ce nom-là.

Il courut chercher les rapports de police, éventra des montagnes de paperasses et, après avoir bouleversé de lourds dossiers, feuilleté et refeuilleté de gros livres, il finit par découvrir sur une page de calepin une petite note ainsi conçue :

« Dubousquens, négociant. Fortune évaluée à trente millions. Suspect par ses relations avec Gensonné, avec des royalistes avérés comme Martignac. Rôle douteux pendant l'insurrection contre-révolutionnaire. Depuis, a affecté des sentiments constitutionnels.

« A des amis puissants dans tous les partis. Très lié avec Robespierre jeune. Très populaire dans la ville. A ménager. »

— Très populaire, répétait Tallien en secouant la tête, très populaire et à ménager!

— Et qu'importe qu'il soit populaire? s'écria Thérésia.

Puis changeant de ton et se penchant au cou de son amant, l'étreignant avec force :

— Voyons, m'aimes-tu, Tallien? Vas-tu souffrir qu'on insulte ta Thérésia? Vas-tu hésiter à châtier un monstre! De quoi as-tu peur? N'es-tu pas le maître ici? D'ailleurs, il est suspect, ce bandit. Ah! si tu ne prends pas mieux ma défense, tu verras ce qui arrivera. Ils me traiteront comme Théroigne, ils me battront, ils me fouleront aux pieds, ils m'égorgeront peut-être, les infâmes!

— Sois donc tranquille! sois donc tranquille!

— Non! Je ne serai pas tranquille tant que tu ne m'auras pas vengée!

Le lendemain de cette scène, Jumilhac, le premier commis de Dubousquens, fut averti du danger que courait son patron par une chanteuse de théâtre, amie de Thérésia. Dubousquens était alors à son hôtel de la Porte du Palais, dont l'accès était interdit à tout le monde. Mais Jumilhac, sous le coup d'une si pressante menace, ne crut point devoir respecter la défense et, sans retard, il s'en fut le trouver.

A l'heure qu'il arriva, la rue était déserte. Sous le ciel clair, l'hôtel et les jardins formaient une nuit impénétrable. Mais comme il levait le marteau pour frapper, il surprit un mince filet de lumière aux fenêtres du premier étage et, au même instant, un cri atroce, un rugissement prolongé qui remplit la rue. Malgré l'émotion qu'il éprouvait, Jumilhac heurta violemment à la porte. La curiosité, et aussi le désir d'être utile à Dubousquens dominaient son inquiétude. On ne parut pas l'avoir entendu. Des cris étouffés, puis perçants, retentirent encore, enfin, comme il s'obstinait à frapper, une fenêtre s'ouvrit, un homme parut, demanda :

— Qui est là?

— C'est moi, Jumilhac, il faut absolument que je vous parle!

Un instant après un verrou glissait, la porte s'entrebâilla et Jumilhac pénétrait enfin dans la mystérieuse demeure, suivant Dubousquens à travers des corridors obscurs, jusqu'à un vaste salon entouré de glaces et meublé de sofas, qu'éclairait d'une lumière pâle un lustre à demi allumé. A son entrée, il entendit soupirer, sangloter longuement dans la pièce voisine.

— Que venez-vous faire? demanda Dubousquens, et qui vous a permis?

Sans habit, dans une fine et précieuse che-





[illegible] de dentelles, mais à demi déchirée, laissant [illegible] son cou sillonné d'éraflures rouges et com- [illegible] de griffes profondes, Dubousquens l'effraya, [illegible] ses yeux hagards, ses mains sanglantes, le [illegible]ement de colère ou de passion qui soule- [illegible] sa poitrine. Il tenait à la main une canne [illegible] et flexible

[illegible]lhac lui dit d'une voix sourde :

— Je viens vous sauver. Votre existence est [illegible] grand péril

[illegible] Comment cela? fit Dubousquens sans se [illegible]

Absorbé comme il l'était, il prêtait à peine [illegible] aux paroles les plus alarmantes.

[illegible] Vous avez été bien imprudent! répliqua [illegible] commis. Courtiser la maîtresse d'un homme [illegible] puissant, c'était déjà dangereux; mais lui [illegible] des injures!... Quel démon vous poussait [illegible] aussi légèrement votre tête?

[illegible] Que me contez-vous là? s'écria Dubous- [illegible] qui avait écouté son commis avec la [illegible] grande surprise

[illegible] Mais la vérité, simplement!

[illegible] Moi, j'ai courtisé une femme. Je lui ai [illegible] des injures? Voyons, vous êtes fou!

— Je ne suis pas fou. On a bien reconnu [illegible] écriture

— Et comment s'appelait cette amoureuse [illegible] ignore?

Avec hésitation, du bout des lèvres, comme [illegible] démentis formels de son patron lui avaient [illegible] son assurance. Jumilhac prononça le [illegible] de la gracieuse Espagnole. Dubousquens [illegible] regarda fixement. Il cherchait à découvrir [illegible] visage de son commis quelque intention [illegible] la raison d'un langage qui lui paraissait [illegible]

— Thérésia de Fontenay! dit-il, mais c'est [illegible]de, c'est insensé! Thérésia de Fontenay! [illegible] vue juste une fois, un soir qu'elle passait [illegible] Cours de Tourny. J'ai même dit, je m'en sou- [illegible] à un ami : « Vraiment, cette femme est [illegible] de sa réputation. Je l'aurais crue [illegible] »

A ce moment, un rire bizarre, comme une [illegible] de cris aigres, un rire qui ressemblait [illegible] à un aboiement de chienne qu'à un éclat [illegible] humaine retentit dans la pièce voisine : [illegible]squens s'approcha de la porte, y donna [illegible] coup de pied.

— Tigresse! te tairas-tu enfin?

[illegible] se tournant vers Jumilhac.

— Il n'y a pas d'être au monde qui m'ait fait [illegible] de mal.

Puis il se mit à marcher à grands pas, la tête [illegible], tandis qu'il répétait sans cesse :

— Thérésia de Fontenay! mais je ne la con- [illegible] pas! Je ne la connais pas plus que je n'ai [illegible] Mme de Pompadour. Quel est le coquin [illegible] audacieux pour avoir osé se servir de mon [illegible]

— Il est adroit en tout cas, observa Jumilhac. [illegible] ceux qui ont vu ces lettres n'ont pas douté qu'elles ne fussent de vous et Thérésia moins que tout autre. Or elle est en mesure de se venger. Vous connaissez Tallien, n'est-ce pas? Il ne lui en faut pas beaucoup pour transformer un honnête homme en suspect

— Mais que faire? demanda Dubousquens, accablé

— Il faut fuir, reprit Jumilhac, et sans retard. Il faut fuir dès ce soir.

— Puis-je ainsi abandonner mes affaires, risquer ma fortune?

— Et votre vie! vous n'y pensez plus? Vous ne pensez pas que vous avez contre vous des ennemis acharnés, des amitiés compromettantes, des jalousies. Il ne s'agit d'ailleurs que de disparaître un moment. Je vous remplacerai pendant votre absence. Ce ne sera pas la première fois.

Dubousquens réfléchit quelque temps, puis se décidant tout à coup :

— Allons, fit-il, et il alla préparer son départ

Il n'avait pas plutôt quitté le salon, que, de la chambre voisine, s'élança, bondit et se glissa à côté de Jumilhac comme un vif et souple animal Le commis aperçut alors une femme noire complètement nue

Son allure conservait quelque chose de sauvage, même de féroce; le regard, au contraire, était plein d'une douceur insinuante. Jumilhac crut lui voir autour du cou une parure de corail, c'étaient des gouttelettes de sang qui coulaient d'une blessure toute fraîche; on eût dit qu'une lame d'épée venait de lui entailler la peau légèrement. Ses yeux restaient encore rouges et humides des pleurs qu'elle venait de répandre.

Elle alla s'étendre sur un sofa, et les bras rejetés en arrière, la tête appuyée contre les mains, la chevelure dénouée, elle regardait devant elle en montrant ses dents brillantes.

Dubousquens était revenu en manteau et en bottes de voyage, prêt à partir. Quand il vit la négresse, une grande fureur l'emporta : il la prit par les cheveux et la poussa du sofa à coups de pied. Elle s'abandonnait aux brutalités du maître sans paraître en éprouver aucune frayeur et ne cessait de lui montrer les dents en un rire plein de dédain et qui semblait une menace de morsure

— Misérable! criait Dubousquens en la frappant. Oh! je ne te laisserai pas ainsi Il faut que je te tue!

— A quoi songez-vous? dit Jumilhac, et il saisit le bras de Dubousquens qui se levait pour la battre encore. Quand vous êtes en danger d'être arrêté, ne pouvez-vous oublier vos querelles? Tenez, écoutez!

La rue retentissait d'un long piétinement. Des pas s'arrêtèrent devant l'hôtel. Des crosses de fusil tombèrent sur le seuil Une voix haute cria :

— Ouvrez! au nom de la loi!

Les bougres! fit Jumilhac, nous sommes foutus maintenant!

Cependant, Dubousquens, très calme, éteignait le lustre, poussait la négresse dans la chambre voisine, dont il fermait la porte à clef, et priait Jumilhac de le suivre

Ils se glissèrent doucement dans le jardin, et comme la lune était levée ils longerent les murs abrités par de grands cèdres. Ils gagnèrent ainsi une petite porte dissimulée sous les arbres. Tout en cherchant la clef qui devait l'ouvrir :

— Un parent et moi, fit Dubousquens, sommes seuls à connaître cette issue et nous avons intérêt tous deux à ne point nous trahir.

— Alors, soyez sans crainte, dit Jumilhac J'ai tout préparé pour votre départ. Vous trouverez des chevaux à côté de la Sainte-Croix Gagnez Soulac Le *Scipion* prend la mer après-demain, il vous débarquera sur les côtes d'Espagne. En cas d'ennuis, voici un passeport en règle. Je vous apporte aussi l'argent qui est rentré cette semaine

— Ah! mon ami, puissé-je vous rendre, un jour, tout le bien que vous me faites en ce moment

— Dépêchons-nous, fit Jumilhac. J'entends du bruit

Dubousquens ouvrit alors avec précaution la petite porte. Mais il eut un recul de terreur. Des fusils et des baudriers blancs brillaient dans la nuit. Une troupe de gendarmes l'attendait à la sortie

— Ah! canailles, cria-t-il, qui a pu leur dire?

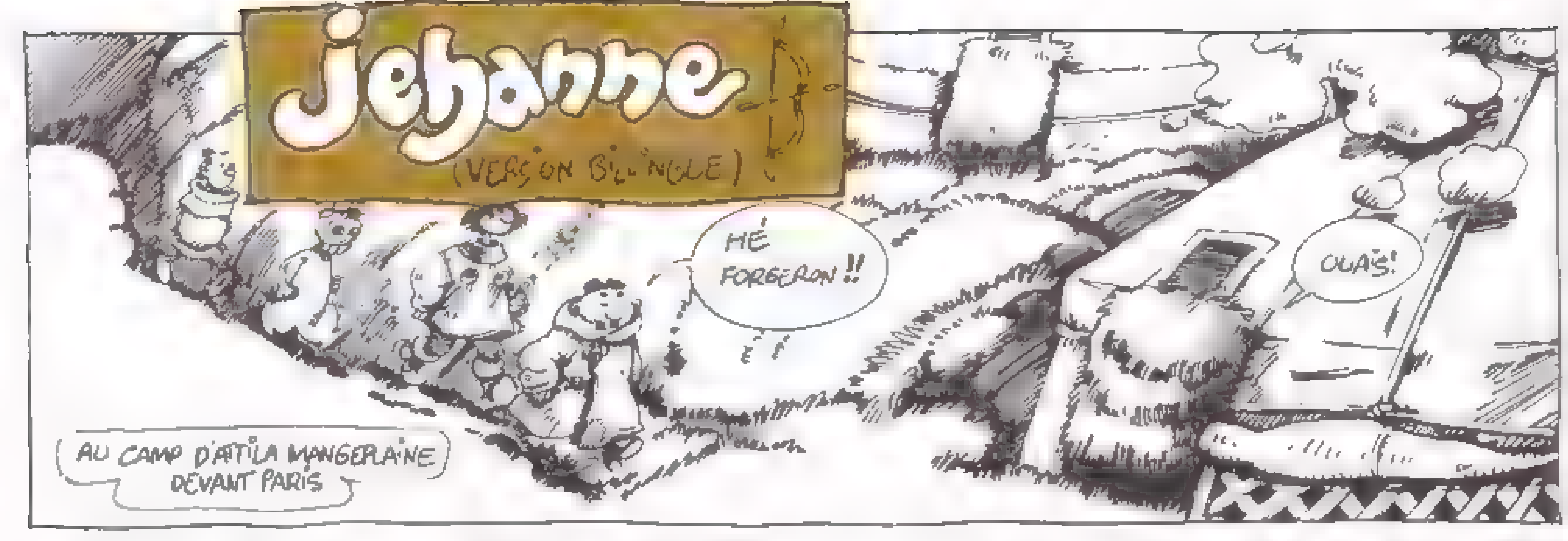
Et il essaya de faire feu de ses pistolets; mais aussitôt on se jeta sur lui, il fut désarmé en un clin d'œil.

Comme on l'entraînait avec Jumilhac, une forme noire surgit au milieu des gendarmes, les bouscula, glissa entre leurs mains. C'était la négresse qui s'était échappée ou qu'on venait de délivrer. Elle se détourna en courant, envoya du bout de ses longs doigts un baiser ironique à Dubousquens, eut son rire étrange pareil à un aboiement de chienne, puis elle disparut dans une ruelle

Dubousquens fut condamné à mort. Thérésia, implacable dans sa haine, suivit d'un balcon, en compagnie de Tallien, l'exécution de son insulteur. Il mourut courageusement, en homme qui a épuisé les plaisirs et peut-être, au milieu de toutes les apparences du bonheur, les maux de ce monde.

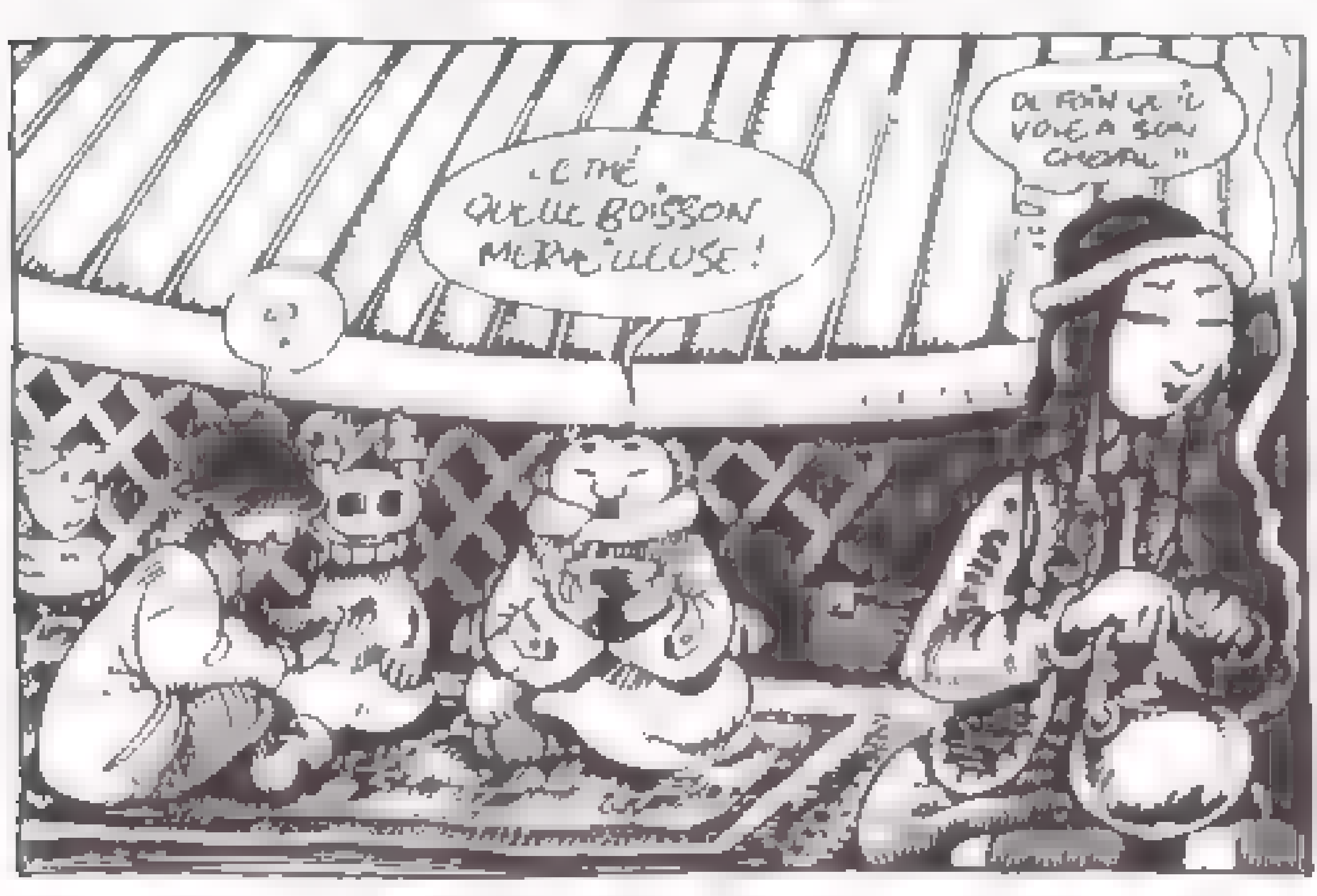
Mon guide ignore ce que devint la négresse Elle dut quitter la France, retourner parmi les siens, maintenant affranchis et maîtres, oublier au milieu d'eux son servage, ses amours horribles, peut-être ses crimes.

A Bordeaux, le secret de cette vengeance et de cette union bizarre n'est point encore éclairci. Il dort au milieu de ces vieilles murailles, dont les mascarons grimaçants ont je ne sais quel cruel sourire. Sans doute, on craint toujours les fantômes de ce passé tragique car les volets clos et le seuil moussu de l'hôtel exhalent la sombre tristesse des maisons abandonnées.


jehanne
(VERSION BILINGUE)
HÉ FORGERON !!
OUAIS!
AU CAMP D'ATTILA MANGERLAINE DEVANT PARIS


QU'EST-CE QUE C'EST QUE CEUX-LÀ?
RETAPE-MOI CETTE POINTE DE FLÈCHE...

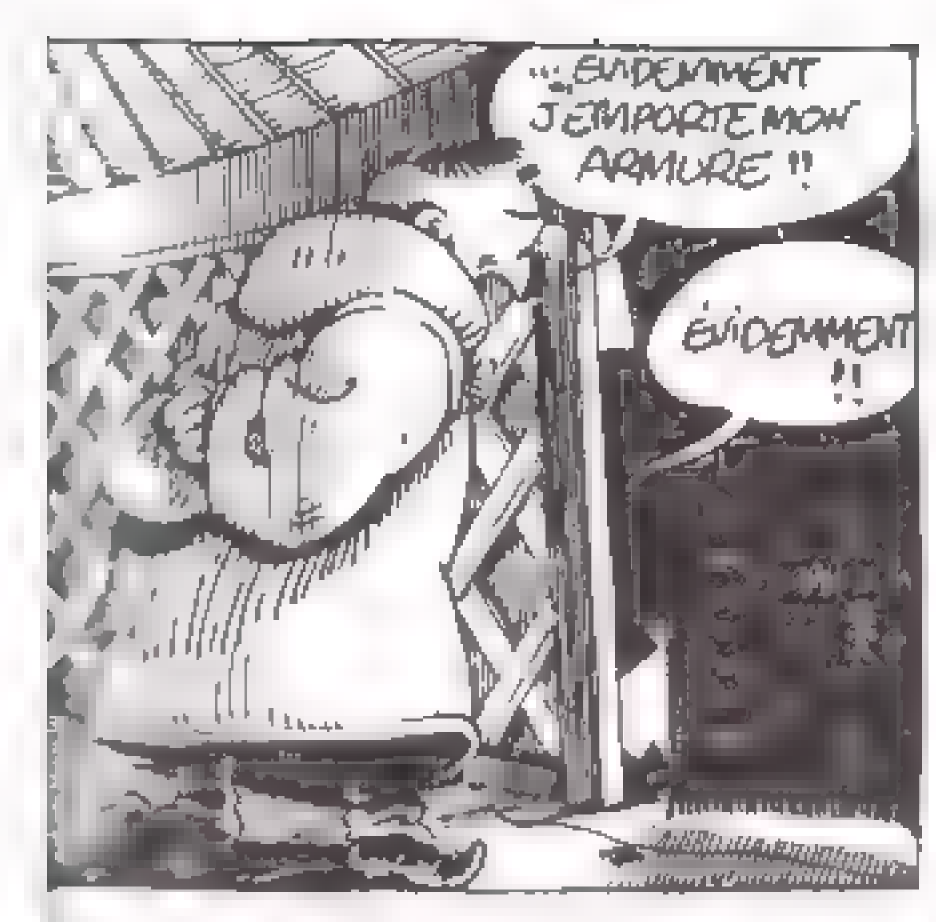

AH, BEN JE LA CONNAIS CELLE-LÀ !!!
L'EST DÉJÀ PASSÉE À LA MEULE AU MOINS VINGT FOIS....
ALLONS CHEZ MOI, JEHANNE !


?
LE THÉ QUELLE BOISSON MERVEILLEUSE !


MON COPAIN GILLES DE RAIS, DOIT NOUS REJOINDRE
LUI AUSSI, IL EST BÉNÉVOLE ?


HOLÀ..


BON, EN ATTENDANT, JE VOUS EMMÈNE VISITER LE SIÈGE...


...ÉVIDEMMENT J'EMPORTE MON ARMURE !!
ÉVIDEMMENT !!


AU TROT!
FALLAIT S'Y ATTENDRE!


IL VEUT SON ARMURE!
ÉVIDEMMEN !!


L'ARMURE D'ATTILA MANGEPAINE!
DOUCEMENT!


TIENS!
C'EST À CAUSE D'ELLE!
ALLONS!

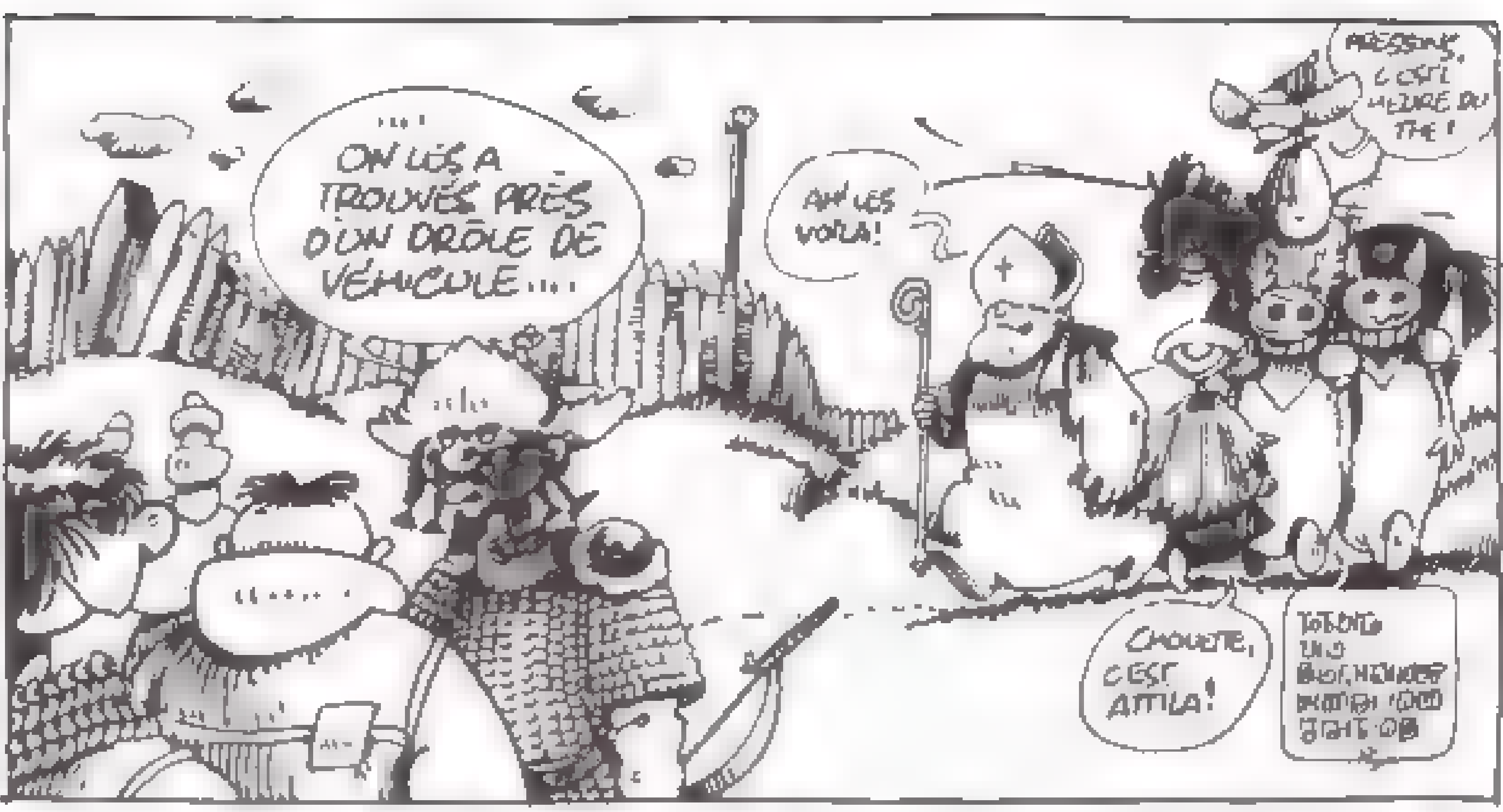

ET BIEN? IL NE LA REVÊT DONC POINT?
SON ARMURE..
ALORS? ALORS? POUR L'ABÎMER?


POURQUOI TIENT-IL À L'EMPORTER ?
CELUI QUI LA LAISSE TOMBER PAYE UNE AMENDE...


VOUS ME PLAISEZ - VOUS ÊTES ÉCONOME EN PAROLES
JE NE VOIS PAS CE QUE J' POURRAIS DIRE À
CHEF! ATTILA!

FMURR V2


ON A TROUVÉ QUATRE BIZARRES ÉTRANGERS...
OÙ SONT-ILS BIKALENU?
DANS L'AUTRE IMAGE!!


...ON LES A TROUVÉS PRÈS D'UN DRÔLE DE VÉHICULE....
PRESSONS, C'EST L'HEURE DU THÉ!
AH! LES VOILÀ!
CHOUETTE, C'EST ATTILA!


VOILÀ QU'ELLE INTRODUIT D'AUTRES ESPIONS MAINTENANT!
IL DIT QUE L'ÉVÊQUE S'ÉTAIT DISSIMULÉ DANS LA SOUTE DE L'ASTRONEF
ON VA AU THÉ?
DOUSSE QUI Y SORT GUILÀ?
JE DÉSIRAIS TANT VOUS ACCOMPAGNER.
JEHANNE CES GENS SONT DE VOS AMIS?
CHEVEUX ÊTRE HUN!


CHEF! CHEF!
CE SONT DES AMIS À ELLE?
DIT QUE SI ON LE PERTURBE TOUT LE TEMPS LA MACHINE EROTIQUE NE SERA JAMAIS PRÊTE
EST-CE QUE JE SAIS! EN TOUT CAS ELLE LES CONNAÎT!!
MASSACRE ET PILLAGE!!


ATTILA, ON A RAMASSÉ UN TOURISTE


JE SUIS VENU M'ASSURER QUE TU APPLIQUAIS BIEN LES ORDRES D'EN HAUT
HÉ! Y'EN A UN QUI SE TIRE
BEN ON C'EST TOUS DONNÉ RANCART ICI
LAISSE TOMBER
JE SUIS SI FATIGUÉ


MA CHÈRE JEHANNE J'ACCEPTERAIS AVEC JOIE L'AIDE DE TOUS VOS AMIS, MAIS....
QUE MANGERONT-ILS?


JE SUIS AU DESSUS DES CONTINGENCES MATÉRIELLES!
JE SUIS UN ASCÈTE!
JE BOUFFE QUE DE LA BOUGIE!


AH! BIEN... TRÈS BIEN!!!

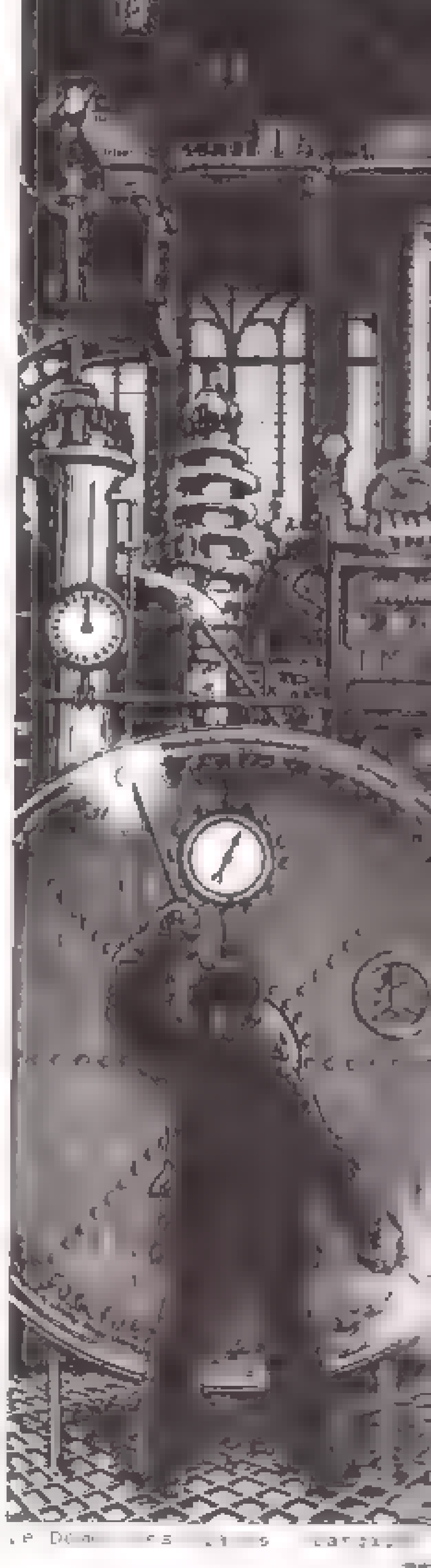

JE SUIS CONTENT! TRÈS CONTENT!
CE SIÈGE SERA UNE RÉUSSITE!

LES BANDES DESSINEES DE GILBERT LASCAULT

Les anti-romans de Tardi

bert Lascault enseigne l'esthétique à l'université de Nanterre. Il est l'auteur de *Un monde miné, Enfances choisies, Un îlot tempéré* (Bourgois) *monstre dans l'art occidental* (Klincksieck), et *Figurées défigurées, petit vocabulaire de la féminité représentée* (10 × 18). Enfin, il écrit des textes su 'art contemporain dans *Chroniques de l'art vivant, XXe siècle, L'arc*, etc.





monde creux et trompeur
univers est fait de façades, masques, de faux-semblants même (comme le disait peintre Max Ernst) un masque en cacher un autre. Ne vous fiez pas aux façades. Ne pas à la solidité des . Pour Tardi, le monde est fable, un théâtre. Tout (ou presque tout) est machiné. novembre 1889, en plein océan arctique, un iceberg tour de silence et de solitude de deux savants fous, se distingue guère des « vrais » icebergs qui environnent. Il s'appelle le démon des glaces. Il contient des appartements, des laboratoires (où se fabriquent des armes bactériologiques) des canons, des machines frigorifiques (qui permettent le camouflage en iceberg), d'autres machines, des magasins. C'est un iceberg farci, un iceberg machiné, falsifié. Mais, après tout, nous ne saurons jamais si les autres icebergs (autour de lui) ne sont pas également creux : si, à l'intérieur des glaces autres, ne se cachent pas aussi des mystères inquiétants. Tardi nous apprend à douter de l'existence de tout iceberg.

Il suscite également des doutes à propos de réalités moins lointaines. Une trappe s'ouvre sur le Pont Neuf et conduit dans un souterrain où se réunissent en 1911, coiffés de chapeaux melons, les sectateurs parisiens de Pazuzu, propagateurs de la fièvres des marais. Un crabe d'acier sort du socle du Lion de la place Denfert-Rochereau. Les lions du XIVe arrondissement ont une immobilité trompeuse. Tardi nous montre les nouveaux mystères de Paris. « Ne vous fiez pas aux apparences, petite idiote ! » dit Espérandieu à Adèle Blanc-Sec.

LES BANDES DESSINEES DE GILBERT LASCAULT

Les anti-romans de Tardi



Adèle Blanc-Sec (Casterman)

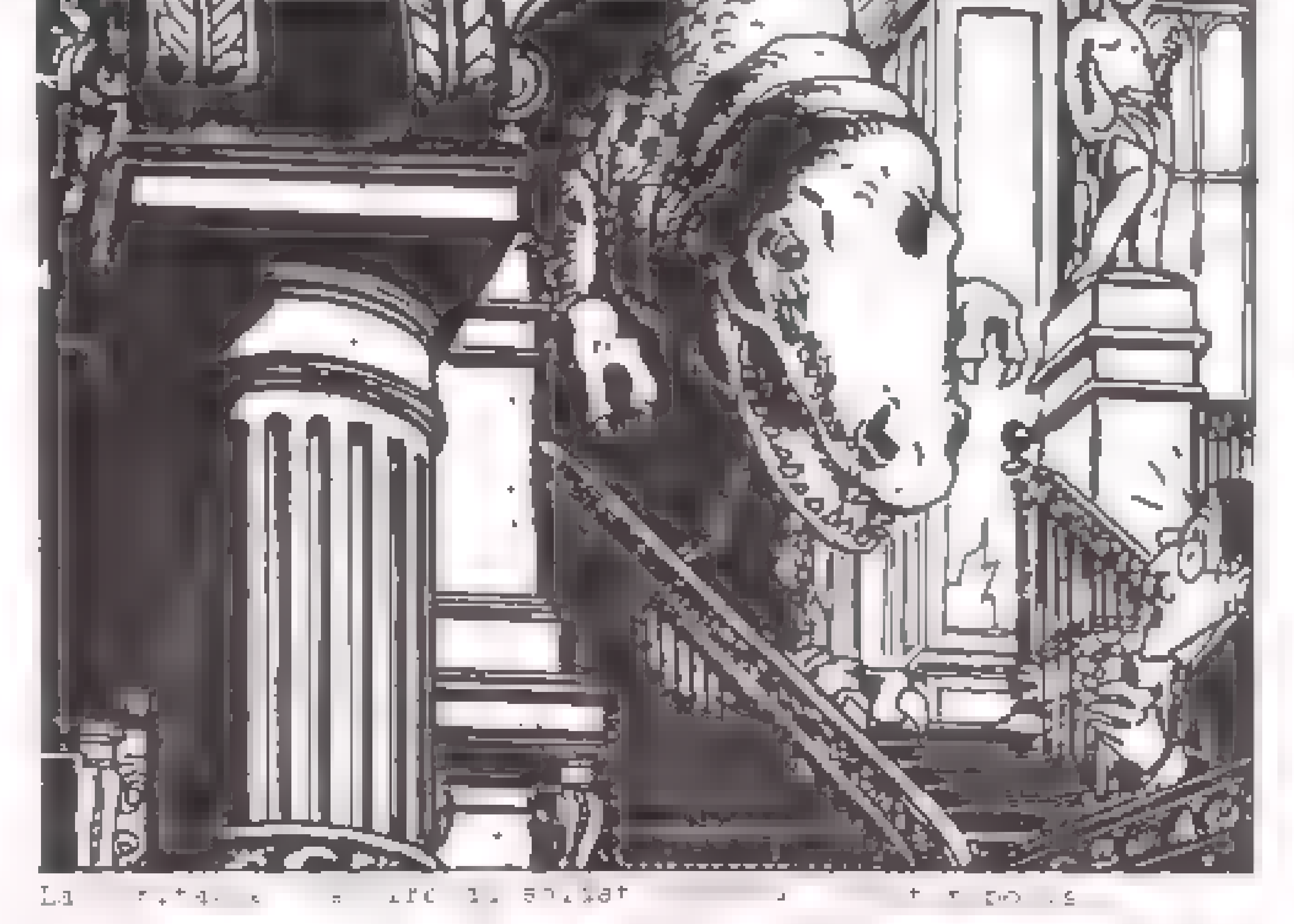
Doubles, masques, ressemblances

Pas plus qu'aux icebergs, qu'au Lion de Denfert-Rochereau, on ne fera confiance aux femmes, ni aux hommes. Adèle Blanc-Sec se fait un moment passer pour Edith Rabetjoie, qui elle-même se déguise parfois en barbu Joseph et Albert, parfois complices d'Adèle, se ressemblent; parfois ils se déguisent; tous deux trahissent Adèle... Dans les fictions de Tardi, fausses moustaches, fausses barbes, lunettes noires se multiplient et viennent brouiller les intrigues. Toujours, tout se complique. Et lorsqu'un personnage veut expliquer, cela devient encore plus obscur. « Quelle salade! » dit Adèle lorsqu'on essaie de lui raconter les événements dont elle est le témoin central
Un autre personnage considère les aventures d'Adèle comme l'anti-roman : « oui, drôle d'histoire! Même pas bonne à faire un mauvais roman... Trop compliquée! On n'y comprendrait rien ».
Une histoire qui n'est « pas bonne à faire un mauvais roman » est peut-être bonne à faire un excellent récit. Le lecteur n'a peut-être pas besoin de comprendre. Il doit, sans doute, cesser de vouloir tout comprendre, de vouloir être un dieu omniscient. Comme dans certains romans russes (où le lecteur français confond les noms des multiples personnages), comme dans les aventures de Fantômas, comme dans celles de Mabuse, comprendre n'est pas très important. Le plaisir du lecteur est ailleurs : dans les rencontres, dans les surprises. Dans les bandes dessinées de Tardi, les vieilles femmes jouent du revolver; les actrices déguisées en démons laissent dans la neige des traces d'oiseaux; les ptérodactyles permettent aux condamnés à mort d'échapper à la guillotine, au dernier moment; habillé en militaire, un pithécanthrope amoureux joue les Quasimodo sur les tours de Notre-Dame; accompagné d'un chien-loup plus grand que lui, un nain fait visiter une immense cité de fer installée au cœur du désert...

Evénements et éléments
En de tels récits, il n'y a pas de héros, pas de personnage essentiel. Simplement, les événements tournent autour d un individu, témoin plus ou moins actif, au nom plus drôle que redoutable. Avec des noms propres comme Jérôme Plumier (dans **Le démon des glaces**), d'Adèle Blanc-Sec, de Brindavoine (que certains appellent Pleindavoine), nous sommes loin de Luc Bradefer ou de Superman. Ils regardent, commentent. Il leur arrive de se battre, mais aussi d'accepter ce qui leur arrive. Ils ne sont pas les champions de la loi, et parfois, ils semblent séduits par les délits des autres. Leur visage reste le plus souvent indifférent, ni étonné, ni agressif, ni amical. Autour d eux, tout s'agite : on se matraque, on se tue, on complote, on réussit et on échoue, on change de camp à toute vitesse Des avions biplans lancent de la dynamite sur des voitures, des voiliers explosent. On pille le fond de la mer. Les œufs du ptérodactyle éclosent dans une salle du Museum. Les chiens [redacted]
Parfois, les pauses entre les actions sont au moins aussi étranges que les actions elles-mêmes. Au milieu du désert, l'Anglais Carpleasure installe son pliant, boit une tasse de thé et, sur un gramophone, écoute « Matonkiki, ma tonkinoise »
En même temps que Tardi multiplie les événements, ou invente de curieux repos, il nous impose aussi des lieux, des éléments. Les hommes et les femmes comptent ici moins que les actes et les espaces. **Le démon des glaces** se passe dans le froid, l'eau et la nuit, le plus souvent. **Adieu Brindavoine** s'organise dans le soleil et le sable. **Adèle et la bête**, c'est Paris en automne 1911, le Museum d'histoire naturelle, l'Elysée et la Gare de Lyon, etc. **Le démon de la Tour Eiffel** « fonctionne » dans la neige. **Ici Même** (sur un scénario de Forest) commence sous le signe de la pluie qui tombe sur une propriété morcelée

L'histoire approximative
Dans ces aventures, l'histoire des historiens est à la fois présente et absente Parfois, des personnages historiques viennent (comme chez Alexandre Dumas) se mêler aux personnages inventés : le président Fallières, Clémenceau, le préfet de police Lépine D'autres noms sont des approximations à partir de noms « réels ». L'actrice Clara Benhardt évoque le nom de Sarah Bernhardt. Et la « vraie » Sarah Bernhardt avait, d'ailleurs, ses côtés de chez Clara : elle faisait la sieste dans un cercueil; elle se faisait accompagner par un alligator, ou par des tigres en cage. Le nom du peintre Peissonier (dans **Le démon de la Tour Eiffel**) fait penser à Meissonnier, même si l œuvre du peintre imaginaire ne ressemble nullement à celle de Meissonnier.
Mais l'histoire est encore présente d'autres manières. Les aventures d'Adèle Blanc-Sec commencent à la fin de 1911; celles de Brindavoine en 1914 Dans les fictions de Tardi, la guerre mondiale n'est pas encore là, mais déjà elle s'annonce. Les aventures d'Adèle s'ouvrent sur l'éclosion d'un œuf de ptérodactyle (1). Le silence du Museum engendre les monstres De même la barbarie, les meurtres, commencent à indiquer l'imminence de la guerre. Déjà, les savants manipulent bombes, torpilles, germes de mort, machines. Déjà ils délirent par amour du pouvoir. Déjà Tardi nous fait deviner ce que le philosophe Michel Serres aujourd'hui nomme la thanatocratie : le pouvoir extrême lié au savoir de la mort, à l'art scientifique de tuer
Cette fascination anxieuse pour la guerre de 14-18 permet peut-être aussi de mieux comprendre les dessins fréquents (dans ces bandes) de cimetières, de tombes Ce ne sont pas encore des monuments aux morts (qui viendront après la guerre), mais déjà des pierres marquées par la mort. Et si, au milieu des dangers, des malheurs, les personnages de Tardi gardent une certaine désinvolture, c'est peut-être parce que quelque chose en eux sait que tout sera plus catastrophique demain, que le pire est à venir

(1) Certains, ici, évoqueront le titre du film de Bergman, **L'œuf du serpent**, film lui aussi lié aux idées de la barbarie, de la science dangereuse, du crime, lui aussi film sur une **avant-**[redacted].



La [illegible]

HAGGARTH

LE CRANE AUX TROIS SERPENTS



CHAPITRE II :
LES YEUX DE LA MORT

VICTOR DE LA FUENTE

À la tête de son groupe de sauvages guerriers tunas, Haggarth s'est enfoncé dans une région désolée. Son but dérober, dans un monastere, le crâne aux trois serpents. Cette relique est le symbole de paix et d'unité des paysans qui peuplent cette contrée montagneuse. Sa disparition signifierait que chaque chef de clan se réclamerait au droit de gouverner les autres et que, devant une armee divisee, ce territoire deviendrait une proie facile pour les Tunas. Face au péril, les paysans se regroupent pour affronter les hommes d'Haggarth, ceux qui "défient la vie et la mort". La lutte s'engage, âpre et sauvage. Fauché par la hache d'un paysan, Haggarth s'effondre


HAGGARTH ! FAIS UN EFFORT ET JE T'AIDERAI À SORTIR DE CET ENDROIT MAUDIT..!


NON NON OCCUPE TOI DE RÉCU-PÉRER LA RELIQUE, ET ESSAIE DE TRAVER-SER LA FRONTIÈRE MOI JE SUIS FINI


NE PERDS PLUS DE TEMPS ! VA T-EN AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD!


VAS-TU SORTIR DE LÀ, ESPÈCE DE BOURRIQUE ?


RACE DE PRÉTENTIEUX!
YAAAGH!

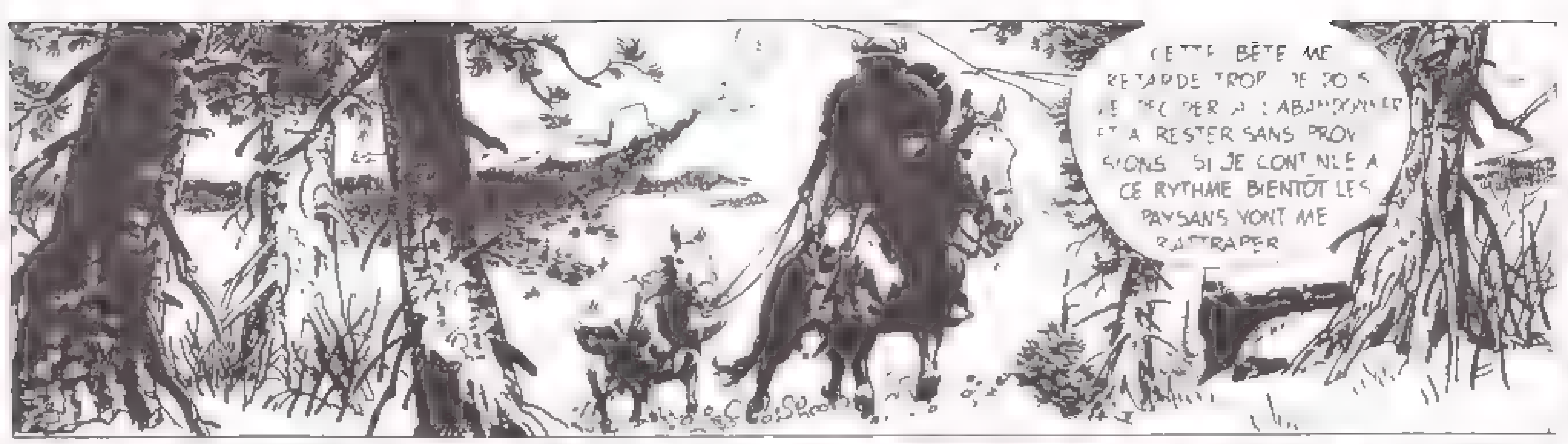





IL Y A DES TRACES DE SANG ! LE JEUNE HOMME A SÛREMENT GLISSÉ ICI


S'IL EST TOMBÉ DE CE CÔTÉ, IL …URA PAS EU BEAUCOUP DE …ANCE. CE RAVIN A PLUS DE … COUDÉES DE PROFONDEUR ET LES ROCHES SONT …ISÉES COMME …ES POINTES …E LANCE
OCCUPONS-NOUS D'ABORD DES BLESSÉS ET APRÈS NOUS RECHERCHERONS SON CORPS


NON ! NE PARTEZ PAS ! AU SECOURS !


CETTE BÊTE ME RETARDE TROP
ET A RESTER SANS PROVISIONS SI JE CONTINUE A CE RYTHME BIENTÔT LES PAYSANS VONT ME RATTRAPER


QUE FAIT UN GUERRIER **TUNA** TOUT SEUL SUR NOTRE TERRITOIRE ? SUREMENT RIEN DE BON

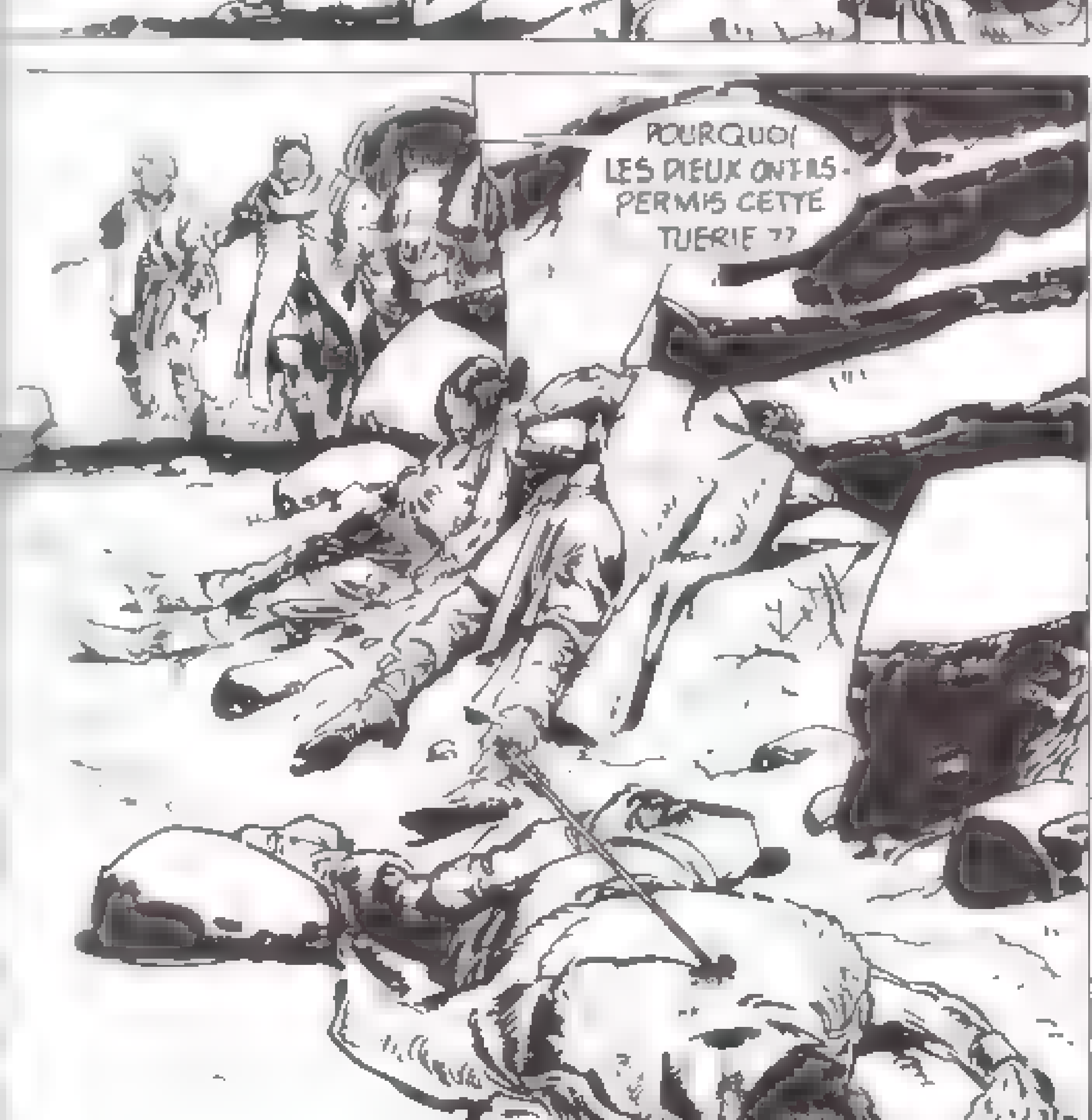

QUI EST LA

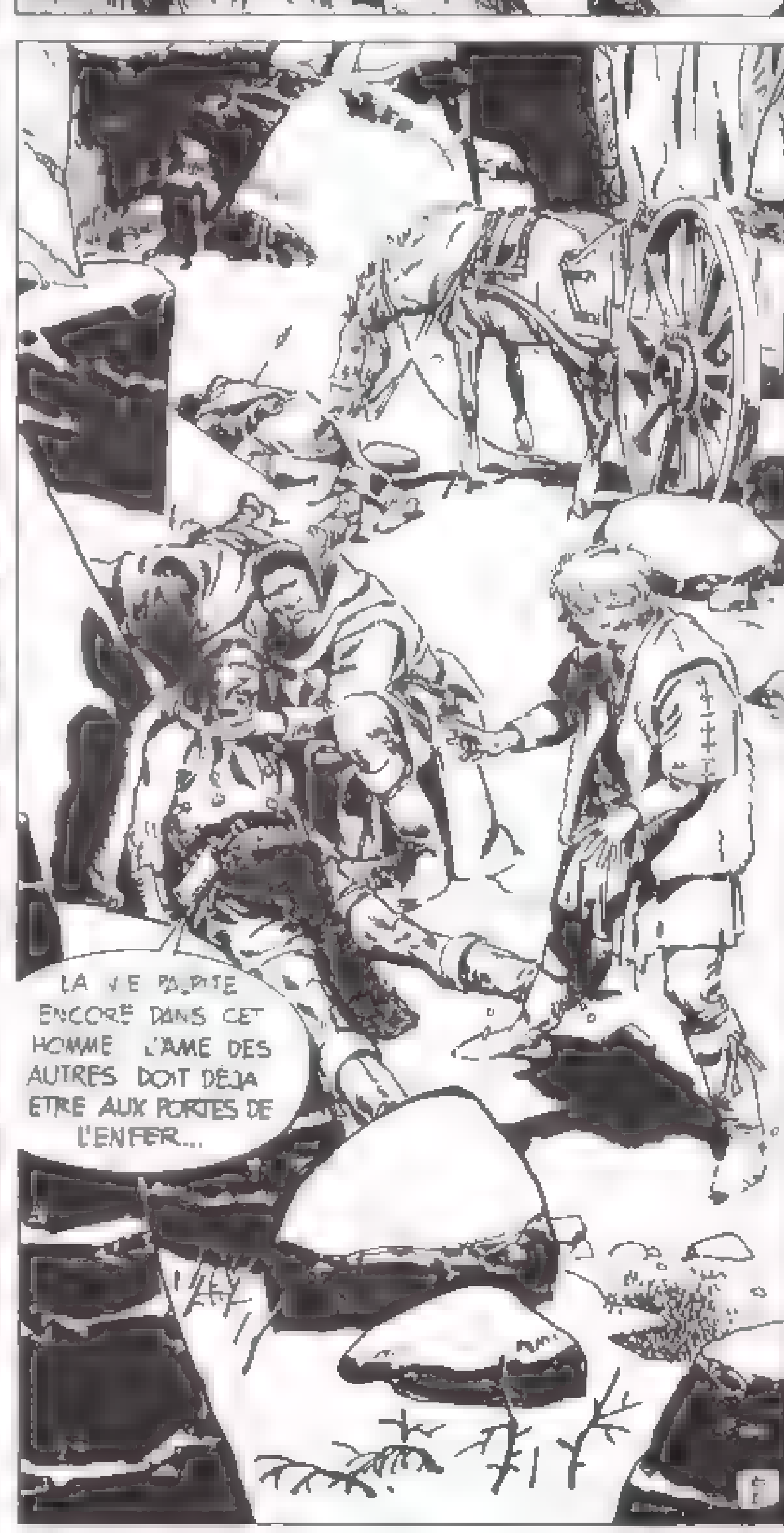

MAIS QUE SE PASSE T IL SOUS LE NOUVEAU JOUR IL Y A LONGTEMPS QUE JE N'AI VU CES SOLITUDES BOULEVERSÉES

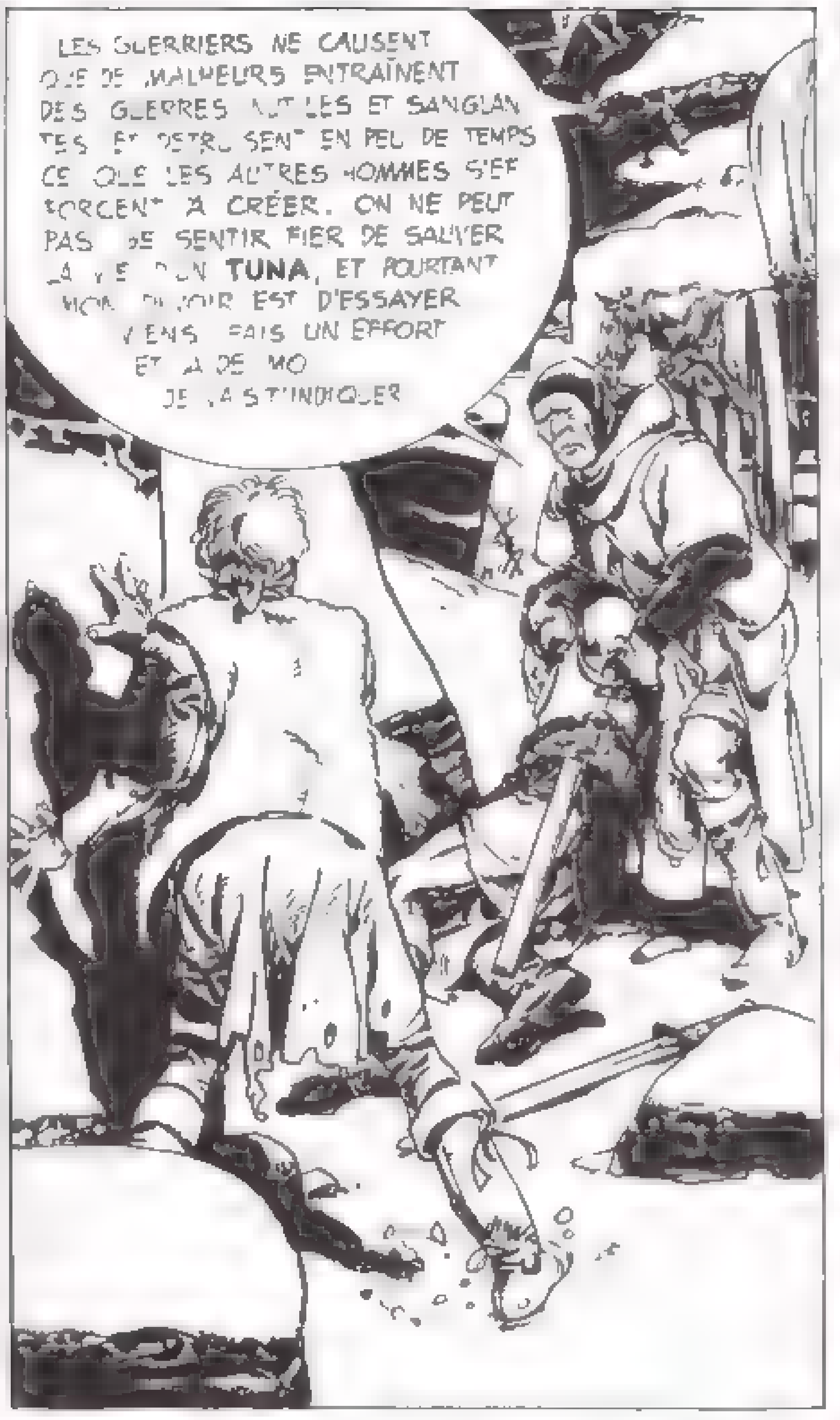

CE N'EST PAS POSS B.E QU'EST CE QU T'ARRIVE ? COMMENT T'ES TU BLESSE DE LA SORTE ?


MES YEUX !




POURQUOI LES DIEUX ONT-ILS PERMIS CETTE TUERIE ??


LA VIE PALPITE ENCORE DANS CET HOMME. L'AME DES AUTRES DOIT DÉJA ETRE AUX PORTES DE L'ENFER...


LES GUERRIERS NE CAUSENT QUE DE MALHEURS ENTRAÎNENT DES GUERRES INUTILES ET SANGLANTES ET DÉTRUISENT EN PEU DE TEMPS CE QUE LES AUTRES HOMMES S'EFFORCENT À CRÉER. ON NE PEUT PAS SE SENTIR FIER DE SAUVER LA VIE D'UN **TUNA**, ET POURTANT MON DEVOIR EST D'ESSAYER
VIENS FAIS UN EFFORT ET AIDE MOI
JE VAIS T'INDIQUER


GUÉRISSEUR DE LA RÉGION NE POURRA FAIRE GRAND-CHOSE POUR GUÉRIR LES BLESSURES ATROCES DE TES YEUX


JE PRÉFÈRE MOURIR À RESTER AVEUGLE..! SEULS LES MOINES ET LES CAUDILLOS PEUVENT ÊTRE AVEUGLES. MOI, JE NE SUIS QU'UN PAUVRE BÛCHERON. LA VUE EST POUR MOI COMME LA SÈVE QUI NOURRIT LES ARBRES... MES YEUX SONT MA VIE LA FORCE QUI GUIDE MON BRAS..! AIDE-MOI..! **AIDE MOI**..! JE T'EN SUPPLIE

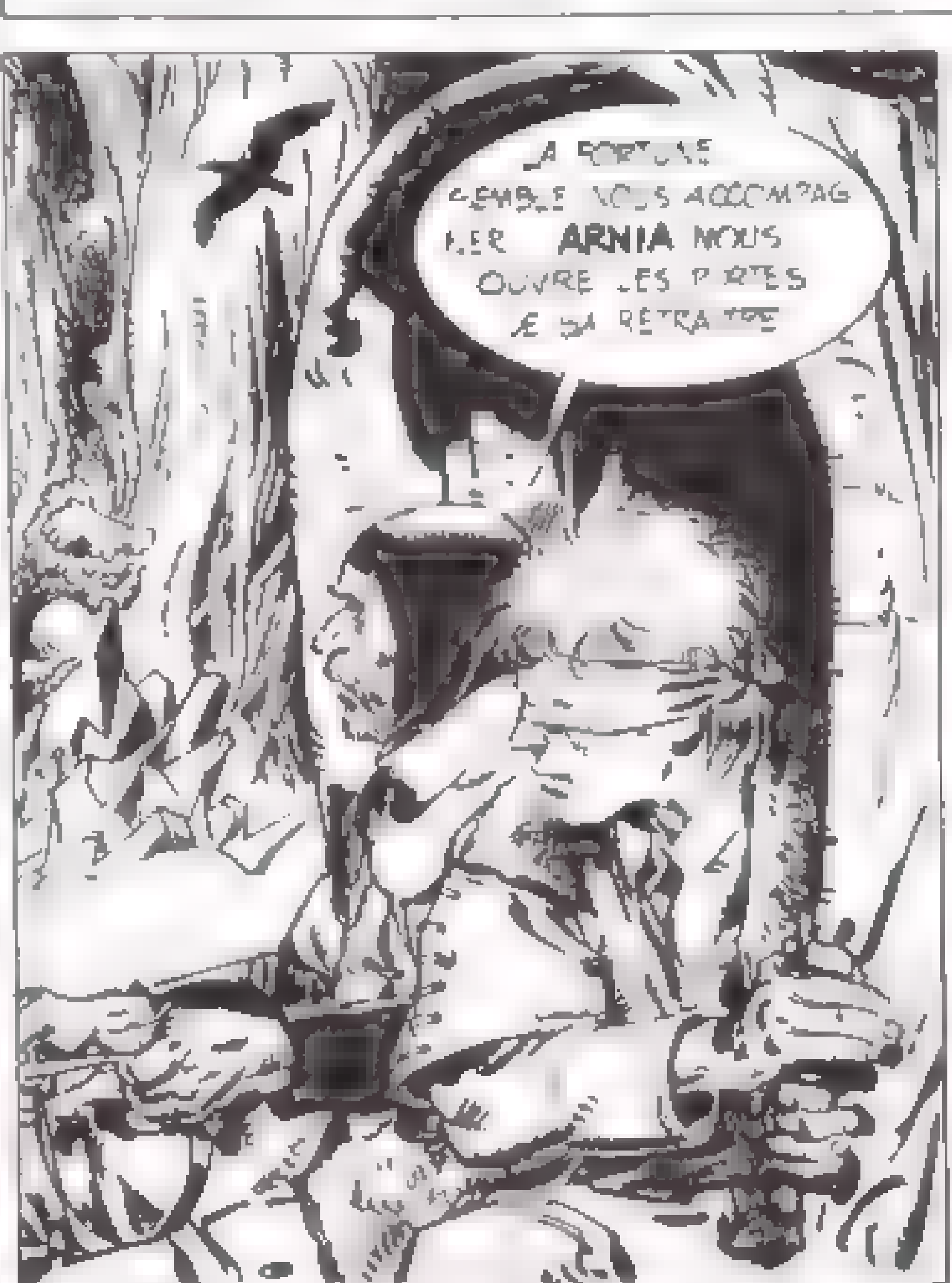

CALME-TOI..! JE NE VOUDRAIS PAS QUE TU TE FASSES DE FAUX ESPOIRS MAIS JE VAIS ESSAYER DE CONTACTER LA SEULE PERSONNE QUI SERAIT CAPABLE DE FAIRE QUELQUE CHOSE POUR TOI
IL N'Y A QUE ARNIA QUI POURRAIT T'AIDER...
ARNIA..? QUI EST CETTE **ARNIA**?


ELLE EST UN DES CES RARES ÊTRES QUI ONT EU LE PRIVILÈGE DE RECEVOIR LES POUVOIRS DU GRAND **XELBA**, LE SEIGNEUR DE **DECKAT**. ARNIA EST UNE FEMME TRÈS SAVANTE!





ARNIA EST COMME
RETIREE
DANS AUTRE
ELLE REND



SEMBLE NOUS ACCOMPAG
NER ARNIA NOUS
OUVRE LES PORTES



QUI ES-TU ,TOI QUI AS LE POUVOIR DE COMMUNIQUER AVEC CETTE ARNIA ? COMMENT EST-CE QUE TU CONNAIS LE CHEMIN POUR ARRIVER JUSQU'A SA DEMEURE..?



BEAUCOUP D'HIVERS SONT PASSÉS DEPUIS QUE ARNIA M'A APPRIS LE SECRET QUI CONSTITUE LA CLE DE SON MONDE C'ETAIT LE JOUR OÙ JE LUI AI PRETÉ MON SEUL BIEN CETTE CHARRETTE POUR VOYAGER DE VETRA LE TERRITOIRE DES MAGES JUSQU'A L'AUTRE COTÉ DE LA FRONTIERE ELLE AVAIT TROP D'ENNEMIS JALOUX DE SON POUVOIR

CETTE DEMEURE EST AUSSI IMMUABLE QUE SA MAÎTRESSE


... MAINTENANT, TU DOIS ATTENDRE ICI, PENDANT QUE JE VAIS DEMANDER 'A **ARNIA** LA PERMISSION DE TE PRÉSENTER DEVANT ELLE
JE NE TE DEMANDE RIEN D'AUTRE QUE DE TE PRESSER MA TÊTE SEMBLE ÊTRE SUR LE POINT D'EXPLOSER




QUI ES-TU TOI QUI VIENS TROUBLER MA SOLITUDE ?
JE SUIS **MATU DE MOSSA**, ET J'AMÈNE AVEC MOI DEUX HOMMES QUI ONT BESOIN DE TON AIDE


TU SAIS BIEN
MORTEL NE PEUT
LES YEUX SUR MOI
MOI POUR QUELLE RAISON
LES AS TU CONDUITS
NE T'INQUIETE PAS, ARNIA
CES HOMMES NE PEUVENT
CONTEMPLER TA NOBLE
L'UN EST À DEMI-MORT ET
L'AUTRE A PERDU LA VUE
JE LES AI TROUVÉS
PARMI UNE ÉPOUVANTABLE TUERIE, PRES
DES FALAISES

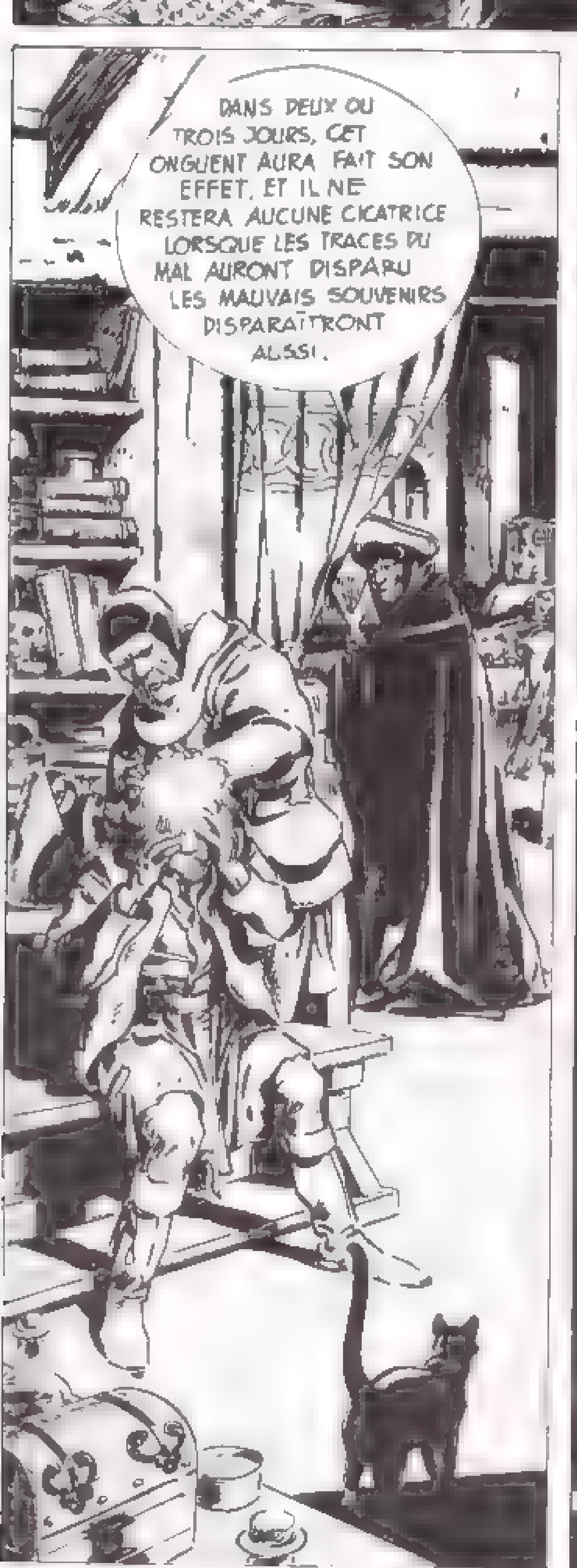

SE MEURT EST
TUNA
L'AUTRE EST
BUCHERON QUI A
EN PLEINE FIGURE
VOULAIT EMPECHER
TUNAS DE S'EMPARER DE
RELIQUE. JE CONNAIS
POUVOIR. JE SAIS
TU POURRAS REUSSIR
RENDRE LA VUE


NE PARLE PAS
TROP MATU FAIS LES
ENTRER JE VAIS
VOIR CE QUE JE PEUX
FAIRE POUR CES
MALHEUREUX


AIDE-MOI À PORTER
SON CORPS À L'INTÉRIEUR
ET RAPPELLE-TOI, DÈS
MAINTENANT, TU NE
DEVRAS PLUS PARLER


ÉTENDEZ CET
HOMME SUR CE GRABAT
TOI JEUNE HOMME
APPROCHE POUR QUE JE
PUISSE EXAMINER
TES BLESSURES


IL N'Y A PAS DE POUVOIR EN CE MONDE QUI PUISSE RÉPARER CE QUI N'EXISTE PLUS. LES YEUX DE CET HOMME SONT DÉTRUITS À JAMAIS. TOUT CE QUE JE PEUX POUR LUI, C'EST APAISER SA DOULEUR ET FAIRE DISPARAÎTRE SES BLESSURES.


DANS DEUX OU TROIS JOURS, CET ONGUENT AURA FAIT SON EFFET, ET IL NE RESTERA AUCUNE CICATRICE. LORSQUE LES TRACES DU MAL AURONT DISPARU, LES MAUVAIS SOUVENIRS DISPARAÎTRONT AUSSI.


CELUI-CI A EU UNE MEILLEURE FORTUNE. IL VIENT DE MOURIR.


JE NE VOUDRAIS PAS VIVRE L'ANGOISSE D'UNE MORT LENTE. QU'EST-CE QUE TU PENSES QU'UN BÛCHERON PEUT FAIRE SANS SES YEUX ? DONNE-MOI UNE POTION QUELCONQUE AFIN D'EN FINIR SANS PEINE AVEC LA VIE. CE SERAIT LA SEULE FAÇON DE M'AIDER VÉRITABLEMENT.


NE TE PLAINS PLUS. OUVRE PLUTÔT LES YEUX DE TON ÂME ET TU APPRENDRAS À VIVRE AUTREMENT. ACCEPTER TON SORT EST LA MEILLEURE MANIÈRE DE REMERCIER ARNIA POUR SES SOINS.


… CHOSE QUE JE … TENTER POUR TOI … MAIS PEUT ÊTRE … RAS-TU UN JOUR … CELA


JE DOIS CONCENTRER TOUTES MES FORCES C'EST UNE OPÉRATION TRÈS DIFFICILE MAIS SI JE ME DÉCIDE ET QUE JE RÉUSSIS, TOUTE TA VIE CHANGERA DE TELLE FAÇON QUE TES TOURMENTS SERONT PIRES QUE LA MORT


CE GUERRIER N'A PLUS BESOIN DE SA TÊTE, LÀ OÙ SON ESPRIT EST PARTI JE POURRAIS FAIRE EN SORTE QUE TU REÇOIVES LA LUMIÈRE ET QUE TU PUISSES VOIR MAIS TA MÉMOIRE ET TON ÊTRE NE SERONT PLUS LES MÊMES. À PARTIR DE L'INSTANT OÙ LES YEUX DU GUERRIER RENTRERONT DANS TES ORBITES, TOUTES LES IMPULSIONS DE TA NATURE SERONT GUIDÉES PAR LA PERCEPTION DE L'HOMME QUI VIENT DE FRANCHIR LA BARRIÈRE DE LA VIE ET DE LA MORT...


ET POUR CELA TU BÉNÉFICIERAS DE QUELQUE CHOSE DONT TOUS LES MORTELS SONT AVIDES. LE TEMPS AURA UNE TOUT AUTRE VALEUR POUR TOI TU LE DÉCOUVRIRAS PEU À PEU. CEPENDANT LE PLUS REDOUTABLE SERA LE CHANGEMENT DE TON COMPORTEMENT CAR TU DEVRAS COEXISTER AVEC CE GUERRIER, UNE PARTIE DE LUI VIVRA EN TOI, AVEC TO


TU VIVRAS DANS UN MONDE DE CONTRADICTIONS ET D'ANGOISSES ET TON ESPRIT NE TROUVERA JAMAIS LE REPOS


ON DISAIT QUE J'ETAIS LE PLUS FORT DU COMTÉ. J'AI CONFIANCE EN MOI... JE POURRAI LUTTER CONTRE LA DESTINÉE AFFREUSE QUE TU ME PROPHÉTISES... JE PRÉFÈRE CELA À VIVRE DANS LES TÉNÈBRES.
NON... NON ! N'ESSAIE PAS ! ACCEPTE LES FAITS, ET SACHE QU'UNE FOIS LES CHOSES ACCOMPLIES, ON NE POURRA REVENIR EN ARRIÈRE


JE SUIS PRÊT À COURIR TOUS LES RISQUES ! J'ACCEPTE TA PROPOSITION ARNIA !
MATU DE MOSSA


N'ESSAIE PAS DE CHANGER LE DESTIN. SÉPARE SOIGNEUSEMENT LA TÊTE DU CORPS DU GUERRIER PENDANT QUE JE PRÉPARE LE NÉCESSAIRE POUR L'OPÉRATION


EN ATTENDANT, TU VAS BOIRE CETTE POTION QUI ATTÉNUERA LA DOULEUR ET APRÈS, TU VAS T'ÉTENDRE SUR CETTE TABLE MAIS JE SUIS CERTAINE QU'AU DERNIER MOMENT, TU VAS TE REPENTIR DE TON CHOIX








TARZAN...S
AVOINE

STURGEON : UNE SIMPLICITÉ TROMPEUSE



Présentant la réédition de *Cristal qui songe* et *Les plus qu'humains* aux adhérents du Club du Livre d'Anticipation en 1969, Alain Dorémieux écrivait à propos de Sturgeon : (...) Son œuvre superbe et solitaire, poursuivie en dehors des normes et avec le seul souci de refléter les multiples facettes d'un étonnant univers intérieur, restera un phénomène littéraire à part, une admirable création qui, étant à l'abri des modes, ne pourra pas vieillir. » C'était de la publicité mais, pour une fois, non-mensongère. En témoignait alors ce que l'on avait pu lire de Sturgeon de façon plus ou moins dispersée. En témoigne aujourd'hui la redécouverte passionnée du nouvelliste qui vient de donner lieu à la parution presque simultanée de trois recueils.

A ma droite, Marianne Leconte, responsable du choix et de la présentation des textes réunis dans *Théodore Sturgeon* (« Le Livre d'Or de la Science-Fiction », Presses Pocket) et dans *Fantômes et Sortilèges* (Le Masque Fantastique). Avantage au poids. A ma gauche, Alain Dorémieux, responsable de l'anthologie *Les Songes superbes de Théodore Sturgeon*, sous les couleurs de Casterman. Avantage à l'expérience. 31 récits au total. De quoi entendre dans toute sa plénitude et toute sa cohérence cette voix unique qui fait de Sturgeon non seulement un géant de la littérature fantastique et de science-fiction, mais aussi un maître conteur, c'est-à-dire, toute notion de genre abolie, un grand écrivain.

Conformément au principe de la collection où il paraît, le *Théodore Sturgeon* de Marianne Leconte est consacré à l'auteur de SF. Sur douze nouvelles retenues, quatre chefs-d'œuvre (*Largo, Parcelle brillante, L'autre Célia, Sculpture lente*) où les grandes obsessions de Sturgeon, notamment son intérêt pour les personnages à part qu'anime une grande passion ou une grande angoisse, s'expriment sur des registres variés allant du mélodrame flamboyant au compte-rendu clinique. Quatre textes typiques de l'utilisation sturgeonienne de la SF : discrète, en arrière-plan, subordonnée à la construction d'un personnage ou à l'exploration d'un problème humain. Un régal. Mais ce volume, qui aurait dû être le plus prestigieux, avec la longue préface qui l'ouvre et la bibliographie exhaustive qui le ferme - toujours selon le principe de la collection - est finalement le plus décevant, à le considérer dans son ensemble.

Curieux « *Livre d'Or* » qu'un livre qui fait place à des textes moyens ou franchement médiocres tout juste dignes de figurer dans quelque « Curiosa Sturgeoniana » - Eh oui, il est arrivé au grand homme de commettre de ces petites choses vite faites, bien faites, qui n'ajoutent rien à sa gloire. Curieux « Livre d'Or *de la SF* » qu'un livre où l'on rencontre des récits qui n'ont strictement rien à voir avec le genre, comme *Cicatrices* ou *Un crime pour Llewellyn* - quand la règle du jeu est clairement annoncée, il faut la jouer. Certes, les temps sont durs pour les anthologistes qui peuvent de moins en moins disposer librement des textes qu'ils veulent, mais une préface peut justement servir à signaler ce genre de problème. J'aurais aimé que Marianne Leconte m'explique pourquoi elle n'a pas sélectionné *Les enfants du comédien* ou cette extraordinaire histoire d'amour fou qu'est *L'amour et la mort*. J'aurais aimé qu'elle m'indique en quelques pages l'anthologie idéale des récits SF de Sturgeon, avec le pourquoi et le comment. Et je lui aurais volontiers pardonné l'attitude un peu naïve qui consiste, dans la bonne vieille tradition du *Lagarde et Michard*, à mettre systématiquement en parallèle la vie et l'œuvre de l'écrivain, comme si cela suffisait à rendre compte du fonctionnement d'un texte ou de l'impact d'une écriture.

Fantômes et Sortilèges, consacré à l'auteur fantastique, est d'une conception beaucoup plus ferme. Petite préface bien enlevée qui rappelle que les fantômes de Sturgeon les plus intéressants sont ceux qui sont issus de nos névroses et de nos angoisses, autrement dit ceux que nous portons en nous. Unité presque sans défaillance du propos. Unité de ton (à une exception près, les huit contes ici présents ont été écrits avant 1941, à une époque où le jeune Sturgeon rédigeait pour la revue *Unknown* des histoires bien enlevées, dans le style décontracté, volontiers humoristique, du roman noir). Unité des préoccupations (on y voit notamment apparaître la fascination perplexe de l'auteur pour cette radicale étrangère qu'est la femme).

Ce n'est pas là du grand Sturgeon, mais celui-ci s'annonce dans deux admirables récits qui valent à eux seuls l'acquisition du recueil : *It wasn't syzygy* (en français *Ci-gît Syzygie*... tiens donc?), étonnante variation sur le thème du double, et *Les mains de Bianca*, où un homme devenu amoureux fou des mains magnifiques d'une jeune demeurée n'hésite pas à la demander en mariage, sa suprême jouissance étant de se laisser étrangler le soir même de la nuit de noces par ces étranges mains que l'on dirait douées d'une vie indépendantes... Thème de l'arriéré pourvu de mystérieuses facultés, inquiétante bizarrerie de la situation, érotisme noir qui n'est pas sans faire songer à Georges Bataille et émeut insidieusement on ne sait quelles couches profondes du subconscient, le meilleur de Sturgeon est déjà là.

Le meilleur, c'est ce qu'il faut garder pour la fin, c'est ce que nous offre Alain Dorémieux d'un bout à l'autre des *Songes Superbes de Théodore Sturgeon*. Ici, pas de distinction entre fantastique et SF, d'autant que c'est parfois chose assez difficile avec Sturgeon. Ce qu'il s'agit de cerner, c'est, selon une formule qui a fait ses preuves pour les deux volumes consacrés à Matheson dans la même collection, *l'univers* d'un écrivain. Univers difficile à saisir dans le cas présent. Les formules expéditives n'y suffisent pas. Aussi Dorémieux procède-t-il tout d'abord négativement, en opposant Sturgeon à d'autres grands de l'Age d'Or de la SF, ce qui lui permet de tracer une sorte de portrait en creux qui touche déjà à l'essentiel : Sturgeon, c'est avant tout une « sensibilité à l'état brut, qui s'exprime avec une sincérité criante, en sollicitant de façon pressante un écho chez le lecteur » Puis, de texte en texte, de notice en notice, les grandes figures du théâtre sturgeonien sont posées (l'infirme mental, le solitaire, l'être « différent »), les grands thèmes d'imagination apparaissent, tout cela s'amplifiant, se diversifiant, se mêlant selon une courbe qui, sans être systématiquement chronologique, arrive cependant à rendre compte de l'évolution de l'écrivain. Nous avons là un édifice où tout se tient grâce à une approche inspirée par le sentiment même sur lequel Sturgeon n'a cessé de s'interroger : l'amour. Disons simplement que la plupart des textes sont de ceux qui gagnent à être *relus*. Pour le message qu'ils renferment, car celui-ci est souvent d'une simplicité trompeuse en raison d'une certaine tendance à parler « par la bande ». Pour certaines trouvailles d'écriture qui surgissent au détour d'un paragraphe, en particulier quand il s'agit de décrire le bouleversement de l'être, et par conséquent du monde, lors de la naissance de l'amour (c'est l'une des plus remarquables particularités de Sturgeon que d'arriver à être un écrivain sentimental sans jamais tomber dans « le cucul la praline »).

Telle est l'impression d'ensemble que laisse finalement cette masse de textes : Sturgeon est un poète. Et pas n'importe lequel. Cette tendresse pour les mal-foutus, les déshérités de la vie, les méprisés, cette montée vers la lumière qui s'exprime dans ses plus belles réussites, ce message d'amour qui retrouve par une démarche toute personnelle l'accent évangélique, ça n'éveille aucun écho en vous? Moi, ça me rappelle Victor Hugo, qui n'était pas seulement le patriarche pontifiant qu'on encaisse trop souvent à l'école. Le Hugo de *Notre-Dame de Paris* et de *L'homme qui rit*. Celui de *La Légende des siècles*. Ce n'est pas rien.

J.C.

LES SONGES SUPERBES DE THEODORE STURGEON
ED. CASTERMAN
245 P. - 42 F

LE LIVRE D'OR DE LA SCIENCE FICTION
ED. PRESSES-POCKET
390 P. - 9,80 F

FANTOMES ET SORTILEGES
ED. DU MASQUE
256 P. - 10 F

ROMANS NOUVELLES

PETER HANDKE
LA FEMME GAUCHÈRE

ED. GALLIMARD
116 P. - 25 F



« La douleur est comme une hé-ce. Sauf que ça ne mène nulle part ce qui tourne, c'est l'hélice », un des personnages. On ...ve là un constat qui s'ins-t en filigrane dans chacun des ...ts de Peter Handke. Une dou-... indicible dont la solitude ... partie. La femme dont il est ...on dans ce livre décide un ... très calmement de ne plus ... semblant, de ne plus se ...quer derrière une vie de ... apparemment tranquille ... aurait vécu jusque-là ... demande à son mari de s'en ... Au lecteur d'imaginer les ...ons qui ont pu concrétiser ... désir chez elle. Il est bien des ... qui permettent d'y son-... De même dans cette chanson ... Marianne écoute sans cesse ... dans laquelle le crayon à ... du bloc-notes ou la ... de thé dont l'anse est à ... permettent d'identifier ... femme gauchère. L'auteur ... garde bien d'expliquer le choix ... Marianne, avec cette sagesse ... consiste à prendre en compte ...évitable décalage que l'on ...state entre les actes de l'au-... et ce qu'il peut en dire

Marianne mène avec son enfant ... vie recluse que l'hiver con-... à resserrer. Chacun de ses ...acements ou de ses regards prend ainsi une intensité parti-...ère dans la décantation qu'o-père cette situation de repli. Au ...ers d'une de ses rares sorties, ... signes se multiplient pour ...mer l'agression extérieure. « Le vacarme de la circulation ... si grand qu'une catastrophe ...blait se dérouler avec régu-...té ». Les interventions des ... ou trois personnes qui font ...tie de l'entourage de la femme ...teur du livre qu'elle traduit, ...ska, une amie, ou Bruno, ... mari) convergent dans une ...tion de menace. Comment ...raient-ils, aveuglés quant à ... propre solitude, accepter ...ange comportement de Marianne qui a décidé de faire l'apprentissage d'une solitude sans concession ?

Aucun événement particulier dans la narration. Pourtant chaque heure du jour et de la nuit prend une singulière consistance sous le regard de Handke. Un ralentissement du quotidien qu'opère l'auteur avec ce génie qui s'attache à creuser sous une calme indifférence ce qui module la matière d'une vie. Comme dans *Le malheur indifférent* ou *La courte lettre pour un long adieu*, l'écriture de Handke s'impose à nous avec la force d'une grande simplicité, sans effet aucun, une écriture minimaliste qui fait de lui l'un des jeunes auteurs les plus impressionnants que l'on puisse lire actuellement

C.W.

LAUZIER / ALEXIS
LE RETOUR D'AL CRANE

ED. DARGAUD
COLL. PILOTE
48 P. - 18 F

Lauzier, dans la bande dessinée, c'est un peu Don Juan, pas tant le collectionneur de femmes que cette silhouette glacée, raffinée, du libertin qui traverse à rebours un monde en cours d'effondrement et qui n'a même plus besoin d'en rire parce qu'il est bien au-de à de la tentation d'en pleurer. Une sorte d'ecclésiastique licencieux levant le bras pour bénir cyniquement une société en décomposition accélérée. Il a beau avoir choisi pour ses *Al Crane* le décor de l'Ouest américain et les mythes de la conquête, il a beau avoir pour une fois abandonné ses jeunes cadres piégés par le fric et les starlettes insolentes, dont il décortique superbement la férocité minable sur fond d'apocalypse sophistiquée dans ses *Tranches de vie*, il n'a jamais qu'un seul sujet dont il ne se lasse pas de nous parler notre décadence

Lâche, cruel et innocent comme un enfant, son héros Al Crane met évidemment à nu la férocité des cow-boys au grand cœur.



Mais si Lauzier n'avait eu que cet unique projet, il n'aurait réussi qu'un western-spaghetti-B.D. de plus. Bien entendu, ce n'est pas d'arracher les mythes de l'épopée américaine que Lauzier rêve - mais plutôt de nous raconter notre propre épopée moderne. La sottise des mâles et la cruauté vaniteuse des femmes, la bestialité ambiante sur laquelle nos mœurs raffinent pour faire semblant de l'oublier, les calculs mesquins sous les projets grandioses, le meurtre en série sous les preuves de tendresse - tout cela en détail et minutieusement comme le catalogue de notre irrémédiable effondrement accéléré. C'est à peine caricaturé Tous les appétits déchaînés, les mesquineries carnivores, il les simplifie un peu seulement, juste assez pour en montrer la simplicité mécanique venant du fond des âges. Il est méchant, Lauzier, il n'aime personne, on dirait qu'il n'a vraiment aucune pitié pour nos mérites cachés, nos grâces secrètes, nos beautés furtives. A la place, il ne voit qu'un zoo infernal, un immense bordel sanglant. Et puisque tout est foutu, dit-il, aboyons avec les chiens. Comme Al Crane plus infâme encore que les autres, avec son cynisme supérieur de bête de race orchestrant le sabbat dans la fosse aux chacals.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit du dessin d'Alexis, de sa virtuosité et de sa précision, du réalisme à peine détourné de ses planches. C'est justement ce réalisme qui donne à l'horreur dans laquelle Lauzier nous fait patauger sa dimension insupportable. Comment imaginer « Al Crane » sans Alexis - Alexis mort à 31 ans ?

Ph. M.

JEAN RENOIR
LE CŒUR A L'AISE

ED. FLAMMARION
200 P. - 38 F

Si les adaptations romanesques sont monnaie courante au cinéma, la réciproque l'est moins, qui nous donne à lire des romans non pas calqués sur des techniques propres au cinéma, mais nous en restituant le rythme profond, la perception d'ensemble. Peut-être faut-il être cinéaste et écrivain pour cela, comme l'est Jean Renoir. Son dernier roman : *Le cœur à l'aise* est un livre attachant qui se lit un peu comme une chronique du début de ce siècle, à travers une sensibilité. Biographique, *Le cœur à l'aise* l'est sûrement : petite touche après petite touche, ce puzzle en forme de carnet nostalgique nous restitue un portrait tout en nuances de l'univers qui a hanté Jean Renoir, à la fois poétique et complice comme dans *Une partie de campagne*; pittoresque, humain, dérisoire aussi comme dans *La grande illusion*.



Les personnages du roman sont campés un peu à la façon des distributions de plateau autour d'un personnage central quelques seconds rôles qui réapparaissent par intermittence (trame émotionnelle, temporelle) et puis aussi une pléiade de figurants qui se contentent de passer, animant le décor d'un village de Bourgogne, un mess d'aviateurs de la première guerre mondiale, les rues d'un Paris familier. Les présences féminines y font aussi bonne figure : excessives, possessives ou impossibles, elles aimentent, comme Ginette Aribeau *La femme fatale de Province*, les fantasmes du jovial et rondouillard Clément Bourdeau, alias

Le cœur à l'aise séduit, charme précisément par la succession de ces banalités, de ces petits clichés impressionnistes, aussi anodins qu'attachants, par le ton aussi, inimitable, de Renoir, qui ne touchera pas seulement les cinéphiles.

F.K.

FRED
PHILEMON AVANT LA LETTRE

48 P. - 18 F

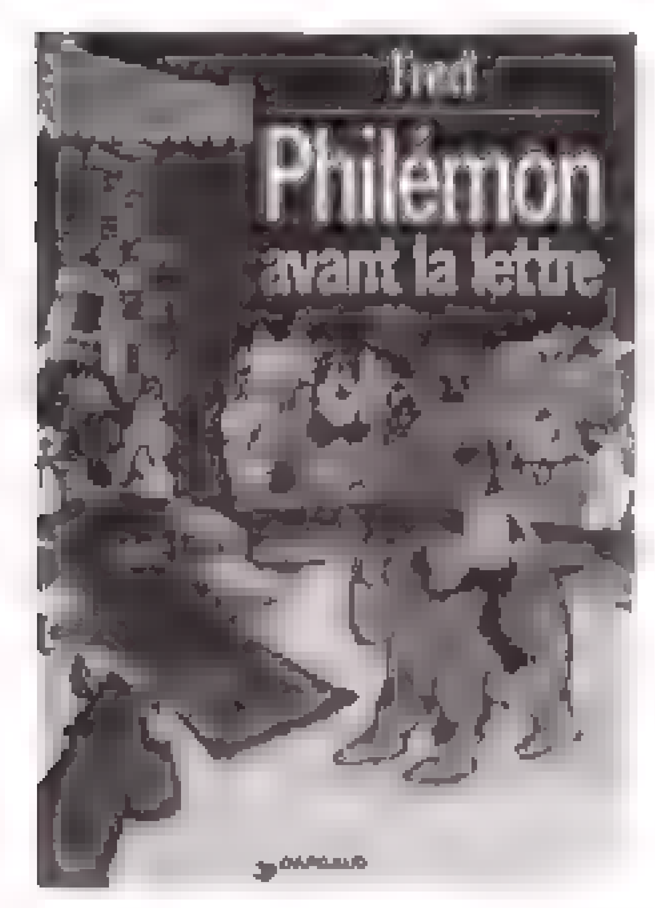
Y'A PLUS DE SAISON

ED. DARGAUD
64 P. - 28 F

Avant d'être le rêveur que l'on sait, Philémon fut un adolescent farceur. Les dix albums qui racontent ses aventures sur les lettres de l'Atlantique ne nous ont rien révélé de ce passé. Fred nous l'offre aujourd'hui, avec un récit jamais publié jusqu'à présent, qui dévoile la genèse de cet univers parallèle de tendre délire. Avant donc, d'entreprendre son long voyage à travers les lettres, qui est aussi une espèce d'épellation de l'abécédaire du rêve, une sorte de lente et poétique « alphabétisation » de la bande dessinée elle-même, Philémon déjà essayait par tous les moyens d'échapper au rationalisme ambiant de sa famille, de son père et des amis de ce dernier.

Il passait déjà son temps à s'évader de cet univers champêtre de paysans idylliques mais positivistes redessinés par un Le Nain effronté en caraco ant sur son âne et en semant la panique parmi les populations par mille facéties.

Seulement, la farce, comme moyen d'évasion, c'est mince. Et comme, au fond, Philémon a toujours su que notre monde était à double, à triple, à quintuple fond, il s'est mis à en chercher la *sortie*. Et il l'a trouvée,



évidemment : sous terre. Il suffisait de passer par le tronc d'un vieil arbre creux et de descendre un vertigineux escalier en colimaçon pour débarquer enfin dans un extraordinaire cirque souterrain, le plus grand chapiteau du monde absolument underground et clandestin, créé par un hypnotiseur fou qui tenait ses clowns, ses dompteurs et ses acrobates sous l'empire de son magnétisme.

Le reste de l'histoire, bien entendu, s'emboîte et se désemboîte au rythme de l'inspiration apparemment fantaisiste de Fred qui a l'air de sauter comme ça d'une image à l'autre, mais qui sait parfaitement où il va, le long de la logique buissonnière de l'imaginaire qui réalise en douce ses désirs, loin du monde de la nécessité.

Il faut lire cet album déjà éblouissant de virtuosité et d'émotion. Le dessin n'y a pas encore acquis la fermeté un peu lourde, cernée, surchargée de motifs en spirale, de hachures, de taches de lumière, qui feront de chaque « Philémon », de chacune de ses pages avec ses cases, un vaste trompe-l'œil, une sorte de palais des mirages. On mesure mieux encore le coup de génie d'où est sortie par la suite la mythologie de l'océan Atlantique. D'un bond, Fred a tout simplement sauté du monde souterrain à l'*autre* monde, et si Philémon n'y fait plus de farces, c'est qu'il est passé lui aussi tout entier de l'autre côté, qu'il n'a plus besoin de se débattre pour s'évader, qu'il *sait* et qu'il est devenu « sérieux » : aussi sérieux qu'un dormeur qui rit en rêvant.

Car ce ne sont plus les catacombes de notre terre que le héros de Fred visitera après *Philémon avant la lettre*, mais un espace radicalement irréductible à nos définitions, pour lequel il n'existe de nom dans aucune langue. Et c'est bien pour ça qu'on y voit des lettres flotter à la dérive, îlots de sens perdus à jamais. Planète des songes, sans doute, mais que personne ne déchiffrera car ils n'ont plus de référence dans notre réel.

En même temps, Fred publie également *Y'a plus de saison*, un recueil de fables-expresses plus pessimistes, systématiquement ancrées dans notre réalité cruelle, injuste, féroce et bête. Comme si Fred voulait nous dire qu'il a bien raison de préférer les égarements fabuleux et le monde impossible de Philémon.

Ph. M.

FERNAND DELIGNY
PUISSANTS PERSONNAGES
ED. MASPERO
152 P. - 30 F

Toute sa vie durant, Fernand Deligny s'est employé avec un acharnement exemplaire à soigner les blessures que la société a provoquées chez ceux qu'on appelle les inadaptés, les délinquants ou les psychotiques. Ce n'était pas là une œuvre de tout repos : communiste, refusant *« l'œuvre charitable, le scoutisme et la psychiatrie abusive »*, Deligny n'a jamais voulu jouer le jeu. Ni celui du Parti, ni celui des conseils d'administration. Toute sa carrière en a supporté les conséquences, mais cette liberté lui a permis quelques découvertes pédagogiques (encore qu'il refuse ce terme) d'importance.

Son itinéraire et ses expériences, de Nogent aux Cévennes, en passant par Lille, Deligny les raconte à cœur ouvert dans *Les vagabonds efficaces* et quelques autres récits repris en un volume dans la Petite Collection Maspéro (N° 142). Loin de l'essai scrupuleux, loin de la thèse, c'est un livre essentiel pour comprendre



Puissants personnages que son ami Emile Copfermann publie aujourd'hui dans sa série *Malgré tout* chez le même éditeur.

Cette fable a été rédigée en même temps que *Les vagabonds efficaces*. « J'étais l'un et j'étais l'autre », avoue-t-il. De fait, ce poème en prose est expliqué et éclairé par son itinéraire d'éducateur et ses contacts quotidiens avec des enfants « *différents* ». Quand on côtoie journellement « ceux qui fraudent et qui vagabondent, ces racailles de moins de 18 ans qui griment, ingratent, assistance publiquent et se masturbent l'existence », on ne peut pas écrire un roman comme tout le monde. Quelque douze ans plus tard, son grand roman *Adrien Lhomme* (réédité aussi chez Maspéro), retraçant la vie et les « méfaits » du petit Adrien qui, un jour, « *a décidé de ne pas aller à l'école* » et s'est retrouvé à l'asile, se ressentira aussi de cette écriture éclatée, de ce style très proche du nouveau roman, où l'intrigue s'effiloche. A la différence que Deligny, lui, a appris tout ça sur le terrain.

En 1936, il expérimentait à l'Institut Pédagogique d'Armentières une méthode nouvelle : il faisait jouer du théâtre à ses enfants psychotiques, leur demandait de raconter des récits improvisés, de mimer leurs rêves. Tout se passe comme si, ici, Deligny s'était livré sur lui-même à cette expérience.

Et le résultat est étonnant. 150 pages pour raconter l'odyssée de Clément Dur et de trois de ses amis qui partent vers un village paumé dans un vallon pour y jouer les forains. Fantin tourne la manivelle de sa machine à musique, Adrien Malotet tourne la roue du destin et Clément tourne la glaise. De fait, tout tourne dans la tête de ces gars-là. Et c'est contagieux pour le lecteur.

Puissants personnages est un livre étrange et attachant. Pas « d'histoire », juste l'itinéraire mythique de quatre hommes paumés et misérables. Avec, par-dessus tout, le style Deligny. Un exemple qui parle de lui-même, à propos de Clément : « S'il a vécu trente ans sur terre, si le ventre de sa mère s'est entrouvert pour lui, s'il a serré des mains qui ont serré la sienne, s'il a pris le train assis entre deux vieilles, s'il a mordu dans du pain, ouvert des portes et cueilli des fruits, les noyaux sont enfouis, les portes refermées, le pain mangé jusqu'à la dernière miette, les deux vieilles mortes, les mains à nouveau ouvertes et le ventre à la peau distendue, rongé depuis longtemps, cercle ouvert bulle crevée. »

Ce n'est pas très gai, mais ce n'est pas triste non plus. Une voix personnelle qui ne peut pas ne pas vous envoûter. Un conte de fées pour grandes personnes où les fées sont des ouvriers qui, un beau jour, ont décidé de partir le long des routes. Avec sa musique, Fantin fait danser les clochers. Et chacun d'eux, à sa manière, est livre de liberté.

Les personnages de Deligny sont « *puissants* » parce qu'ils sont révoltés. Quand on a vécu à côté de l'asile toute sa vie, c'est tout à fait normal.

B.B.

CINZIA GHIGLIANO
NORA
ED. DES FEMMES
76 P. - 42 F



L'histoire se passe en 1907, dans un milieu bourgeois. Nora, femme insouciante (« femme-poupée », dira-t-elle elle-même à la fin du récit) est en fait menacée par une opération de chantage. Elle a, autrefois, produit un faux pour sauver son mari. Lorsque la situation arrive à son point critique, Nora qui jusque là a joué le jeu qu'on lui demandait, c'est-à-dire le rôle d'« étourneau » et d'« écureuil » qui séduisait son mari, prend conscience que celui-ci est prêt à la sacrifier à son honneur. Quoi que la situation s'arrange, Nora le quitte, laissant ses enfants. Pour essayer de la retenir, son mari lui dit : « Tu es avant tout une épouse et une mère ». « Je crois d'abord être une personne humaine. Je veux au moins essayer d'en devenir une », lui répond-elle, en s'en allant. La femme-enfant passe à l'âge adulte.

Le récit met en place l'évidence du rôle du père de Nora. Père idéalisé dont le mari a pris la suite.

Christine, l'amie d'enfance, qui a eu une vie beaucoup plus difficile, concourt à l'éclaircissement de cette situation maritale toute en mensonges et en apparence de bonheur. Et Nora, au moment de son départ, dira à son mari qu'elle n'a pas été heureuse mais gaie.

La conception du livre ainsi que les dessins sont très réussis. La mise en page contribue à la

…ure du récit, et les couleurs …t en parfait accord avec le …onisme Modern Style du …
…originalité du livre consiste à … au lecteur la restitution inté… de la pièce de théâtre dont …rée la bande dessinée. Si …tte confrontation est intéres…sante, il aurait sans doute mieux … faire figurer le texte avant la bande dessinée. Celle-ci est en effet souvent confuse et les dialo… du texte théâtral apportent … éclaircissements nécessaires … meilleure compréhension … histoire. L'écueil serait donc, …me on a déjà pu le constater … d'autres tentatives de ce … l'adaptation d'un texte …téraire en bande dessinée.

C.W.



…ATRICIA HIGHSMITH
…E JOURNAL D'EDITH

…raduit de l'anglais
…ar Alain Delahaye
… CALMANN-LEVY
…5 P. - 49 F

Le terme de « roman criminel » …apte parfaitement à la plu… des entreprises romanes… de Miss Patricia Highsmith, …me à ces contes rassemblés …ment en deux recueils … *Le rat de Venise*), puis… aussi bien, chaque fois, cet … diabolique s'applique à … son intrigue autour des … et gestes d'un ou plusieurs …tagonistes d'un drame psycho…logique. Avec son nou…au roman, *Le Journal d'Edith*, …ghsmith ajoute un portrait …oubliable de femme, emportée … son destin ambigu d'épouse …essée et de mère cruellement …sée, à ceux qu'on lui connaît : … Ripley, double subtil et inso… de sa créatrice, les héros de … *rançon du chien*, *Eaux pro…*…s, etc.

…s, comme toujours, la ro…ère renouvelle admirable…ent le paysage de son conte …el : Edith vit dans une petite …isolée d'Amérique, terrible…ment solitaire entre son mari qui … la quitte et son fils, un …stable, qui sombre très vite dans l'alcoolisme. Mais il y a son …rnal, cette réécriture de sa … au fil duquel - au long des … années que narre le roman - … élargit comme une fêlure atroce … fossé entre le vécu et le créé, comme cela pourrait bien se passer dans l'esprit d'une roman…cière… Ce qui nous fascine à la …ture de ce suspense qui est … plus qu'un simple suspense, … est la maîtrise avec laquelle …teur propulse son héroïne à …vers le labyrinthe de sa vie, …cule de la façon la plus im… vers une issue où mort et folie, ces deux masques …naçants, sont les meneurs du … Edith, c'est l'image dans le miroir de la fable, et si Edith effraie, noue le lecteur dans son angoisse de la première à la dernière ligne du livre, c'est qu'en chacun de nous vit un peu de cette image de la vie intérieure, donnée ici comme une épure, avec un art consommé.

F.R.

SCIENCE-FICTION

CHANTAL MONTELLIER
1996

ED. LES HUMANOIDES ASSOCIÉS
72 P. - 32 F

Chantal Montellier est bien bonne et bien pudique d'intituler **1996** ce recueil de bandes parues pour la plupart dans **Metal Hurlant**. **1996**, c'est un euphémisme. **1996** tel qu'elle le décrit, c'est déjà aujourd'hui.

Orwell situait son apocalypse comme système de gouvernement totalitaire en 1984. Chantal Montellier, par ces histoires courtes et dures comme des flashes d'actualité, nous montre que « Big Brother » a triomphé d'ores et déjà et que nous n'avons plus le choix qu'entre la soumission entière aux forces d'aliénation et la disparition pure et simple. Comme ces ouvriers d'usine qui apprennent par la bouche de Ringa, la chanteuse-star de **1996** leur parlant par un circuit de télévision intérieur, que, leur mouvement de revendications ayant échoué, ils sont priés de passer en salle de désintégration.

Comme dans les meilleurs romans de science-fiction, à partir du quotidien qui nous environne au point que nous n'en voyons même plus la monstruosité grandissante, Chantal Montellier extrapole jusqu'à nous révéler le cauchemar climatisé vers lequel nous marchons à l'aveuglette, dans lequel nous sommes déjà. Un groupe de

touristes hilares qui, avec leurs appareils photos ultra-sophistiqués, mitraillent un monstre humain, produit d'une mutation due aux radiations. La télé qui diffuse tranquillement des nouvelles de la guerre atomique à une humanité lasse qui préfère passer sur l'autre chaîne pour écouter Ringo chanter. Des humains lobotomisés à qui un Président de la République souriant de toutes ses dents sur le petit écran promet un avenir de chaleur humaine de justice et d'égalité. Autant de songes noirs d'où l'on se réveille trempé de sueur pour se retrouver dans un réel qui y ressemble.



L'angoisse qui se dégage de ces bandes est d'autant plus grande qu'elle est portée par un dessin quasi-hiératique. Dans leur décor d'acier et de plastique des silhouettes évoluent au ralenti, ou se figent dans l'horreur comme les icônes étaient figées dans l'or et la sainteté. Une sorte de paix monstrueuse descend sur le monde de **1996**. La paix à l'envers de la mort consentie. Celle de l'amour funèbre dont tous les « Big Brothers » du monde inondent leurs créatures soumises comme des cadavres. **1996**, c'est plus qu'un cri d'effroi poussé contre notre civilisation. C'est un appel au réveil de nos révoltes, avant qu'il ne soit trop tard.

ERNEST CALLENBACH
ECOTOPIE

Traduit de l'américain par Christiane Thiollier

ED. STOCK

326 P. - 38 F

On entend partout que la science-fiction contemporaine est pessimiste. Parce qu'elle décrit avec force détails la déglingue du monde qui nous entoure, parce qu'elle annonce cataclysmes, guerres et épidémies, on dit qu'elle se complaît dans le malheur. C'est vrai, la SF d'aujourd'hui n'est pas gaie. Mais pas toute la SF. Il suffit de lire, par exemple, la récente anthologie de Michel Jeury, **Planète socialiste** pour se rendre compte que certains de ses auteurs tentent, par-delà la critique, de construire *autre chose*.

Cette « autre chose », l'américain Ernest Callenbach vient de nous en donner une description complète, pleine de finesse et de trouvailles : **Ecotopie.** Une nouvelle preuve, et de taille, que la SF peut, sans didactisme excessif, proposer des solutions, découvrir de nouvelles pistes, triturer l'imaginaire pour le mettre au service du réel.

En 1980, trois états de la côte ouest des USA (après une magouille politique et un chantage nucléaire) ont fait sécession se sont coupés du reste du pays et ont organisé une autre façon de vivre, sur des schémas écologiques. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Callenbach est d'un optimisme à toute épreuve : en vingt ans, ce nouveau pays s'est sorti de la crise et a commencé à bien tourner. L'essentiel de l'action gouvernementale a été de rétablir un équilibre écologique, au détriment de la croissance effrénée et de l'augmentation du niveau de vie, credo des civilisations occidentales.

Alors l'Ecotopie ouvre ses frontières et invite William Weston, un journaliste américain pour un reportage. Le livre de Callenbach est composé de ses articles et, parallèlement, de son journal intime. Weston rejoue le rôle connu des deux persans de Montesquieu en voyage à Paris. Ici, c'est : *comment peut-on être Ecotopien ?* La réponse viendra du long itinéraire intellectuel de Weston, qui, en six semaines (et l'espace d'un livre) deviendra un ardent défenseur de la cause écotopienne, aidé en cela par une petite amie avec qui il vivra un amour fou.

Il y a des ficelles grosses comme des câbles, beaucoup de naïveté, des invraisemblances et cet optimisme américain qui sent la guimauve. Et pourtant **Ecotopie** est un livre important... A condition de jouer le jeu, et d'oublier que la pollution de notre pauvre Terre est tellement avancée qu'aucun pays, même coupé du monde, ne peut y échapper. Il y a, on le sait, aux Pôles, des doses de DDT plus fortes que dans les terrains vagues parisiens.

Mais nous avons affaire à une Utopie, et il faut passer là-dessus. Par ailleurs, le monde imaginé par Callenbach est extrêmement convaincant dans tous ses détails : l'auteur a décortiqué la vie quotidienne, et cherché une solution plausible à chacun de nos problèmes, sans exception. De la médecine à l'école, en passant par l'énergie et les vêtements, rien n'est oublié.

Ça donne un livre qui frise souvent l'essai, mais qu'on parcourt sans difficultés. Les notes personnelles de Weston, ses démêlés avec la société écotopienne sont assez vivants et humoristiques pour supporter aisément la tentative didactique. Callenbach a réussi un pari audacieux : refaire le monde en 300 pages. On est convaincu que cette Ecotopie que l'on prenait pour une aimable farce d'intellectuel est viable tout de suite... ou dans vingt ans.

Ecotopie est un livre qui convaincra. La SF s'est, avec lui, dotée d'un programme écologique concret.

B. B.

HISTOIRE

JULES MICHELET
ŒUVRES COMPLETES - TOME 6

ED. FLAMMARION

904 P. - 250 F



Ce volume rassemble les livres X à XVII (édités en 1841 et 1844) de l'Histoire de France, soit la présentation du XVe siècle. Il est complété par un appareil critique remarquable d'érudition : introduction, étude du manuscrit, dossier de presse et examen des remaniements postérieurs à la première édition. On retrouve dans ces remaniements, et surtout dans ceux concernant le volume précédent, la manière dont Michelet cherche à corriger son « *inexplicable engouement* » sa faiblesse pour la « *stérilité* » du monde médiéval. Avec l'âge il rejette l'« *état bizarre et monstrueux* » du moyen âge, il se reproche sa séduction première, qu'il impute à l'attrait ressenti pour l'art gothique. En fait, l'anticléricalisme et le républicanisme de l'historien engagé dans son temps l'entraînent à noircir de plus en plus une époque précédemment tant aimée pour sa foi, ses constructions et l'émergence du peuple (les croisades, les « Jacques » et Jeanne d'Arc).

Ce qui fait la force de Michelet dans son écriture de l'histoire c'est un puissant pouvoir d'évocation. Partant des documents il en fait une re-création totalement subjective. Il tente, et cela peut nous paraître parfois dérisoire de reconstituer les mentalités, sinon l'inconscient des hommes du passé dont les actions sont autant de leçons qu'il propose à ses contemporains. On devine la volonté farouche qui l'animait de faire revivre ces morts qu'il entend murmurer dans les travées d'archives dont il a la charge.

Michelet n'est évidemment pas un historien scientifique au sens actuel du terme, c'est un chantre romantique « militant » qui brasse les événements en un style superbe. Les tristes histrions qui s'acharnent, aujourd'hui, à décrire les règnes, à effilocher les anecdotes et à présenter les alcôves en s'imaginant faire du Michelet ne font que ressasser mécaniquement une manière d'écrire l'histoire que le XIXe siècle avait mené à la perfection.

M. P.



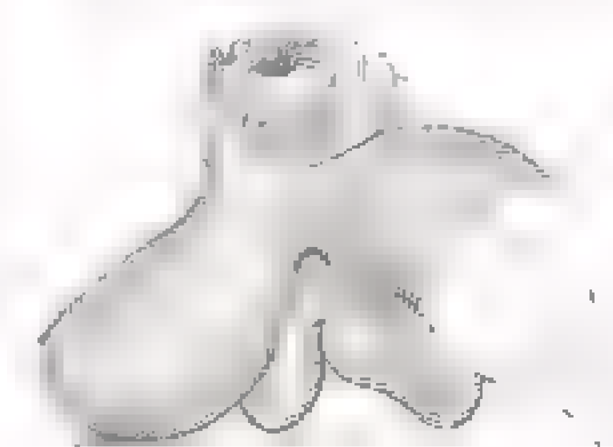
HANS BELLMER
LA PETITE ANATOMIE DE L'IMAGE

ED. LOSFELD

72 P. - 36 F

« *L'objet identique à lui-même reste sans réalité* », déclare Hans Bellmer dans sa **Petite anatomie de l'image**, indiquant par là le besoin ou la nécessité de quelque métaphorisation. Mais de quel objet peut-il s'agir pour que seul l'artefact pictural puisse, par le travail d'illusion qui lui est propre, restituer à cet objet sa réalité perçue comme manquante ? Il n'est que de feuilleter quelques instants un recueil de dessins de Bellmer pour s'apercevoir que l'objet en question est celui du désir. Soit un corps de femme. Or, paradoxe apparent, un corps féminin pris dans sa totalité et objectivé dans son intégrité voilà justement ce qui semble faire bâiller d'ennui Hans Bellmer. En tous les cas, ça ne lui donne pas envie de dessiner. Que lui faut-il donc ? Un corps, mais dont l'intégrité, loin d'être sauve, est fortement atteinte.

Soit un corps morcelé à part i



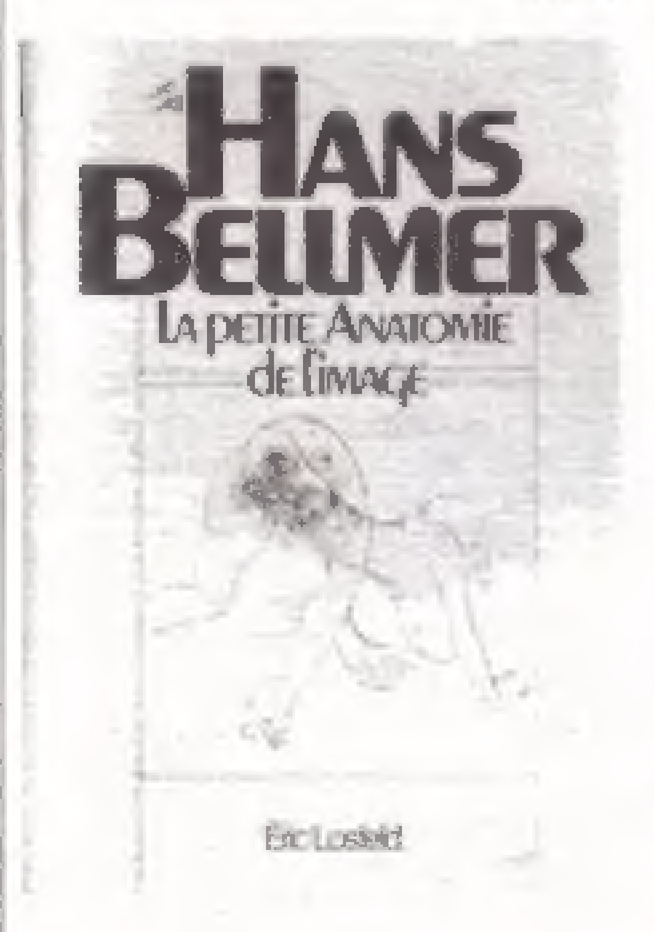
duquel tel *détail* privilégié - une main, un œil, un pied - rompant avec l'insignifiance et l'inintérêt, va venir signifier le désir, canaliser la pulsion sexuelle, bref devenir ce lieu d'excitabilité où se focalisera la somme des tensions.

Attentif aux mouvements du corps, surtout lorsqu'il est agité de convulsions et de contorsions diverses, Hans Bellmer repère dans le processus physiologique de la *douleur*, la source de l'expression. En réponse à une rage de dents, une main se crispe, par réflexe; tel est l'exemple que l'auteur choisit. « La douleur de la dent est donc dédoublée aux dépens de la main », conclut-il, faisant ainsi non seulement de l'expression une « *douleur déplacée* » mais du corps une surface sur laquelle les affects se déplacent, circulent, et qui aura recours pour s'exprimer à un langage d'organes.

Et que font les organes pour parler? Ils se dédoublent, se démultiplient, deviennent innombrables, se combinent entre eux selon des lois de permutation bizarres, s'assemblent suivant de curieuses mœurs de voisinage puis se séparent ou s'envolent, libres comme l'air, disséquant et fragmentant le corps du bon plaisir selon un découpage que l'on n'enseignera jamais aux cours d'anatomie.

Or, si les organes peuvent ainsi y aller de leur langage - et chez Bellmer ils s'en donnent à cœur joie - c'est que le corps est grammaticalité, grammaire incorporée. Cette combinatoire de visages, de croupes, de sexes, de pieds et de jambes désarticulées que nous livrent les dessins de Bellmer constitue une syntaxe qui « joue » sur telle partie du corps de la même manière qu'on peut faire « jouer » un signifiant par la dissémination du sens et par le jeu des automatismes mentaux qu'il induit. Hans Bellmer ne dit pas autre chose : « *Le corps est comparable à une phrase qui vous inviterait à la désarticuler pour que se recomposent, à travers une série d'anagrammes sans fin, ses contenus véridiques.* »

O.B.



CRUMB
MISTER NATURAL TOME 2

ED. DU FROMAGE
48 P. - 20 F



Ouvrez tout grand vos oreilles - O incrédules que vous êtes - et écoutez la nouvelle... Mr. Natural est de retour!! *Le* Mr. Natural avec sa tunique de bronze, ses croquenots gigantesques et son interminable barbe venue du fond des âges... Pour la seconde fois *l'Echo des Savanes* s'échappe un moment de l'atmosphère désenchantée des salons parisiens et sort un nouveau recueil de ses transcendantes aventures. Le premier album reprenait ses dernières pérégrinations parues en 1976 dans le *Village voice* et soudainement laissées sans suite par un Crumb fatigué d'être transformé en fonctionnaire autosatisfait de la bande dessinée.

Cette fois, au contraire, c'est un Mr. Natural de la grande époque que nous avons le privilège de retrouver : celui du cru 1970-71, années où son nom resplendissait en devanture des « comics-shops »... On n'en finira pas de remercier les Editions du Fromage. Voilà enfin une traduction complète de ces bandes millésimées dont on ne connaissait que certains fragments autrefois publiés par *Actuel*.

Entre deux histoires à méditer debout, Crumb y révèle les origines mythiques de son vieillard indigne. Et la biographie de ce Mathusalem de la côte Ouest enterre toutes les « mémoires » que vous avez pu lire jusqu'à présent... Bootlegger au temps de la Prohibition, vendeur d'élixir miracle, leader d'un orchestre à succès dans les années 25, Mr. Natural, alias Mr. Natch, n'hésite pas un jour à tout laisser tomber pour jouer les vagabonds de la « Grande Crise », disparaître la guerre venue, puis parcourir d'un bout à l'autre l'Asie mystique avant de revenir dans les années 60 aux Etats Unis, transformé en vénérable guru... Incroyable existence qui recoupe bien des thèmes chers à l'imagerie de la culture américaine!

Mais qui est vraiment Mr. Natural? Un charlatan immoral, un sage illuminé, un petit vieux sarcastique ou un anarchiste à la pensée dévastatrice? Difficile de le savoir, Crumb jonglant non sans ironie de l'ambiguïté d'un personnage né de l'irrationalité d'un voyage à l'acide en 1966. « *J'avais pris un trip bizarrement trafiqué*, a confié un jour le pape du « comics underground », *et d'un seul coup tout est devenu flou dans ma tête. Je suis resté pendant trois mois dans cet état et plein de personnages étranges comme Mr. Natural sont sortis de mon cerveau.* » Pour ainsi dire, une révélation...

Produit de l'apothéose de la « Hip-culture », Mr. Natural a certes pris - sans jeu de mots - un sacré coup de vieux. On fait plus aujourd'hui dans le « No Future » punk que dans le « Hare Krishna » à la sauce californienne. N'empêche, les méditations débordantes de ce prophète en papier arrivent encore à nous faire atteindre le « Nirvana »!

F.L.

ANDRE STOLL
ASTERIX L'EPOPEE BURLESQUE DE LA FRANCE

ED. COMPLEXE
176 P. - 49 F



On connaît le succès d'Astérix... André Stoll, auteur allemand, a voulu expliquer à ses compatriotes que cette histoire ne devait pas se lire à la seule lumière de leurs propres mythes, préjugés et racismes, mais aussi au « deuxième degré » de la dénonciation, destructuration de ces mêmes mythologies.

Cette étude fonctionne par dissections, classements, rapprochements et nominations par vocabulaire sémiologique, assénées le temps d'un paragraphe ou d'une phrase de loin en loin... C'est un travail sérieux et documenté qui s'attache à ne rien oublier de tout ce qui peut survenir de « particulier » dans la série des albums d'Astérix. Mais à disséquer le pourquoi, le comment, le à quoi ça se réfère, à quoi ça rime, le d'où ça vient, où ça veut aller, des personnages, des lieux, des circonstances, des aventures, des mots, des astuces, du graphisme des lettres, des mises en image et autres représentations iconographiques... à analyser, à mettre en parallèle avec d'autres exemples culturels d'ailleurs judicieusement choisis, ce qui a pu nous faire rire, nous intéresser, nous plaire ou nous agacer dans les aventures des héros de Goscinny et Uderzo, on risquerait fort d'oublier ce qui justement nous a plu.

D'autre part, ces références historiques et culturelles foisonnent, pullulent, se juxtaposent et s'entrecroisent mais ne sont jamais extrapolées, ni distordues, pour en tirer des conclusions ou des hypothèses dépassant le matériau d'étude et l'infléchissant dans le sens d'une quelconque prise de position de l'auteur...

On ne peut pas ignorer cependant que cette étude est destinée à faire saisir aux Allemands ce qu'une traduction n'a pu, bien évidemment, rendre d'un humour appuyé sur une culture non seulement livresque mais aussi sociologique... Il n'est pas étonnant, donc, qu'elle nous apparaisse comme un répertoire un peu monotone, enfonçant les portes ouvertes de ce qu'on avait depuis longtemps compris...

M.C.M

HUMOUR

GOTLIB / ALEXIS
DANS LA JOIE JUSQU'AU COU

ED. AUDIE
48 P. - 20 F



Depuis la mort d'Alexis, Gotlib s'efforce dans tous les numéros de *Fluide Glacial*, de lui rendre un ultime et cependant renouvelé hommage, par la publication de quelques croquis, visages expressifs, sinistres ou moqueurs, remis au goût du temps qui passe et dont - de là où on a « filé » - on ne sent plus guère les remous, par des légendes de sa propre plume.

Cet album, dont la couverture et le titre se veulent délirants de joie, y mêle cependant, par quelques petites remarques de-ci de-là le goût doux-amer des éternels regrets. Mais le matériel recueilli après parution dans diverses revues, dont *Fluide Glacial*, est résolument humoristique. On y trouve, entrecoupées de quelques fables expresses désopilantes, des publicités beaucoup plus superlatives que nature, fabriquées à grand renfort de slogans accumulés et secoués énergiquement non sans avoir été mêlés auparavant aux grands thèmes classiques de la décapitation, de la défécation, de la masturbation, de la fornication (par devant et par derrière), de la discrimination raciale, de la vente exclusive en pharmacie et du remboursement par la sécurité sociale...

A ce mixed-grill gotlibien du temps qui court, Alexis ajoute la mine peu primesautière de son présentateur au chapeau melon opiniâtre (fils naturel du Molyneux qui hantait les quais de gare en peignoir de soie et fume-cigarette et de l'homme au tricot de corps de « Time is money ») et les jambes toujours plus longues sur des talons toujours plus hauts de Miss Laetitia revêtue, malgré sa coiffure immuable, de culottes toujours plus petites sous des bustiers toujours plus échancrés...

Si on a pu dire que la publicité rendait con, il n'en est sûrement pas de même de la contre-publicité : c'est bien connu, le rire purifie tout... comme une tornade blanche, je crois?

M.C.M.

GERTRUDE STEIN: UN PRESENT CONTINU



GERTRUDE STEIN
AUTOBIOGRAPHIE DE TOUT LE MONDE
Traduit de l'américain par M.F. de Palomera
320 P. - 59 F

IDA
Traduit de l'américain par D. Mauroc
ED. DU SEUIL
COLL. FICTION ET Cie
144 P. - 35 F

PICASSO
ED. BOURGOIS
93 P. - 30 F

« J'ai continué à regarder les tableaux, pourquoi pas à part marcher et conduire c'est ce que je préfère après ma véritable occupation qui est bien sûr écrire ». La publication en français de *L'autobiographie de tout le monde* d'où cette phrase est extraite, celles d'*Ida* et de *Picasso* nous permettent enfin d'accéder à cette impressionnante œuvre littéraire que nous a laissés Gertrude Stein. Impressionnante par son étendue mais surtout par sa qualité.

L'autobiographie de tout le monde est un livre de souvenirs. Si ce titre ne manque pas d'humour - voici d'emblée l'une des qualités de Gertrude Stein -, nous en trouvons également l'explication dans le texte : « Enfin toujours est-il que chacun sait que ce qui lui est arrivé est arrivé à tout le monde ». L'auteur nous y livre de nombreuses anecdotes qui ont jalonné sa vie à Bilignin (dans le Jura), à Paris (rue de Fleurus) où elle recevait peintres et écrivains, ainsi que son voyage aux États-Unis, avec l'inséparable Alice Toklas. Encore que le terme d'anecdotes convienne mal à un tissu de petits faits, de rencontres et de pensées qui constitue ce livre. Chronologie et réalisme importent peu. Seul compte le désir d'écrire. Or ce travail d'écriture apparaît avec autant de force dans un livre de souvenirs que dans une œuvre de fiction comme *Ida*. (Rien à voir avec le journal d'Anaïs Nin écrit à la même époque et qui apparaît d'autant plus mièvre si l'on compare ces deux types de narration).

« Et si vous avez des souvenirs exacts cela sonne faux et bien sûr cela sonne faux parce que ce n'est pas exact » nous dit Gertrude Stein pour aborder cette question de l'identité qui l'a beaucoup préoccupée. Ou encore : « la seule chose qui rende possible l'identité est l'absence de changement ». Aussi ne s'agit-il jamais de reconstitution ou de mémoire, mais de ce qui est immédiatement présent, visible. D'où ce lien avec le cubisme qu'elle définit dans *Picasso* : « Il n'y avait pas au centre un personnage entouré d'autres personnages, mais une composition qui n'avait ni commencement ni fin, une composition dont un coin était aussi important qu'un autre coin ». Et c'est précisément ainsi que Gertrude Stein procède dans ses livres.

Dans *Ida*, toutes les facettes d'une femme plurielle. Des images transcrites avec un vocabulaire d'une extrême simplicité, une grande technique de l'écriture. Notons aussi la liberté avec laquelle l'auteur use de la ponctuation et du temps. « Je faisais un présent continu, un continu qui commençait et recommençait sans cesse ». Ida, ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas. A la distanciation qu'implique le récit - les sentiments n'y sont jamais rapportés -, s'ajoute le principe de la dégénération perpétuelle. Mille facettes de la description d'un personnage, répétées, variées, niées ou reprises. La répétition est en effet l'un des ressorts de cette écriture. Certaines phrases reviennent naturellement. Charnières d'une pensée très individualiste. Celle-ci par exemple : « La différence entre les hommes et les animaux, c'est que les hommes savent compter ».
Si Gertrude Stein s'est défendue d'être féministe, du moins futelle femme avec une grande liberté. Femme d'écriture. « Les pères sont déprimants », ditelle. Plus loin : « petit à petit les capitalistes et les syndicalistes deviennent pères et cela gagne les communistes et les dictateurs ».

Chacun de ses livres renvoie l'un à l'autre. L'une des caractéristiques d'Ida est d'aller quelque part et de s'asseoir. Ou encore de se reposer et d'être là. Avec tous les effets de réel que cela entraine. On peut rapprocher cette attitude de ce que l'auteur nous dit d'un créateur dans *Picasso* : « Le vrai créateur ne fait rien, il ne s'occupe pas de la nécessité d'exister, il n'est pas actif, il sent, il regarde, il comprend ce que les autres pensent ».

Si *Ida* est l'un des plus beaux livres que Gertrude Stein ait écrit, il faut *tous* les lire. On rencontre rarement une écriture aussi novatrice et surtout à ce point indemne de morbidité - et c'est peut-être cela qui fait de son écriture une écriture de femme -. Malgré toute la lucidité dont témoigne cette œuvre, on y lit un véritable acquiescement à la vie. Si « j'aime tout ce que j'ai, et maintenant c'est aujourd'hui » clôt *L'autobiographie de tout le monde*, « oui » est le mot de la fin aussi bien dans *Ida* que dans *Picasso*.

C.W.

A paraître chez Christian Bourgois :

Lectures in America ;
How to write ;
The geographical history of America.

En réédition :

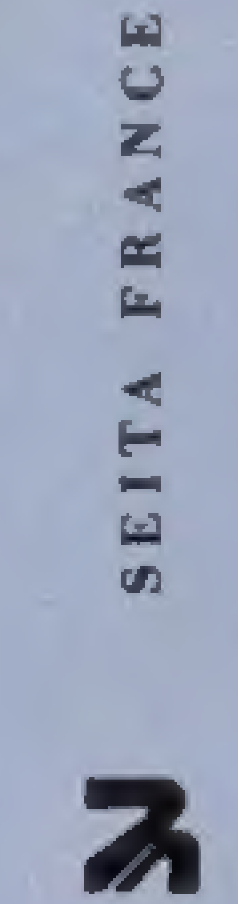
Les guerres que j'ai vues ;
Brewsie and Willie ;
Paris-France.

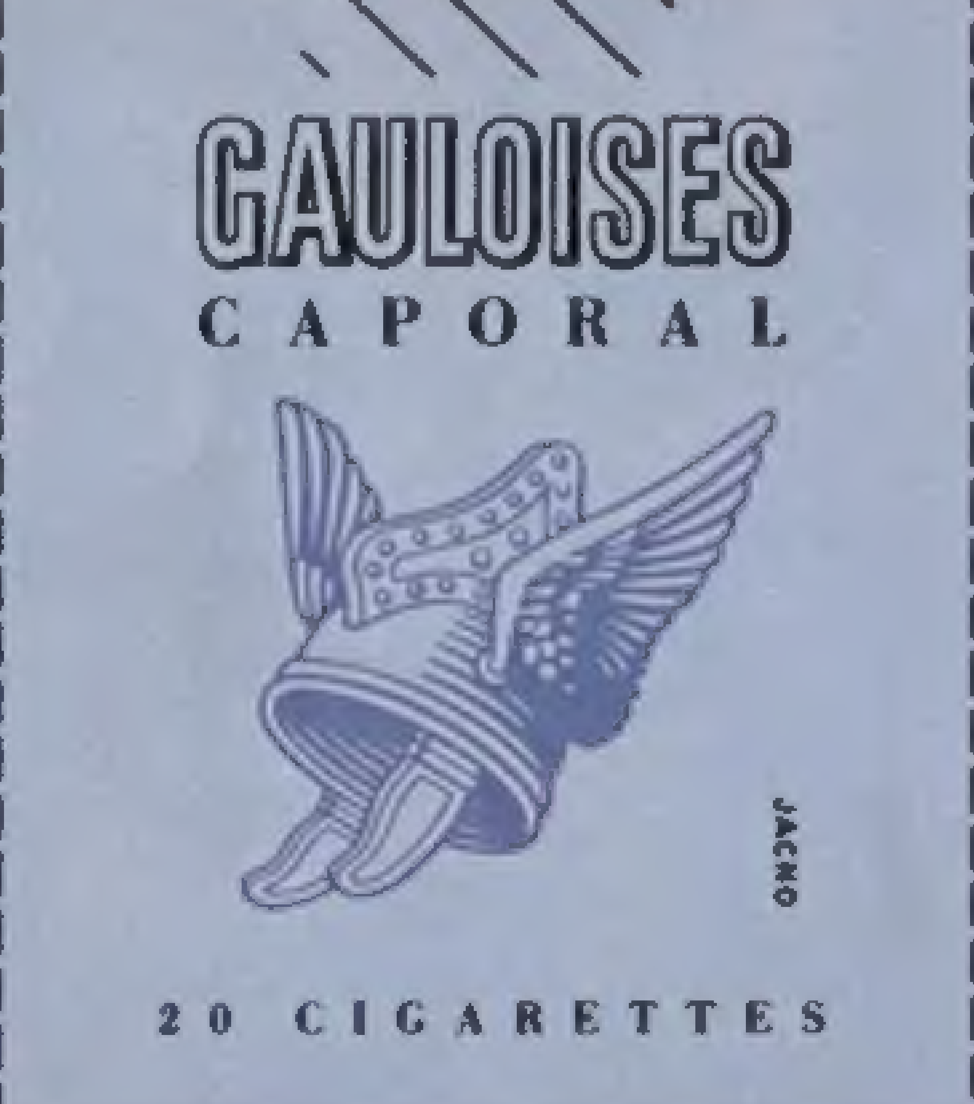
Ann de la jungle. L'Afrique, la violence, l'aventure.

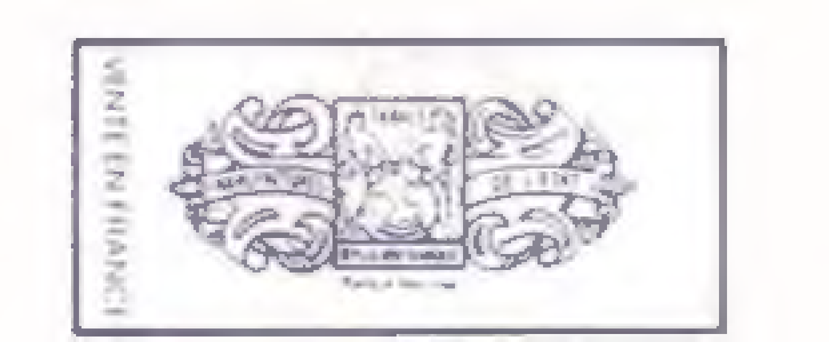
Le premier grand roman en bandes dessinées signé Hugo Pratt enfin publié en France.



casterman




GAULOISES
CAPORAL
JACNO
20 CIGARETTES
SEITA FRANCE
GAULOISES
CAPORAL
JACNO
20 CIGARETTES
SEITA FRANCE
GAULOISES


VENTE EN FRANCE

